

John Carter Brown.

VOYAGE
DANS
LES ÉTATS-UNIS
D'AMÉRIQUE.

VOYAGE

DANS

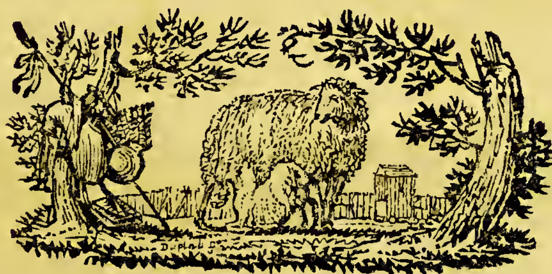
LES ÉTATS-UNIS

D'AMÉRIQUE,

FAIT EN 1795, 1796 ET 1797.

PAR LA ROCHEFOUCAULD-LIANCOURT.

TOME SECOND.



A PARIS,

Chez { DU PONT, Imprimeur-Libraire, rue de la Loi, N.° 1231;
BUISSON, Libraire, rue Haute-feuille.
CHARLES POUGENS, Libraire, rue St-Thomas du Louvre.

L'AN VII DE LA RÉPUBLIQUE.

TABLE DU SECOND VOLUME.

SUITE DU VOYAGE AU NORD-OUEST ET AU NORD EN 1795.

EXCURSION DANS LE HAUT-CANADA.

RETOUR DU CANADA JUSQU'A BOSTON.

VOYAGE
DANS
LES ÉTATS-UNIS
D'AMÉRIQUE.

SUITE DU VOYAGE
AU NORD-OUEST ET AU NORD
EN 1795.

EXCURSION
DANS LE HAUT-CANADA.

Arrivée dans le Haut-Canada.

C'EST le samedi 20 juin 1795, que nous sommes entrés dans le *Haut-Canada.* Les bateaux sur lesquels nous avons passé la rivière de *Niagara*, appartiennent aux Anglais ; et par cela même ils sont mieux soignés que la plupart des *bacs* ou bateaux d'Amérique,

laissés à la direction des propriétaires, sans qu'aucun officier public s'occupe de leur solidité, ni de la sûreté des voyageurs.

Le bac est ici un bateau creux, dont les bords ont un pied et demi de hauteur, et assez fort, assez grand, pour porter cinq chevaux, sans apparence de danger.

Le maître de ce bateau a commission de prendre les noms des voyageurs; les nôtres étaient connus: depuis long-tems nous étions annoncés aux postes par le général Simcoë, gouverneur du Haut-Canada, qui avait été prévenu de notre arrivée par M. Hammond, ministre d'Angleterre près les États-Unis. M. Guillemard, qui était passé la veille, avait dit que nous arriverions le lendemain; et le capitaine d'une frégate anglaise, en réparation à l'autre bord, nous avait envoyé son canot, dès qu'il nous avait apperçus.

Notre guide Poudrit nous avait précédé au bord de la rivière, pour appeler le bateau public; de manière qu'arrivant avant le canot, dont la destination nous était d'ailleurs inconnue, nous y sommes montés.

Le passage est de quatre à cinq minutes de la côte de l'Amérique à la côte anglaise; il est d'un quart d'heure en venant de la côte anglaise à la côte américaine.

Le fort Érié est sur le lac, à deux milles plus haut que le point où se passe la rivière. Le commandant avait chargé le capitaine de la frégate de nous faire ses complimens, en attendant qu'il pût nous venir voir lui-même. Nous avons jugé devoir répondre à cette politesse, en lui portant sur le champ nos passeports ; nous nous sommes donc mis en route : nous n'étions pas vêtus cependant pour une visite de cérémonie, et la pluie rendant notre tenue plus mauvaise encore, nous nous sommes déterminés à aller nous sécher à la taverne, et y attendre que le tems, qui paraissait devoir s'éclaircir, nous permît d'aller au fort.

Nous n'étions pas encore habillés, que le commandant était chez nous, et que, nous annonçant qu'il avait *ordre* de nous faire toutes les honnêtetés qui étaient en son pouvoir, il nous priait à dîner. Cette politesse était fort de notre goût : après avoir passé trois jours dans les bois, le dîner d'un commandant était une vraie fête. Nous avons donc accepté sans difficulté et nous nous sommes acheminés avec lui vers le fort.

Fort Érié. État des Garnisons anglaises sur les lacs.

Le fort *Érié* est appelé *fort* on ne sait pourquoi ; c'est une réunion de maisons de bois très-grossières, entourées de palissades branlantes, sans rempart, sans chemin couvert, sans aucun mouvement de terre. Des maisons construites en troncs d'arbres, (log-houses) sont le logement des officiers et des soldats, et d'un commissaire du gouvernement pour les approvisionnemens ; quatre autres maisons pareilles pour loger les ouvriers, et un grand magasin appartenant au roi, sont hors de cette enceinte, celui-ci a son rez-de-chaussée construit en retraite, de façon que par des ouvertures faites au premier étage, on en pourrait facilement défendre l'approche à coup de fusil. C'est ce genre de construction, fort commun dans l'Amérique libre et dans l'Amérique anglaise, que l'on nomme *block-house*. Le fort n'a donc jamais pu être considéré que comme point de protection contre les Indiens, pour le commerce du lac à la pointe duquel il se trouve, et jamais comme *fort*, dans l'acception généralement donnée à ce mot. Il est d'ailleurs à présent

plus négligé que jamais, parce que la reddition prochaine aux Américains des forts sur l'autre rive, met les Anglais dans l'alternative indispensable ou de n'en avoir point de ce côté-ci, ou d'en bâtir d'une défense respectable.

Une compagnie du cinquième régiment est en garnison au fort Érié; le capitaine de cette compagnie a le commandement de la place. C'est aujourd'hui le capitaine *Pratt*; il a par son ancienneté commission de major, et il en porte le titre. Le service militaire des soldats est, dans cette garnison, borné à une sentinelle; mais ils doivent faire celui des bateaux appartenant au gouvernement.

Presque toutes les provisions, les munitions de toute espèce arrivent d'Angleterre et par les lacs. La navigation finit dans la rivière de Niagara, à sept milles plus haut que le lac Ontario; de là, portage à *Chippawa* pour neuf autres milles; puis la navigation recommence par des bateaux jusqu'au fort Érié, où les effets destinés au fort du Détroit sont embarqués dans des navires. C'est la navigation des bateaux du fort Érié au fort Chippawa, et le retour de-là au fort Érié, dont sont chargés les soldats; elle est très-pénible en remontant, et ils ne reçoivent pour cette fatiguante corvée

que quinze schellings à partager entre cinq hommes, dont est composée l'expédition.

Les soldats ont d'ailleurs un jardin où ils peuvent cultiver les légumes, dont il leur serait impossible de se pourvoir autrement; le roi d'Angleterre leur fournit en nature leur ration, composée par jour d'une livre de farine, d'une livre de porc salé, de quatre onces de ris et d'une petite quantité de beurre; cette ration, qui sans aucun doute, coûte au roi fort cher, est donnée aux soldats pour deux pences et demi, qui leur sont retenus sur les six qui composent leur paie; il en est ainsi dans toute l'étendue du Canada. Une autre compagnie du même régiment est à Chippawa et huit au fort Niagara. Le vingt-cinquième régiment est au fort du Détroit, et fournit à quelques petits forts en avant, retenus aussi par les Anglais, et destinés à être bientôt délivrés aux Américains. Le fort du Détroit est au bout du lac Érié, et sur la rivière qui le sépare du lac Saint-Clair.

L'établissement du Détroit a été fait en 1740; il est presqu'entièrement composé de Français, et réunit environ trois mille familles; il est, dit-on, en bon état de prospérité.

Une centaine d'hommes d'artillerie sont encore distribués entre le Détroit, le fort

Niagara et quelques autres places dont j'aurai occasion de parler.

La résidence des troupes en Canada est ordinairement de sept années, pendant lequel tems elles doivent changer annuellement de garnison; la guerre de l'Europe, la crainte de la guerre en Amérique, a changé ces dispositions ordinaires, et les régimens sont depuis trois ans dans les mêmes places, circonstance qui ne plaît pas à ceux qui ont les petits forts en partage; les régimens sont, pour la même cause, réduits aujourd'hui à la moitié de leur complet.

Commerce du Lac Érié.

Un magasin appartenant à un particulier est aussi au fort Érié, détaché cependant des bâtimens dont la propriété appartient au roi. Dans ce magasin sont placées les marchandises, qui, venant d'en bas, sont destinées pour le Détroit, et qui, venant d'en haut, doivent passer à Niagara, Kingstown, Mont-Réal, Québec, etc. Elles sont mises sur le chemin de leur destination à la première occasion, c'est-à-dire, en bateau pour en bas, et dans des navires pour le Détroit. Quatre ou cinq bâtimens marchands font le service du

lac Érié, indépendamment de trois à quatre sloops armés appartenant au roi.

Les fourrures sont les marchandises qui viennent, en plus grande quantité, du côté du Détroit. Nous avons cependant vu quelques barriques de beau sucre d'érable fait par les Indiens; on nous a dit que la quantité qui en passait annuellement pour le commerce, était considérable, sans que nous ayons pu savoir précisement ce qu'elle était. Le maître du magasin loue par saison une vingtaine de Canadiens qui chargent et déchargent les bâtimens, emmagasinent les marchandises, et conduisent les bateaux au portage d'en bas. Ces Canadiens, en apprenant que nous étions Français, nous ont témoigné une bienveillance, un plaisir et un respect dont nous avons cru devoir, à notre position, la prudence d'éviter les expressions répétées.

Le *Chippawa*, capitaine *Haro*, sloop appartenant au roi, est arrivé pendant notre séjour au fort; il avait mis sept jours dans la traversée depuis le Détroit; elle se fait souvent en deux.

Le numéraire est extrêmement rare dans ce coin du monde; c'est du Bas-Canada qu'il doit y arriver; mais à Québec et à Mont-Réal, on n'aime pas à s'en désaisir, et sous le pré-

texte des dangers de son transport, le trésorier même des troupes n'en envoye pas pour la solde ; comme il reçoit lui-même cette solde en monnaie, il ne pourrait se refuser de la distribuer telle aux trésoriers des régimens, s'ils venaient la chercher, soit à Mont-Réal, soit à Québec, où il réside, mais le voyage aux frais des corps serait une taxe un peu chère sur cet argent, dont toutes les parties doivent arriver entières à leur destination ; il envoie donc des lettres de change, qui sont payées en papier que chacun fait à sa fantaisie, et qui est pris par tout le monde avec une confiance semblable à celle que nous avons vue en France dans la seconde année de la révolution ; il est de ces billets qui ne valent que deux sols ; tous sont de petits chiffons de papier imprimés ou écrits à la main, souvent sans aucune signature, la plupart effacés ou déchirés.

Des Indiens étaient arrivés dans plusieurs pirogues pendant notre dîner ; ils ont dressé sur le bord de la rivière de petits camps que nous avons trouvés en revenant. Nous avons été cordialement accueillis par eux, et la situation d'un de nos compagnons, peu différente de celle où nous avons trouvé le plus grand nombre de ces buveurs de rhum, a pu n'être pas inutile à notre bonne réception.

Voyage en bateau du fort Érié au fort Chippawa.

Après un bon déjeûner sur la frégate *Lotowha*, où nous avons eu occasion de savoir que ce bâtiment, du port d'environ 40 tonneaux, percé pour 16 canons, avait coûté de construction plus de 5000 liv. st. (ce qui peut donner quelqu'idée de l'énormité des prix de ce pays). Nous nous sommes embarqués pour Chippawa le dimanche 21. Le major Pratt a insisté pour que nous prissions un bateau du gouvernement; c'était, disait-il, ses ordres; il l'a garni de six soldats bons rameurs, et a voulu encore que le lieutenant *Faulkner* nous accompagnât jusqu'à Niagara. Aucune résistance n'a pu empêcher ce compliment, qui m'eût embarrassé dans le tems de ma *splendeur*, et qui aujourd'hui ressemble plus encore à une plaisanterie. Il a donc fallu s'y soumettre, et faire comme si j'étais encore quelque chose, dans le sens dont l'entendent les faiseurs de complimens. Nos chevaux ont été nous attendre au lieu où nous devions débarquer.

Nous approchions de la vue de cette grande chûte de Niagara, qui était un des objets

principaux de notre voyage, que j'avais depuis long-tems le désir extrême de voir, dont chacun de nous se composait dans l'enthousiasme de son imagination, une idée particulière. Chaque coup de rame nous avançait vers elle, et tout entiers à l'avidité d'en appercevoir la vapeur et d'en entendre le bruit, nous donnions peu d'attention aux bords de ce fleuve passablement habité du côté du Canada, au cours majestueux de ses eaux, à la vaste largeur de son lit. Enfin, nous avons entendu ce bruit, nous avons vu cette vapeur; le tems n'était pas favorable pour nous donner de bien loin ce charme précurseur; la rapidité du courant qui commence à se faire sentir plusieurs milles avant le lieu même de la chûte, nous a bientôt amenés à Chippawa; il faut, un mille avant d'y arriver, ne pas quitter le bord du fleuve; on serait, sans cette précaution, promptement conduit dans les courans, qui entraînent irrésistiblement dans le gouffre tout ce qui les approche; il faut même un grand effort de rames pour remonter le creek de Chippawa, qui donne son nom au fort. Nous n'y avons pas plutôt abordé, que l'impatience de courir à la chûte est devenue un besoin impérieux; à peine avons nous donné aux

politesses du capitaine *Hamilton*, qui commande dans ce fort, toute l'attention qu'elles méritaient. Nous avons seulement accepté pour quatre heures un dîner qu'il a bien voulu, à notre considération, retarder autant, et montés sur nos chevaux, nous nous sommes, avec le lieutenant Faulkner, dirigés vers la chûte. Chippawa en est à un mille et demi en ligne droite ; mais les bords de la rivière font un si grand détour que le chemin qui les suit parcourt une distance de plus de trois milles.

Chûte de Niagara.

C'est à Chippawa même que ce grand spectacle commence. Le fleuve qui depuis le fort Érié s'est toujours étendu, est large en cet endroit de plus de trois milles ; mais il se resserre promptement ; la rapidité de son cours déjà considérable redouble encore, et par la grande inclinaison du terrein sur lequel il coule, et par le rétrécissement de son lit. Bientôt la nature de ce lit change ; c'est un fond de roc, dont les débris amoncelés ne présentent des obstacles à ces eaux impétueuses que pour en augmenter la violence. Après un pays presque plat, une chaîne de

rocs très-blancs s'élève ici aux deux côtés du fleuve, réduit à la largeur d'un mille ; ce sont les monts *Alleganys* qui ont, pour arriver à ce point, traversé tout le continent de l'Amérique depuis la Floride. Le fleuve Saint-Laurent, ici nommé rivière de Niagara, resserré par les rochers de sa droite, se divise ; une branche suit les bords de ces rochers, dont la projection la jette elle-même fort en avant ; l'autre, et c'est la plus considérable, séparée de la première par une petite île, se jette brusquement sur la gauche, s'y fait au milieu des pierres une espèce de bassin, qu'elle remplit de ses tourbillons, de son écume et de son bruit ; enfin arrêtée par les nouveaux rochers qu'elle trouve à sa gauche, elle change son cours plus brusquement encore, à angle droit, pour se précipiter en même-tems que la branche de droite, de 160 pieds de hauteur par-dessus une table de rochers presque demi circulaire, applanie sans doute par la violence de cette immense masse d'eau qui roule depuis la naissance du monde.

Là elle tombe en formant une nappe presqu'égale dans toute son étendue, et dont l'uniformité n'est interrompue que par l'île qui, séparant les deux branches, reste inébranlable sur son roc, et comme suspendue entre ces

deux torrens, qui versent à-la-fois dans cet énorme gouffre les eaux des lacs Érié, Michigan, St. Clair, Huron, Supérieur, et celles des rivières nombreuses qui alimentent ces espèces de mers, et fournissent sans relâche à leur immense consommation.

Les eaux des deux cascades tombent à pic sur les rocs ; leur couleur en tombant, souvent d'un vert foncé, souvent d'un blanc écumeux, quelquefois absolument limpide, reçoit mille modifications de la manière dont elles sont frappées par le soleil, de l'heure du jour, de l'état de l'atmosphère, de la force des vents. Précipitée sur les rocs, une partie des eaux s'élève en une vapeur épaisse qui surpasse souvent de beaucoup la hauteur de leur chûte, et se mêle alors avec les nuages. Les autres se brisant sur des monceaux de rochers, sont dans une continuelle agitation ; long-tems en écume, long-tems en tourbillon, elles jettent contre le rivage des troncs, des bateaux, des arbres entiers, des débris de toutes les espèces qu'elles ont reçus ou entraînés dans leur cours prolongé. Le lit du fleuve maintenu entre les deux chaînes de montagnes d'un roc vif qui continuent assez loin au-dessous, est encore plus resserré après la chûte, comme si une partie de ce fleuve

immense s'était évanouie dans cette chûte, ou engloutie dans les entrailles de la terre ; le bruit, l'agitation, le cours irrégulier, les rapides s'en prolongent sept à huit milles plus loin ; et ce n'est qu'à *Queenstown*, distant de neuf milles de la chûte, que le courant ayant repris plus de largeur et de calme, peut-être passé avec sécurité.

J'ai descendu jusqu'au bas de cette chûte ; les abords en sont difficiles ; des descentes à pic, des échelles pratiquées dans les arbres, des pierres roulantes, des rocs menaçans, et qui par les débris qui couvrent la terre avertissent les voyageurs du danger auquel ils s'exposent, aucun appui pour se retenir que des arbres morts prêts à rester dans la main de l'imprudent qui oserait y prendre confiance, tout y semble fait pour inspirer l'effroi. Mais la curiosité a sa folie comme toutes les autres passions, et elle en est une véritable ; ce qu'elle me faisait faire dans ce moment, la certitude d'une grande fortune n'eût pu, je crois, m'y déterminer. Enfin, me traînant souvent sur les mains, d'autres fois trouvant dans mon ardeur une adresse que j'étais loin de me soupçonner ; souvent m'abandonnant au hasard, je suis parvenu, après un mille et demi de marche dans le plus pénible travail

sur ces bords difficiles, au pied de cette immense cataracte; l'amour-propre de l'avoir atteint y compense seul la peine des efforts que le succès a coûté; il est plus d'une situation pareille dans la vie.

Là on se trouve dans un tourbillon d'eau dont on est percé. Les vapeurs qui s'élèvent de la chûte se confondent avec les flots qui en tombent; le bassin est caché par cet épais nuage; le bruit seul, plus violent que par-tout ailleurs, est une jouissance particulière à cette place. On peut avancer quelques pas sur les rocs entre l'eau qui tombe, et le pied du rocher d'où elle se précipite; mais on est alors séparé du monde entier, même du spectacle de cette chûte, par cette muraille d'eau qui par son mouvement et son épaisseur intercepte tellement la communication de l'air extérieur, qu'on serait entièrement suffoqué, si on y restait long-tems.

Il est impossible de rendre l'effet que cette cataracte nous a fait éprouver; notre imagination long-tems nourrie de l'espérance de la voir, nous en traçait des peintures qui nous semblaient exagérées; elles étaient au-dessous de la réalité : chercher à décrire ce beau phénomène et l'impression qu'il cause, ce serait tenter au-dessus du possible.

J'étais

J'étais tellement rempli de l'enthousiasme qu'il avait produit en moi, que cette émotion m'a adouci la difficulté du retour, et que ce n'est qu'arrivé au fort chez le capitaine Hamilton, que je me suis apperçu de ma fatigue, de mes contusions, de ma faim, du déplorable état de mes vêtemens, et que j'ai pu soupçonner l'heure qu'il était; il était huit heures.

Le pauvre lieutenant Faulkner, qui avait cru devoir accompagner *ma grace*, n'avait pas, malheureusement pour lui, partagé mon enthousiasme; il n'avait été associé qu'aux difficultés, aux contusions, à la fatigue, et son extrême politesse n'a pu l'empêcher de conserver une tristesse vraiment profonde, jusqu'à ce que quelques verres de vin aient relevé ses *spirits*.

Fort Chippawa.

Le capitaine Hamilton commandant du fort Chippawa, moins fort encore que le fort Érié, avait eu le bon procédé de nous garder à dîner. Il est soutenu, contre le dégoût de ce poste isolé, le plus ennuyeux de tous les postes, par la compagnie d'une femme jolie, douce, aimable, de laquelle il a six enfans, dont il

est entouré; sa femme et lui nous ont reçus avec la simplicité, la cordialité et l'aisance d'excellentes gens de la meilleure compagnie.

Chippawa était jadis le chef-lieu d'une nation d'Indiens, établie maintenant sur les confins de la Virginie ; il est aujourd'hui le lieu où se termine le portage que la cataracte et ses longs effets rendent nécessaire. Le portage avant la paix de 1782 se faisait de l'autre côté de la rivière, les denrées s'embarquaient et se débarquaient au fort appelé à présent *Sckuyler* vis-à-vis Chippawa.

Il y a ici, comme au fort Érié, indépendamment des casernes, des magasins appartenans au roi d'Angleterre, et des magasins pour les négocians, une assez bonne taverne; quelques autres maisons en très-petit nombre composent ce village, mal sain par la nature des eaux très-puantes du creek, à laquelle on attribue les fièvres dont cette place est annuellement infestée.

Autre aspect de la chûte.

Le lundi 22, en quittant de bonne heure Chippawa, nous nous proposions bien de revoir la chûte ; la pluie qui tombait à verse ne nous en a pas détourné. M. de Blacons nous

a, conduits à un point d'où il l'avait vue la veille, et dont il a voulu nous procurer le plaisir; cette place est connue dans le pays sous le nom de *tablerock ;* c'est une partie du rocher d'où le fleuve se précipite ; on s'y trouve à la hauteur de son lit, et presque dans ses eaux, de manière que l'on voit dans une entière sécurité le torrent fondre sous ses pieds, et qu'on y serait entraîné soi-même, si l'on avançait deux pas de plus. Là on jouit à-la-fois du beau spectacle de ces eaux écumantes, arrivant à grand bruit par-dessus les rapides de cette étonnante cascade dont rien ne sépare, et du bassin tournoyant où elle s'engloutit. C'est certainement de ce lieu que cette merveille de la nature doit être contemplée, si on ne veut la voir que d'un seul ; mais il faut la regarder de tous les points, et de tous on la trouve plus belle, plus merveilleuse, on en est plus étonné plus frappé d'admiration, de stupéfaction.

Les abords de la *tablerokc* sont aussi beaucoup plus faciles que les autres. On regrette que le gouvernement de la nation la plus voyageuse, la plus curieuse n'ait pas fait pratiquer des moyens commodes d'approcher des divers côtés de cette chûte vantée dans le monde entier. On dit à sa justification que le nombre de voyageurs que la curiosité seule-

ment amène est presque nul; que le nombre même de ceux qui passant sur le chemin pour affaires s'arrêtent pour regarder la chûte, est très-peu considérable ; que les sauvages allant à la chasse et les enfans désœuvrés ont seuls la fantaisie d'y descendre, et qu'en conséquence les dépenses faites pour ces chemins ne seraient profitables à personne. Toutes ces raisons ne peuvent pas servir d'excuse à l'économie d'une dépense de trente dollars, pour rendre accessible la première curiosité peut-être de l'univers.

On n'a pas besoin de dire que malgré la sévérité des hivers la chûte ne gèle jamais ; la partie de la rivière qui la précède ne gèle pas davantage ; mais les lacs qui la fournissent, les rivières qui s'y jettent se prennent souvent, au moins en partie, et des monceaux énormes de glace qui s'en échappent tombent continuellement pendant l'hiver par cette cataracte, et ne se brisent pas entièrement sur les rocs ; ils s'élèvent en masse souvent jusqu'à la moitié de sa hauteur. Le bruit que fait la chûte nous a cependant moins surpris que nous ne nous y attendions; M. Guillemard et moi, qui avions vu celle du Rhin à *Shafousen*, nous nous sommes accordés à trouver que son fracas avait quelque chose de plus

étonnant; mais encore une fois, la chûte de Niagara ne peut être comparée à rien; ce n'est pas de l'agréable, ni du sauvage, ni du romantique, ni du beau même qu'il faut y aller chercher; c'est du surprenant, du merveilleux, de ce sublime qui saisit à-la-fois toutes les facultés, qui s'en empare d'autant plus profondément, qu'on le contemple davantage, et qui laisse toujours celui qui en est saisi dans l'impuissance d'exprimer ce qu'il éprouve.

Moulins près de la chûte.

A un mille en avant de la chûte, et dans le grand bassin que la rivière se fait à gauche, sont deux moulins à bled et deux moulins à scie. Nous avons vu avec soin celui qui en est le plus éloigné; et qui est aussi le plus curieux, en ce que les arbres qu'il exploite jetés dans le creek de Chippawa, à son confluent, sont par le moyen d'une petite écluse, introduits dans un canal ingénieusement formé dans le lit même du fleuve par une double ligne de pièces de bois flottantes, attachées les unes aux autres, et préservées de se briser contre le rivage par d'autres grandes poutres flottantes aussi, placées de distance en distance, et qui servent pour ainsi dire de coussin à ce canal

artificiel. Les eaux y conservent la rapidité de celles du courant ; et conduisent les troncs au pied du moulin, où par le même mouvement qui fait agir les scies, ils sont amenés sur le chantier, où ils sont mis en planches. Deux seules scies sont aujourd'hui employées dans ce moulin. La force de l'eau est telle qu'elle n'aurait pas de bornes dans ses pouvoirs ; mais les besoins actuels du pays réduisent à ce petit nombre les scies aujourd'hui en activité ; et le propriétaire intelligent qui a construit ce moulin l'a fait de manière à pouvoir par la suite en ajouter un beaucoup plus grand nombre, à mesure que la consommation croissante le nécessitera. Il a disposé dans la même intention son moulin à bled, qui aujourd'hui n'a que deux paires de meules. Le prix de la mouture, fixé par la loi, est, dans tout le Haut-Canada, du douzième ; celui du sciage est de la moitié des pièces à scier.

Une source d'eau sulfureuse trouvée l'année dernière à quelques toises du bord de la rivière, et enfouie depuis par l'éboulement des terres, vient de reparaître dans le canal même qui amène les arbres au moulin ; une pierre que l'on a percée et placée sur son orifice, empêche que ses eaux ne soient mêlées à celles du fleuve ; l'approche d'un tison en enflamme

la vapeur, lui donne la couleur de l'esprit de vin allumé, et la fait brûler jusques dans la terre. Probablement il se passera bien du tems encore, avant qu'on cherche à connaître si cette source a ou non des vertus médicinales.

On a découvert dernièrement aussi une mine de fer abondante près le creek de Chippawa; une compagnie se propose pour l'exploiter, et veut construire auprès de la chûte une usine nécessaire à son travail. Mais il faut la permission du gouverneur; car la mère-patrie veut fournir toutes ses colonies de ses propres manufactures; elle n'est pas corrigée encore de ce monopole, qui déjà lui a coûté l'Amérique. On se flatte pourtant que la permission pourra être accordée.

Route de Chippawa à Navy-Hall.

Les terres, dans toute la route de *Chippawa* à *Navy-Hall* ou *Newarck*, semblent bonnes, sans paraître toutefois de la première qualité. Elles sont peuplées d'habitations assez multipliées: ces terres sont données, depuis plus ou moins long-tems, par le Gouvernement. Les premiers établissemens n'ont pas dix ans d'ancienneté, et presque tous ne sont commencés que depuis trois à quatre ans. Les

maisons, toutes construites en troncs d'arbres, sont mieux bâties, plus propres que celles que l'on voit communément dans les États-Unis. Le genre de culture semble à-peu-près le même; un pound de New-Yorck, ou deux dollars et demi, est le prix commun de l'acre dans dans tout le canton, quand toutefois la proportion entre la partie *cleared* et celle sous bois, est de 40 à 200 ou environ. Certaines circonstances de positions favorables, de bâtimens plus considérables, etc. etc., en haussent le prix. Les ouvriers sont, dans tout ce trajet, extrêmement difficiles à trouver, et sont payés cinq à six schellings par jour, indépendamment de la nourriture. L'hiver ne dure ici que depuis la moitié de décembre jusqu'au commencement d'avril.

Les chemins du fort Érié à Newarck, sont bien ouverts, et dans un terrein de sable léger, qui les rend plus aisés à entretenir. Le passage assez fréquent des voitures, dans tout le trajet du portage, ne les gâte pas. Queenstown est le lieu où les marchandises destinées pour le haut-pays, sont débarquées, et où celles qui en viennent recommencent leur navigation. Cette réunion de maisons, commencée il y a trois ans, est composée d'une assez bonne taverne, de deux à trois maga-

sins, de quelques petites maisons d'une *block-house* de pierre, couverte d'un toît de fer, et de barraques construites pour recevoir le régiment de chasseurs du gouverneur Simcoë, et abandonnées depuis, parce que le régiment a été envoyé dans une autre partie de la province.

M. Hamilton, riche négociant, intéressé dans tout le commerce intérieur de l'Amérique, possède, à Queenstown, une très-jolie maison dans le style anglais; il réunit encore autour de lui, une ferme, une distillerie, une tannerie : on dit beaucoup de bien du caractère de ce négociant; il est de l'espèce d'hommes la plus précieuse pour un nouveau pays; il a été nommé membre de la législature du Haut-Canada, mais il est à présent en Angleterre.

Le portage était aussi autrefois de l'autre côté de la rivière, mais depuis qu'il est évident qu'en vertu des traités, ces terres deviendront américaines, le Gouvernement l'a changé de côté. Tout ce pays, quoiqu'assez sablonneux, est couvert de chênes, de châtaigniers, de très-beaux hicorys. Les parties plus humides, y sont, comme dans tout le reste de l'Amérique, chargées de frênes et d'érables.

C'est dans ce point que M. de la *Jonquière*, chargé par la cour de France d'assurer au commerce français la liberté des lacs, fit son premier établissement, qu'il porta ensuite à Niagara, avec la permission, et sous la protection des Indiens Yñowshouans, qui ont aussi disparu de cette partie du Monde.

Arrivée à Navy-Hall : attention du Gouverneur Simcoë. Lettre à lord Dorchester.

Nous pouvions, après l'accueil que nous avions reçu, en arrivant sur les limites du Gouvernement de M. Simcoë, nous attendre à une obligeante réception chez lui ; elle l'a été plus encore que nous ne l'avions espéré.

Dès qu'il nous a su arrivés, il nous a envoyé son adjudant-général, pour nous inviter à dîner. Il descendait de cheval, et ne pouvait venir lui-même.

Nous nous sommes rendus à son invitation, et bientôt après le dîner, il nous a prié de rester chez lui, d'y prendre nos lits, et de nous regarder comme dans notre propre maison. Refuser, eût été mal répondre à cette politesse, qui avait tout le caractère de la sincérité ; accepter, était encore agir pour

notre commodité, puisque nous n'avions personne à voir à la ville, qu'elle est distante d'un grand demi-mille de l'habitation du gouverneur, et que c'était de lui que nous attendions, et la plus agréable compagnie, et les meilleures informations sur ce pays, très-intéressant pour notre curiosité.

Nous n'avons pas tardé d'ailleurs à savoir que nous étions destinés à rester plus long-tems à Niagara, que nous ne l'avions projetté en arrivant, le gouverneur Simcoë m'ayant dit, en apprenant mon projet d'aller à Québec, qu'il ne pouvait laisser pénétrer aucun étranger dans le Bas-Canada, sans la permission expresse de *lord Dorchester* ; il m'a même montré l'ordre positif du gouverneur-général, daté du mois d'octobre de l'année dernière, et dont la conduite de quelques français, était donnée pour motif. Tout en applaudissant aux sages précautions de ce gouverneur-général, et de tous ceux qui cherchent à écarter une révolution de leur pays, je n'ai pourtant pu m'empêcher de regretter que M. Hammond m'eût assuré avec tant de confiance, qu'il était convenu avec lord Dorchester, et à la demande de celui-ci, que son passe-port serait le seul moyen, et le moyen suffisant pour un étranger, d'entrer des États-

Unis dans le Bas-Canada. Je l'avais prié d'en écrire d'avance à lord Dorchester, qui, en donnant des ordres pour nous laisser passer, nous aurait évité un délai aussi long dans notre voyage, et l'inquiétude d'être aussi long-tems importuns au gouverneur Simcoë. Quoiqu'il en soit, il a fallu taire ce mécontentement, en attendant le moment favorable, où lord Dorchester aurait pu envoyer sa lettre à *Kingston* : je le priais par la mienne de l'y adresser. J'ai profité de ma longue résidence à Niagara, pour satisfaire mon désir de connaître le pays, et la loyale ouverture du gouverneur Simcoë m'en a donné tous les moyens.

Administration générale et division du Canada.

C'est seulement en 1791 que le Haut-Canada a été séparé du Bas-Canada, pour l'administration. Il faisait auparavant partie de la province de Québec. Son administration était alors, comme celle de toutes les colonies anglaises, conduite d'après la volonté arbitraire du gouverneur ; plus ménagée sans doute, et parce que lord Dorchester, d'après ce que nous en apprenons, est un homme

doux, juste, et parce que la leçon de l'Amérique ne peut pourtant pas être tout-à-fait inutile. Depuis la division de ces deux parties de la province de Québec, sous le nom de Bas et de Haut-Canada, le Parlement anglais leur a donné, à l'une et à l'autre, une constitution représentative, dont tous les ressorts sont bien à présent dans les mains des gouverneurs ; mais telle cependant que, ces pays devenans plus peuplés, plus riches, plus éclairés, pourront se soustraire en partie, pour l'administration de leurs affaires, à cette influence aujourd'hui si forte, et peut-être jusqu'à présent nécessaire.

Lord Dorchester est le gouverneur général des possessions anglaises dans l'Amérique Septentrionale. Les gouverneurs de toutes les provinces particulières ne sont que lieutenans-gouverneurs. Par-tout où il arrive, il rend nulle l'autorité des gouverneurs-lieutenans ; mais, en son absence, ceux-ci n'ont de compte à lui rendre que relativement aux troupes, et cela quand ils sont commandans militaires, ce qui n'est pas toujours une conséquence de la place de gouverneur. Pour tous les rapports civils, de quelque nature qu'ils soient, le lieutenant-gouverneur correspond directement avec les ministres en Angleterre ; il en reçoit

les ordres, sans être tenu même d'en informer le gouverneur général, qui n'a pas le droit de laisser, en quittant, les différentes parties de son gouvernement, s'il y va, le moindre ordre pour ce qui doit être fait dans son absence; d'où il résulte, qu'à moins de dispositions militaires très-urgentes, le gouverneur général reste au chef-lieu de son gouvernement, où le lieutenant-gouverneur n'a rien à faire, et dont il s'absente tant qu'il peut. Cependant comme aucunes dépenses ne se font que par la signature du gouverneur général, il a, par ce seul fait, une autorité sur tous les projets, sur toutes les entreprises, qui rend au moins son approbation nécessaire, et qui lui donne, plus réellement que tout le reste, le pouvoir dans toutes les parties de son gouvernement.

Les divisions des possessions anglaises dans l'Amérique du nord, sont le Haut et le Bas-Canada, le Nouveau-Brunswick et la Nouvelle-Écosse. Les deux premières provinces seulement sont gouvernées en vertu de la nouvelle constitution; les autres le sont comme elles l'étaient précédemment.

Les limites entre les deux Canada sont à une centaine de milles plus haut que Montréal; l'étendue du Haut-Canada étant, sans comparaison, beaucoup plus grande que celle du

Bas, puisqu'elle n'a du côté de l'ouest, pour bornes, que celles de la souveraineté anglaise, qui, dans l'opinion des Anglais, embrasse tous les pays connus et à connaître, jusqu'à la mer pacifique; et n'admet pas, du côté du nord, des limites plus précises. La population du Bas-Canada est évaluée à cent quarante mille ames, celle du Haut à trente mille, cette évaluation paraît forte.

Constitution des deux Canadas.

Les principaux points de la nouvelle constitution pour le Canada sont :

« *Article* 1er. L'érection d'un *conseil législatif*, et d'une *assemblée*, par l'avis desquels » le roi d'Angleterre pourra faire des loix pour » le gouvernement de la province.

» *Art.* 2. Le gouverneur, ou lieutenant- » gouverneur de la province, aura la nomi- » nation du conseil législatif qui ne peut être » composé de moins de sept membres dans le » Haut, et de moins de quinze dans le Bas- » Canada.

» *Art.* 3. Les conditions nécessaires pour » être membre du conseil législatif, sont : » 1°. l'âge de vingt et un an; 2°. la naturalisa- » tion par l'acte du parlement d'Angleterre, » ou la naissance canadienne.

» *Art.* 4. Les places au conseil législatif
» seront à vie, à moins de cas ci-après
» spécifiés.

» *Art.* 5. Le roi pourra à l'avenir annexer
» aux titres héréditaires d'honneur dont il gra-
» tifiera aucun de ses sujets, la place de mem-
» bre du conseil législatif, (comme les pairs
» en Angleterre sont membre de la chambre
» haute.)

» *Art.* 6. La personne appelée, par sa nais-
» sance, à l'héritage de ce titre accordé par
» le roi à sa famille, en perdra le droit, si,
» entre le moment où elle aura le titre, et celui
» où elle fera auprès du gouverneur les dé-
» marches nécessaires pour en être mise en
» jouissance, elle s'absente quatre années con-
» sécutives de la province sans la permission
» du gouverneur; le tout à partir de l'âge de
» vingt et un an accomplis; ou si, avant de
» faire les démarches nécessaires pour obtenir
» ce titre, elle a prêté serment de fidélité à
» aucune autre puissance.

» *Art.* 7. Les possesseurs actuels des places
» au conseil perdront leurs places, s'ils s'ab-
» sentent de la province pendant deux ans
» sans l'autorisation du gouverneur, ou pen-
» dant quatre sans la permission du roi, si-
» gnifiée au gouverneur, ou s'ils prêtent
» serment

» serment de fidélité à aucune autre puissance.

Art. 8. Les droits héréditaires à ces places, » ou ces places mêmes, perdues par les causes » ci-dessus, par les possesseurs et titulaires » actuels, seront récupérables après leur mort, » par ceux de leurs héritiers qui y auront » droit, en se conformant aux conditions » exigées.

» *Art.* 9. La conviction du crime de haute » trahison détruit le titre entièrement pour » celui qui le possède et pour ses héritiers.

» *Art.* 10. Les discussions pour les titres » des membres du conseil législatif, doivent » être jugées par le conseil lui-même, l'affaire » rapportée par le gouverneur, sauf à la per- » sonne intéressée dans le jugement ou à » l'attorney général de la province, d'en ap- » peler au roi dans son parlement de la Grande- » Bretagne.

» *Art.* 11. La nomination et démission de » l'orateur dépendra du gouverneur.

» *Art.* 12. Le gouverneur doit convoquer » l'assemblée.

» *Art.* 13. Il est, en conséquence, autorisé » à publier une proclamation qui divise la » province en comtés, districts ou cercles, » à nommer l'officier qui doit, dans chaque » district, vérifier les votes d'élection.

» *Art.* 14. Ce pouvoir ne doit rester que » deux ans dans la main du gouverneur, et » passera ensuite dans celles de l'assemblée, » en conséquence des loix proposées par elle » et ratifiées par le roi.

» *Art.* 15. L'officier chargé de vérifier les » votes d'élection, ne pourra être astreint à » cet office pour plus de deux ans.

» *Art.* 16. Le nombre des membres de l'as-» semblée ne peut être moindre de seize dans » le Haut-Canada, et cinquante dans le Bas.

» *Art.* 17. Les *writs* ou ordonnances pour » l'élection des membres, doivent être entiè-» rement exécutés dans l'espace de cinquante » jours au plus; ils sont adressés à l'officier » chargé du dépouillement des votes d'élec-» tion par district.

» *Art.* 18. Celui-ci ne peut tarder plus de » six jours à faire exécuter les *writs* dès qu'il » en a connaissance.

» *Art.* 19. Les qualités requises pour être » électeursont, 1°. de posséder un bien-fonds » de la valeur annuelle de quatre schellings, » franc de toutes rentes, ou d'en louer un » de la valeur annuelle de cinq livres sterlings, » ou une maison dans la ville du district, du » loyer de dix livres sterlings, avec domicile » depuis quatre ans dans le district.

» *Art.* 20. Les membres du conseil légis-
» latif et les ministres, de quelque religion
» que ce soit, ne peuvent être élus à l'assem-
» blée.

» *Art.* 21. Les conditions d'âge, de nais-
» sance et de naturalisation, requises pour
» être membre du conseil législatif, seront
» exigées pour voter ou être élu à l'assem-
» blée.

» *Art.* 22. Les personnes convaincues de
» haute trahison, ou déclarées incapables par
» acte du conseil législatif et de l'assemblée,
» approuvé par le roi, sont exclus du droit
» de vote et de celui d'élection.

» *Art.* 23. Les votans doivent faire serment
qu'ils ont l'âge requis, qu'ils n'ont pas en-
core voté dans cette élection, et qu'ils sont
dans toutes les circonstances requises par
le roi.

» *Art.* 24. La fixation du tems et du lieu
des élections est laissée au gouverneur.

» *Art.* 25. Il en est de même pour l'indi-
cation du lieu de la tenue des assemblées,
leur convocation, leur prérogative, leur
dissolution.

» *Art.* 26. Cependant, une assemblée doit
être tenue au moins une fois chaque année.
La durée des mêmes assemblées est con-

» firmée pour quatre ans, à moins de disso-
» lution.

» *Art.* 27. La question passant à la majo-
» rité, l'orateur, en cas d'égalité, les dépar-
» tagera.

» *Art.* 28. Chaque membre du conseil lé-
» gislatif ou de l'assemblée doit, avant de
» juger, prêter par écrit serment de fidélité
» au roi d'Angleterre.

» *Art.* 29. Le gouverneur a le droit de
» donner son approbation au nom du roi,
» aux bills passés par les deux chambres, ou
» de les retenir jusqu'à ce qu'il connaisse les
» intentions du roi à leur égard,

» *Art.* 30. Le roi a la faculté de donner
» son désaveu à un bill consenti par le gou-
» verneur, dans les deux années qui suivent
» la notification à lui faite de ce bill. Le dé-
» saveu renvoyé avec le certificat de la date
» de sa réception annulle le bill.

» *Art.* 31. Tout bill auquel le gouverneur
» n'a point donné son approbation, est de
» nul effet, jusqu'à ce que le roi l'ait approuvé
» et ait fait connaître son approbation; ce
» qu'il ne peut faire que pendant l'espace de
» deux années de la date de sa réception,
» comme ci-dessus.

» *Art* 32. Les loix en force, à l'époque

» de l'acte actuel, continueront tant qu'elles » ne seront pas révoquées par les formes in- » diquées ci-dessus.

» *Art.* 33. Le gouverneur et son conseil » exécutif, nommé par le roi, composent la » cour de jurisdiction civile pour entendre et » déterminer les appels dans certains cas men- » tionnés, en une ordonnance passée il y a » dix-huit ans dans la province de Québec.

» *Art.* 34. Des ordonnances et instructions » du roi, qui appliquant les dixmes ci-devant » recueillies par le clergé catholique au profit » du clergé protestant, sont rappelées.

» *Art.* 35. Le roi pourra autoriser le gou- » verneur à faire des concessions de terre pour » le maintien du clergé dans chaque province.

» *Art.* 36. Les rentes en provenant seront » fidèlement payées au profit du clergé.

» *Art.* 37. Le roi pourra autoriser le gou- » vernement à créer des cures, des béné- » fices.

» *Art.* 38. Et à les nommer comme en » Angleterre.

» *Art.* 39. Les cures et bénéfices seront » soumises aux formes, etc., anglicanes; le » clergé sera soumis à la jurisdiction de l'é- » vêque de la nouvelle Écosse.

» *Art.* 40. La concession des terres pour le

» clergé, faite par le gouverneur, sera sou-
» mise à la censure des deux chambres et à
» l'approbation du roi.

» *Art.* 41. Dans ce cas, cette affaire sera
» soumise à l'examen des deux chambres du
» parlement d'Angleterre.

» *Art.* 42. Les terres concédées dans le
» Haut Canada et dans le Bas, si on le désire,
» le seront en *franc* et *commun souage*, (*)
» et sujettes aux loix générales qui pourront
» avoir lieu par la suite à ce sujet.

» *Art.* 43. Les personnes déjà pourvues dans
» le Haut-Canada de terres concédées, pour-
» ront, sur leur demande, avoir de nouveaux
» titres en *commun souage*.

(*) *Franc* et *commun souage* veut dire franc de toute rente en sujetion : cela revient à ce qu'on appelait en France le *franc-aleu*.

Le traité de paix de 1763, assurant la jouissance des seigneuries dans la province de *Québec*, à ceux qui en étaient pourvus, il faut le consentement du seigneur dominant pour que les terres tenues de lui féodalement, le soient en *franc* et *commun souage*. Voilà pourquoi la clause, *si on le désire*, est exprimée pour le *Bas-Canada*.

Alors la partie qui forme aujourd'hui le *Haut-Canada* n'était pas habitée ; ainsi le désir seul des possesseurs de terre, dans la concession desquels cette clause n'est pas exprimée, suffit pour la faire comprendre.

» *Art.* 44. Le nouveau titre n'affaiblira en
» rien le droit de telle ou telle personne sur
» les terres.

» *Art.* 45. Cet acte n'empêchera point l'opé-
» ration d'aucuns actes du parlement établis-
» sant des prohibitions ou imposant des droits
» pour le réglement de la navigation et du
» commerce, etc.

» *Art.* 46. Les droits de cette nature seront
» appliqués à l'avantage des provinces respec-
» tivement. »

Telle est la substance de l'acte du parlement de la Grande-Bretagne, passé en 1792, pour fixer la constitution des deux Canadas.

Vues, projets, espoir du gouverneur Simcoë sur le Haut-Canada : obstacles qu'il peut rencontrer.

Le Haut-Canada est un pays absolument nouveau, ou plutôt un pays entièrement à faire. C'est dans l'intention de le créer que le général Simcoë en a pris le gouvernement.

Il prévoyait de quelles ressources une telle colonie, conduite au degré de prospérité dont elle est susceptible, pourrait être à son pays; il a cru possible de la mettre promptement dans la voie de cette prospérité. Cette

espérance a pu seule déterminer un homme d'une fortune indépendante, de désirs bornés, au moins à ce qu'il dit, à quitter les beaux et grands établissemens qu'il avait en Angleterre, pour venir se confiner dans un désert, entre les ours et les sauvages; car j'ai peine à croire que l'ambition puisse seule produire un pareil effort; ce serait une ambition maladroite; et le général Simcoë avait tant de moyens de deployer avec succès une ambition ordinaire, ou même élevée, sans s'expatrier aussi loin, ce qui assure presque toujours d'être oublié, que l'on doit croire qu'il n'a eu que celle de faire des choses bonnes et utiles.

Les vues du général Simcoë, pour peupler et utiliser le Haut-Canada, telles qu'il nous les a développées, semblent grandes et sages. C'est entre la rivière du détroit et les établissemens déjà faits dans le Bas-Canada, sur l'espèce de carré formé par le fond du lac Ontario, le lac Érié, la rivière du détroit et la saillie que fait le lac Huron dans la partie sud-est, que M. Simcoë veut placer le foyer de cette population, le centre des établissemens.

Newarck avait été le premier lieu choisi par lui pour la capitale; alors il croyait sans doute

que l'Angleterre conserverait le fort de Niagara; depuis qu'elle est enfin décidée à le rendre, ses projets ont dû changer.

Une métropole ne doit pas être sur une frontière, et moins encore sous le canon d'un fort étranger; il avait pensé à *Yorck* sur la rive nord du lac Ontario, à-peu-près vis-à-vis Niagara. C'est-là qu'il a établi son régiment; c'est-là qu'il va se placer actuellement lui-même pour s'éloigner de la frontière.

Yorck présente une rade admirable par son étendue, sa sûreté, sa position; quelques rivières et de petits lacs rendent la communication facile entre le lac Huron et le lac Ontario. Les terres qui l'environnent sont fertiles; sa position donne les moyens de profiter de tout le commerce du lac. Cette position est bonne aussi militairement, puisque les côtes du lac Ontario seront les premières et les plus abondamment peuplées par les Américains; que le Bas-Canada devant être, plus que le Haut, l'objet envié par eux, la position qui met le plus à portée de lui porter secours, est très-importante. Cependant, le gouverneur Simcoë semble renoncer à présent à fixer à Yorck le lieu de sa résidence et de sa métropole. C'est aux bords d'une rivière qu'on trouve sur toutes les cartes sous

le nom de rivière de la *Tranche*, et qu'il a appelée *Tamise*, qu'il veut le placer. Cette rivière, dont la source entre le lac Huron et le lac Ontario, non encore précisément connue, ne paraît pas fort éloignée de celles de la grande rivière, coule du nord à l'ouest, dans un cours de quatre à cinq milles, et se jette dans le lac Saint-Clair. C'est à deux cents milles environ de ce lac, que le gouverneur pense à placer sa ville, qu'il appelle déjà Londres. Là, pouvant établir facilement une communication de cette rivière même à une autre, qui se jette dans le lac Huron à la pointe de Glocester, et pouvant, par un portage, communiquer au lac Ontario; il peut agir à la fois sur ces deux lacs et sur le lac Érié, dont il n'est distant que de quinze milles, avec un seul portage de trois milles. Le point même du lac Érié, dont cette métropole projettée est plus rapprochée, (la longue pointe) est le plus important pour la défense du lac. Le gouverneur y projette un port de construction et une fortification considérable pour le couvrir; ce point se trouvant d'ailleurs vis-à-vis l'établissement de *Presqu'île*. La métropole ainsi placée, a donc tous les avantages qu'elle aurait à Yorck, et d'autres encore, puisqu'elle est plus au centre

de la population espérée ; que les terres appartenant aux Indiens sont moins rapprochées, et que les projets du général placent les troupes garnissant aujourd'hui les forts, qui doivent être rendus l'année prochaine à cette pointe de Glocester sur le lac Huron, à la longue pointe sur le lac Érié, à la pointe du lac Michigan, à deux ou trois postes dans des villes à bâtir sur la Tamise, et enfin à Yorck ; de sorte que cette métropole se trouvera au centre même de tous les moyens de défense, avec la faculté de porter promptement ceux qu'elle renfermera par-tout où le besoin le demanderait.

La facilité qu'a le gouvernement de donner des terres pour rien, ne laisse au général aucun doute d'une grande population même prochaine ; plusieurs familles entraînées au commencement de la guerre d'Amérique dans le parti du roi, ont depuis la paix été établies sur des terres qui leur ont été données. Les soldats américains qui avaient suivi ces étendarts malheureux, ont été aussi gratifiés de terres ; beaucoup en ont pris possession. Les officiers qui ont servi dans cette guerre ont aussi droit à un nombre quelconque de centaines d'acres ; quelques-uns en ont mis déjà une certaine quantité en valeur.

Le gouverneur se flatte de recevoir beau-

coup de colons des États-Unis. Il se fie sur la disposition de ces habitans à l'émigration, et sur l'attachement qu'il leur croit pour le gouvernement anglais; un assez grand nombre de familles arrivent effectivement tous les ans des différentes provinces américaines; toutes ne restent pas, mais quelques-unes se fixent; il compte encore recevoir beaucoup de colons, qui établis dans le Nouveau-Brunswick, en trouvent le climat insupportable. Enfin, l'émigration considérable d'Europe qu'il prévoit, lui offre encore l'assurance d'une grande population par cette voie. Mais la disposition générale de l'esprit du peuple, le rend, dit-il, difficile sur l'admission des nouveaux habitans qui se présentent, sur-tout de ceux qui viennent des États-Unis. C'est dans cette opinion qu'il envoie les colons, sur lesquels les renseignemens sont les moins positifs, dans les derrières du pays, et qu'il place les soldats en avant sur les bords des lacs; il désire admettre tous les anciens soldats de l'armée anglaise et tous les anciens officiers à demi paie, au partage des terres dont le roi peut disposer; il voudrait que tout soldat à présent en garnison en Canada, qui pourrait fournir un jeune homme connu pour le remplacer, reçût son congé et cent acres de terre.

Il joint dans ce projet, à l'intention d'accroître la population, celle d'attirer au service du roi d'Angleterre beaucoup de jeunes américains, et d'accroître par eux le nombre des familles américaines attachées au roi. Il place au milieu de ces familles militaires qu'il veut établir sur les lacs, et sur toutes les frontières du côté de l'Amérique, des officiers qui, comme je l'ai dit, ont droit à recevoir des terres. Il compose ainsi une milice attachée au roi par habitude et par reconnaissance, et qu'il regarde comme un moyen sûr de réprimer les mouvemens que les nouveaux colons de mauvais esprit, placés dans l'intérieur des terres, pourraient faire, et de défendre le pays s'il était attaqué. Par cet établissement d'officiers au milieu des soldats, et d'hommes de bonne famille qu'il espère encore attirer d'Angleterre, il place le fondement d'une espèce de noblesse, qui d'après ses idées et celles du gouvernement anglais, facilitera plus ou moins le projet mis à découvert dans la constitution, d'établir des pairs héréditaires dans les deux Canadas.

Le Canada, malgré sa faible population et sa vaste étendue, ne fournit pas encore suffisamment de bled pour sa consommation : les troupes sont nourries de farines du marché

de Londres, et de bœuf salé d'Irlande. Le gouverneur Simcoë veut non-seulement que le Haut-Canada suffise aux besoins de tout ce qui l'habite, mais qu'il soit encore le grenier de l'Angleterre; que ses exportations dans cette denrée lui donnent de grands moyens d'échange; et il ne doute pas que l'exemple de cette activité, qu'il espère établir dans la culture du Haut-Canada, ne réveille la nonchalance des habitans du Bas. Il voit dans l'abondance du poisson des lacs, et particulièrement des esturgeons du lac Ontario, des moyens de rivaliser avec avantage la fourniture considérable, qu'en fait la Russie à l'Angleterre.

Le commerce des fourrures lui semble un objet très-sécondaire à celui des bleds. Il le regarde comme peu utile à la Grande-Bretagne et comme un moyen d'oppression pour le Canada, parce que concentrant tout le commerce dans les mains des compagnies, il les rend maîtresses des marchandises qu'elles tirent en retour d'Angleterre; il désire et il espère que des négocians s'établiront sur le lac Ontario, même à Montréal et à Québec, qui par le moyen du commerce des bleds détruiront le monopole que celui des fourrures a introduit, et contre lequel il est justement révolté.

Les principes de gouvernement qu'annonce le gouverneur Simcoë sont libéraux et bons. Il hait l'arbitraire, et le gouvernement militaire hors les murs des forts. Il veut la liberté dans toute l'étendue où l'obéissance à la constitution et aux loix du pays peut le permettre. En conséquence, peu jaloux de réunir dans ses mains toute l'autorité, il laisse aux lieutenans qu'il nomme par comté le droit de choisir les juges de paix et les officiers de milice. Il croit ainsi attacher les hommes principaux au gouvernement, les subalternes à eux, et multiplier les moyens d'entretenir le bon esprit et la fidélité au gouvernement anglais. Chaque juge de paix, et ils sont en grand nombre, a le droit de donner dans son district au nom du roi un lot de deux cents acres de terre à tout nouveau colon, dont il connaît la conduite et les principes. L'arpenteur du district averti par un billet de ce juge de paix de la donation faite au concessionnaire, et du serment d'allégeance pris par lui, délivre à ce nouveau colon un certificat qui lui indique dans quelle partie du district est le lot auquel la donation du magistrat lui donne droit de prétendre. S'il désire une plus grande quantité de terres, c'est au conseil exécutif qu'il doit se présenter.

Le peu d'habitans qui sont encore dans le Haut-Canada dont le nombre, quelle que soit l'émigration, sera encore long-tems disproportionné avec l'étendue à peupler, ne permet au gouverneur Simcoë aucun désir d'envahissement sur les Indiens. Il reçoit au contraire avec bonté ceux que les Américains repoussent de leur territoire, et agit ainsi très-prudemment ; car, quand la politique des États-Unis les porte à ne pas vouloir conserver entre les Anglais et eux un peuple dangereux par sa facilité à être séduit, inutile par son petit nombre, et auquel il faut comme peuple chasseur, une vaste étendue de territoire pour subsister, le gouverneur Simcoë voit sans inquiétude ce peuple derrière les établissemens anglais ; il resserre ainsi leurs liens avec l'Angleterre, et les anime d'autant contre les Américains, pour mettre cette haine à profit dans le besoin : sûr, comme il l'est d'ailleurs, d'avoir d'eux toutes les portions de terre dont il aura envie.

Quoique le gouverneur Simcoë n'estime pas que le commerce des pelleteries soit aussi avantageux à l'Angleterre que beaucoup d'Anglais le pensent, il n'en voudrait pas laisser partager les profits aux États-Unis, qui associés à la navigation des lacs par la cession des

forts,

forts, ayant sur leurs côtes des hâvres excellens, sont appelés à prendre une bonne part dans ce commerce. Il pense qu'une communication peut aisément s'ouvrir du lac Huron avec le lac Ontario par la rivière *St.-Joseph*; qu'en raccourcissant pour les marchands le trajet de tout le circuit de la rivière du détroit, du lac Érié, de la rivière de Niagara, et d'une grande partie du lac Ontario, elle frustrerait nécessairement les États-Unis de tout ce qui arrive aujourd'hui par les lacs des Bois, Supérieur, Huron, et empêcherait cette navigation anglaise de passer sous les forts du Détroit et de Niagara, qui vont appartenir aux Américains. Il pense même que la communication directe du lac Huron avec le fleuve St.-Laurent par la baie de *Quenti* pourrait être opérée à quelques portages près, que la grande quantité de rapides qui se trouvent dans ce fleuve et les petits lacs qu'il traverse rendraient nécessaires.

Les projets militaires du gouverneur dans le cas d'une guerre avec les Américains, sont de les attirer sur les terres anglaises pour les combattre avec avantage, assuré de la protection de ses forts; d'établir une marine considérable de petits bâtimens chargés de gros canons, qui ne permît à aucune chaloupe américaine

de se montrer, et qui donnât la facilité de protéger une descente à force ouverte dans les États-Unis, si on la voulait opérer. Alors il compte sur les forces de sa milice militaire et sur les moyens qu'elle lui donnera de porter des partis considérables fort avant dans le pays ennemi. En tems de guerre cette communication du lac Huron au lac Ontario lui semble plus nécessaire encore ; car il espère faire arriver par elle dans ce dernier lac les galères, galiotes à bombes, chaloupes-canonnières, qu'il construira dans une autre ville projetée sur la *Tamise*, et qu'il nomme déjà aussi *Chatham*.

Les vues du gouverneur Simcoë, je ne parle ici que de celles pour l'administration civile, sont sans doute vastes et bien conçues ; je pense même que dans sa position de gouverneur anglais elles ne peuvent l'être mieux ; leur exécution est également possible ; il a la confiance du gouvernement, beaucoup d'argent à sa disposition ; il aurait d'ailleurs de nombreux moyens par les soldats qu'il a dans la province ; il sent avec sagesse la nécessité de les faire travailler dans un pays où l'on ne peut espérer de faire les régimens manouvriers, et où le travail les prépare au genre de guerre propre à leur petit nombre, aux

ennemis qu'ils auraient à combattre, et aux difficultés qu'ils doivent rencontrer.

Mais je vois cependant encore beaucoup d'obstacles à l'exécution de ces projets. Le plus grand de tous est dans la détermination annoncée par le gouverneur de retourner au bout de ses cinq années en Angleterre. Un plan aussi vaste, qui embrasse une telle combinaison d'idées, ne peut être exécuté que par celui qui a été capable de le concevoir. Il est entretenu dans le courage et la suite nécessaires à une telle exécution, par les principes qui la lui ont fait imaginer, par la connaissance qu'il a de la connexion de toutes les branches de son projet, par un amour de gloire bien entendu. Tout cela n'est rien pour un successeur.

Si ce successeur est un homme tout-à-fait médiocre, il n'est capable, ni de suivre, ni d'entendre un tel projet; et celui du général Simcoë n'est pas de nature à être suivi par des sous-ordres.

Si ce successeur n'est qu'un peu au-dessus du médiocre, (ce qui est le plus ordinaire) il met son amour-propre à ne pas suivre les erremens d'un autre. Et les instructions du ministère, fussent-elles positives, sont, à deux mille lieues, plus aisées à éluder qu'à suivre :

d'ailleurs l'amour du pouvoir arbitraire, celui du commandement militaire, sont dans tous les pays du monde la maladie de ceux qui ont l'autorité.

Si donc le gouverneur Simcoë quitte le Haut-Canada dans deux ans, comme il l'assure, il n'aura pas seulement le tems de poser tous les fondemens du plan, dont il espère, avec raison, je crois, la prospérité de ce pays et un grand avantage pour l'Angleterre; mais dont toutes les branches sont si étendues, si multipliées, qu'il faudrait pour amener à bien son vaste ensemble, une longue succession d'années employées dans le même esprit.

Je pense d'ailleurs qu'il trouverait lui-même des difficultés dans cette exécution. Bien qu'indépendant du lord Dorchester, pour tous les objets civils, le gouverneur Simcoë ne l'est pas pour les objets militaires. Dans ces objets militaires, sont compris l'emplacement des troupes; il dit lui-même qu'il craint d'être contrarié à cet égard, et je pense qu'il ne dit pas tout ce qu'il en sait. Si les troupes ne sont pas placées aux points qui doivent couvrir et défendre la métropole projettée, et les différens établissemens que le Gouverneur compte faire; si les soldats sont appliqués plutôt aux exercices qu'aux travaux; si les

congés ne sont pas accordés à ceux qui peuvent fournir un homme à leur place, voilà des parties essentielles du projet manquées, et qu'il semble difficile de remplacer.

Lord Dorchester est vieux ; comme tous les vieillards, il répugne aux idées nouvelles. Il est partisan de l'autorité absolue. La situation des esprits, dans le Bas-Canada, peut lui faire désirer d'y rassembler plus de troupes, et le langage du gouverneur Simcoë me fait penser qu'il lui croit ces dispositions. Le Gouverneur lui-même peut donc se tromper dans quelques-unes de ses espérances.

L'émigration des États-Unis, vers le Haut-Canada, j'entends une émigration bien considérable, ne me semble pas aussi probable qu'à lui. Sa donation de terres, présente au premier coup-d'œil plus d'avantages qu'elle n'en a réellement. Les terres sont bien données gratuitement ; un certificat de l'arpenteur, délivré par ordre du Conseil exécutif, met bien ceux qui les obtiennent en jouissance de ces terres ; mais ils n'en reçoivent pas promptement les titres ; ils ne leur sont remis qu'après un tems plus ou moins prolongé, par la volonté du Conseil ; et je ne sais si aucune donation entière est encore revêtue de ses titres de propriété. Cependant si un concessionnaire

meurt sans enfans, avant d'avoir reçu ses titres, le bien rentre dans le domaine du roi ; aucun héritier collatéral, aucun ami ne peut y succéder ; les capitaux et le travail restent enfouis dans cette terre, au profit de la couronne. Ainsi lorsque, dans les États-Unis, un nouveau colon calcule, en achetant un certain nombre d'acres de terres, sous condition de les payer à des époques éloignées, qu'il s'acquittera en revendant une petite partie de son acquisition, dont son défrichement aura doublé la valeur, le colon du Canada n'a pour espérance d'une jouissance assurée que la volonté du Gouverneur ; s'il est prudent, il ne s'y fie qu'avec réserve. La protection, la connaissance des bons colons, fait sans doute délivrer quelquefois ces titres, et facilite ainsi les secondes ventes, mais ces faveurs sont partielles et toujours arbitraires. Tant qu'il n'y aura pas de loi qui fixe l'époque et les conditions pour la délivrance des titres, il y aura toujours inquiétude dans les possesseurs, incertitude dans la propriété, et par conséquent lenteur dans les améliorations. Il est d'ailleurs, dans ces donations, des réserves au profit du roi, pour les mines de toute nature, depuis l'or jusqu'au charbon, qui se trouveraient dans ces terres concédées, comme

aussi pour les bois jugés par l'arpenteur-général, propres à la marine du roi. Toutes ces restrictions chagrinent un bon settler.

L'avantage d'une donation gratuite peut donc être balancé dans l'esprit de beaucoup de gens disposés à émigrer, par toutes ces inquiétudes assez bien fondées.

Compter, dans les motifs d'émigration, l'attachement au gouvernement du roi d'Angleterre, c'est ce qui peut s'appeler un véritable rêve. La marotte de tous les Anglais, employés par le gouvernement, est de beaucoup vanter cet attachement d'un grand nombre d'habitans des États-Unis de toutes les classes, au roi d'Angleterre; je ne sais quelle preuve ils en ont, mais le langage des États-Unis est bien contraire à cette opinion, et il est si ouvert, si continuel dans la disposition opposée, qu'il semble devoir être un meilleur garant des sentimens américains, que l'assertion des employés de la Grande-Bretagne.

On dit ici que la presque totalité des familles qui y arrivent des États-Unis, viennent parce qu'elles sont là, sujettes à une taxe qui, toute petite qu'elle soit, leur déplait. S'il en était ainsi, cette disposition ne serait pas favorable à l'Angleterre pour l'avenir. On nous dit aussi que l'ardeur qu'a le gouverneur Sim-

coë, de peupler le Haut-Canada, lui fait trouver facilement, dans les émigrans qui se présentent, les conditions qu'il désire, et que, malgré son aversion pour la spéculation des terres, et son irrécusable désintéressement personnel, un *township* entier est souvent concédé à la même personne, qu'il en est même quelques-unes qui en ont obtenu deux ou trois.

Le Gouverneur pense encore que le commerce du Haut-Canada s'enrichira des productions du Genessée, auxquelles il ne voit pas d'autre débouché que par le fleuve St.-Laurent. Il semble difficile à croire que cette opinion soit fondée, quand on connaît les moyens que le lac Oneyda, le *Wood-creek* et la rivière des Mohaucks donnent pour la communication du lac Ontario, avec la rivière du Nord, aujourd'hui interrompue par trois portages seulement, et quand on connaît l'ardeur, l'intelligence et l'activité des États américains, dans tout ce qui tient à la facilité des communications par la navigation.

Mais les erreurs de compte du Gouverneur, qui tiennent à des préjugés nationaux, ne feraient que retarder le complément de ses projets, et n'en arrêteraient point l'exécution.

Les vrais obstacles sont les premiers dont j'ai parlé, et sur-tout le retour du Gouverneur en Angleterre.

Quant à présent, l'état de la population, est, à ce que l'on nous a dit, de 30,000 ames, et sans doute elle est très inférieure à cette estimation. Le settlement le plus considérable, est celui du détroit ; il est encore uniquement composé de familles françaises ; la plus grande partie de ce settlement est sur des terres que le traité rend américaines ; les Anglais se flattent que les familles, qui y sont établies, repasseront de leur côté : mais si le gouvernement américain se conduit avec elles comme il est de son intérêt de le faire, il n'est pas vraisemblable qu'elles quittent leurs propriétés depuis long-tems cultivées, pour le seul attrait de passer sous la domination anglaise. Les autres settlemens, dans le Haut-Canada, sont : un assez considérable, depuis le fort Érié jusqu'à Newarck, le long de la rivière, et ce settlement, où les habitations ne sont pas contigües, n'a pas beaucoup de profondeur ; quelques-uns, mais en petit nombre, sur les creeks, qui tombent dans le lac Ontario, depuis Newarck jusqu'à la tête du lac ; un léger commencement à Yorck ; enfin à Kingston, et le long

du fleuve Saint-Laurent, jusqu'aux confins du Bas-Canada, et ceux-là sont les plus peuplés.

Quant aux projets militaires du gouverneur, ceux pour la défense sont précis, et semblent très-bien calculés ; ceux pour l'attaque sont si vagues et d'une telle nature, qu'on n'en peut parler.

La haine du gouverneur pour les États-Unis, le fait sortir quand il parle de tout ce qui y a rapport, de la sagesse et de la convenance d'expression qui ne l'abandonnent jamais sur tout autre sujet. Il était ardent promoteur de la guerre d'Amérique ; il y a été acteur très-violent et très-malheureux. Les mauvais succès n'ont fait qu'envenimer sa disposition ; et c'est avec une vraie peine que je l'ai entendu se vanter du nombre des maisons qu'il avait brûlées dans cette malheureuse guerre, de celles qu'il brûlerait encore si la guerre se renouvellait ; enfin de projets que l'esprit de parti, poussé au point où il le porte peut seul expliquer. Il est déterminé, nous a-t-il dit, à faire d'ailleurs une telle dépense dans la guerre qu'il ferait contre les Américains, qu'il obligerait ceux-ci à des dépenses équivalentes qu'ils ne pourraient pas soutenir ni même fournir ; il voudrait en faire *une*

guerre d'argent. Il assure cependant sans cesse qu'il désire la paix avec les États-Unis plus que personne; il y voit avec raison un grand moyen de succès pour sa nouvelle colonie. Mais sa haine pour les *rebelles* est si forte, son chagrin de remettre les forts si apparent, qu'ils rendent plus vraisemblables les reproches que lui fait le gouvernement des États-Unis, d'avoir fait secourir l'année dernière les Indiens de tous les conseils et de tous les moyens qu'il pouvait donner sans trop se compromettre; d'avoir provoqué autant qu'il pouvait une guerre dont les succès certains à ses yeux flattaient à la fois son amour de la gloire, et ses sentimens de haine et de vengeance. Il ne nie même pas les dispositions qu'il avait déjà faites pour porter sur-le-champ dans le Genessée tous les Indiens dont il pouvait disposer, et qu'il assure être au nombre de cinq mille; d'où s'en suivait l'incendie de toutes les habitations et le massacre de toutes les familles. Et ce serait l'Angleterre à la fin du dix-huitième siécle qui ferait une telle guerre; et c'est le fondateur d'une colonie, homme d'ailleurs généreux et bon qui la médite et la prépare longuement. Si je n'eusse pas entendu ces projets de la bouche même du gouverneur, je n'y aurais

pas cru, et s'il ne les avait pas expliqués plus d'une fois devant différentes personnes, je ne les répèterais pas.

A l'inconvénient près de cette haine ardente trop hautement avouée contre les États-Unis, et qu'il porte extrêmement loin, il me semble que le gouverneur Simcoë est un de ceux qui pouvaient être placés ici avec le plus d'avantages. Actif, éclairé, juste, bon, ouvert, il a la confiance du pays; il a celle des troupes, et de tout de qui coopère avec lui à l'administration du gouvernement; il s'occupe sans relâche des affaires, conserve au roi d'Angleterre ses amis, et ne perd aucun moyen de lui en faire de nouveaux. C'est, ce me semble, réunir toutes les qualités nécessaires à sa position, toutes celles qui peuvent conserver à l'Angleterre l'importante propriété du Canada, s'il est vrai qu'elle puisse longtems être conservée.

Dans la vie ordinaire le gouverneur Simcoë est simple et sans complimens; il loge dans une mauvaise petite maison de bois, jadis occupée par les commissaires à la navigation du lac. Il y est gardé par quatre soldats qui viennent du fort tous les matins, et qu'il renvoie tous les soirs. Là il vit avec générosité, hospitalité et sans faste; son esprit est facile

et éclairé, il parle bien sur tous les sujets; plus volontiers sur ses projets que sur toute autre matière, et avec plus de plaisir encore sur la guerre qui semble être en lui une passion dominante. Il connaît bien l'histoire militaire de tous les pays; il ne voit pas une élévation qu'il ne songe à la forme du fort qu'il faudrait y établir, qu'il ne lie à cette construction le plan de la campagne, et surtout de celle qui le conduirait à Philadelphie; et l'on peut croire, en l'entendant dire qu'il désire la paix, que sa raison a un grand empire sur ses passions, ou qu'il se trompe lui-même.

Madame Simcoë, femme de trente-six ans, est timide, a de l'esprit, est obligeante et bonne, parle peu, est occupée de ses devoirs de mère et de femme, qu'elle pousse jusqu'à être le secrétaire de confiance de son mari; son talent pour le dessein qu'elle applique au tracé des cartes lui donne aussi le moyen de lui être très-utile.

Impositions du Haut-Canada.

Le Haut-Canada ne paie point d'impositions à l'Angleterre. Une taxe sur les vins, de quatre pences par galon, pour le vin de Madere; de

deux pences pour tout autre vin ; et un droit de trente-six schellings sterlings pour les licences des aubergistes, auquel il en a été ajouté dans la session de 1793 un autre de vingt schellings *currency* (1) (quatre dollars) sont les seules levées au profit du Haut-Canada même. La totalité monte à environ neuf cents livres sterlings, et est appliquée au payement des émolumens de l'orateur de la chambre, des commis, et de tout ce qui est à payer pour le service et l'entretien du local de l'assemblée.

Les juges de paix dans les *quarter sessions* déterminent, comme en Angleterre, le montant des impositions nécessaires pour les édifices publics, l'entretien des chemins et le soulagement des pauvres (jusqu'ici ce dernier article est inconnu.) Les impositions se lèvent par une capitation taxée sur la richesse présumée des habitans présens des districts : la

---

(1) La valeur de la monnaie dans le Canada est, par la loi, celle d'Hallifax, cinq schellings pour le dollar ; mais cette manière de compter, fidèlement observée dans toutes les dépenses du gouvernement, ne l'est pas toujours dans les transactions particulières, et la division de la monnaie usitée dans l'État de New-Yorck, prévaut sur-tout dans les parties du Canada qui avoisinent cet État.

plus forte ne monte pas au-dessus de quatre dollars.

Cette même base sert à la levée des deniers nécessaires pour les salaires des membres de l'assemblée qui, retournant chez eux après la session, et porteurs d'un certificat de l'orateur de la chambre qui constate le nombre des jours de leur présence, l'envoient au juge de paix de leur district; et reçoivent en conséquence de la levée faite dans ce district à cette intention, deux dollars par jour, y compris ceux de leur voyage pour aller et revenir.

Tribunaux, Districts.

Les quarter sessions se tiennent par district; cette division par district est celle qui se rapporte à la distribution de la justice. Les juges de la cour supérieure, civile et criminelle, tiennent cour quatre fois l'an dans le lieu de la résidence du gouverneur. Ils sont trois, y compris le chef de justice; ils tiennent aussi annuellement des assises dans les différens districts de la province. Des juges de district jugent dans des sessions plus rapprochées les causes de moindre intérêt, et les juges de paix ont la même jurisdiction qu'en Angleterre.

Une cour composée du gouverneur et de deux membres du conseil exécutif, est cour d'appel pour les causes jugées par la cour supérieure. Le gouverneur assisté de qui lui plaît, tient aussi la cour pour les testamens, intestats, orphelins, ect., etc.

M. White, attorney général de la province, que j'ai questionné sur la nature des crimes et sur leur punition, m'a dit qu'il n'y avait pas de district où il n'y ait eu déjà au moins une accusation de meurtre, et deux dans plusieurs; qu'aucuns de ces accusés n'avaient été trouvés coupables par les jurés, quoique toutes les apparences fussent contre eux; que ces meurtres avaient pour causes, rancune invétérée pour argent dû, et ivrognerie; que les loix anglaises étant suivies en Canada, la peine de la corde y était ou y serait appliquée dans les cas de conviction; que les prisons n'étant pas bâties, les petits crimes punis d'après les loix anglaises par la détention, le sont par des amendes, qui généralement ne sont pas payées, parce que les moyens coërcitifs manquent; que les dettes étaient le sujet le plus commun des causes civiles, qui en avaient aussi dans les batteries, parce que l'ivrognerie est commune dans le pays.

La

La province du Haut-Canada est divisée en quatre districts : le *Détroit*, *Niagara*, *Kingston* et *Saint-John*. Les juges de paix sont choisis parmi les hommes les plus capables d'en remplir les fonctions ; mais dans un pays aussi nouveau, ceux vraiment dignes de cette confiance ne peuvent pas abonder.

Comtés et Milices.

La division du Haut-Canada par comté est purement militaire, et relative seulement à l'inscription, à l'incorporation et au rassemblement de la milice. Les comtés sont au nombre de douze : leur nomenclature que d'ailleurs j'ignore, ne serait ici d'aucune utilité ; un lieutenant, un député-lieutenant par comté assemblent et commandent cette milice ; elle doit être divisée par régimens et par compagnies ; elle est rassemblée par comté une fois par an le premier juin, et par les capitaines des compagnies, au moins deux jours dans l'année.

Tout homme est milicien depuis l'âge de seize ans jusqu'à celui de cinquante. S'il ne se fait pas inscrire sur les rôles, il est condamné à une amende de quatre dollars ; un officier en paie une de huit, et un sous-offi-

cier une de deux, s'ils ne se rendent pas à l'assemblée de la milice convoquée.

L'officier qui en tems d'invasion ou d'insurrection, refuserait de se rendre au poste qui lui est assigné, ou se cacherait pour ne pas servir, serait condamné à une amende de 50 liv. sterlings ; le sous-officier dans le même cas, le serait à une amende de 20 liv. sterlings. Le milicien qui aurait vendu en tout ou en partie ses armes, son équipement, ses munitions, paierait une amende de 5 liv. sterlings, ou serait condamné à une détention de deux mois s'il ne pouvait pas payer l'amende.

Les *quakers*, les *memnonistes*, les *dunkers*, doivent payer vingt schellings par an en tems de paix, cinq livres en tems d'invasion ou d'insurrection, pour être exempts de porter les armes. Les amendes ou compensations sont applicables au paiement d'un adjudant-général de la milice ; le surplus est à la disposition du gouverneur.

Telle est la substance du premier acte du corps législatif du Haut-Canada, rendu en 1793 pour la milice ; la crainte de la guerre en a fait ajouter un autre en 1794, dont les principales dispositions ont pour but de mieux organiser l'intérieur des régimens, des bataillons et des compagnies ; de

rendre l'appel des détachemens plus facile et plus prompt; de porter jusqu'à soixante ans en tems de guerre l'âge où chaque habitant est requérable pour le service de la milice, et celui, par conséquent, où les quakers, etc., doivent payer la dispense de porter les armes; de rendre la milice sujette au service sur les vaisseaux, les bateaux hors de l'enceinte de la province, et même à cheval, sans pourtant que les mêmes hommes puissent être employés plus de six mois de suite; le tout dans les cas jugés nécessaires par le gouverneur.

Les exceptions à l'enrôlement de la milice sont bornées aux officiers de justice, aux employés de l'administration, et sont peu nombreuses. On estime la totalité de cette milice à neuf mille hommes, dans un espace bien étendu à la vérité, mais où la communication des lacs donne la facilité du rapprochement.

Dépenses de l'Angleterre pour le Haut-Canada.

Toutes les dépenses pour l'administration civile et militaire du Haut et Bas-Canada, sont payées par l'Angleterre. Il faut y ajou-

ter celles de l'administration politique ; c'est-à-dire, l'argent destiné aux négociations avec les Indiens. La totalité de la dépense de l'Angleterre pour le Haut-Canada, est de cent mille liv. sterlings par an ; celle des Indiens est, dans cette somme totale, la plus considérable, puisqu'elle se monte à près de soixante mille liv. sterlings, en y comprenant les traitemens des agens généraux, agens particuliers, interprètes, etc., employés à ce service. Le surplus de cette dépense est en présens, de fusils, tomahawks, poudre, balles, couteaux, couvertures, bagues, boucles, chapeaux, miroirs, et plus que tout en rhum. Les agens sont chargés de ces distributions, qui se font, les unes annuellement, d'autres selon les circonstances. C'est ainsi que l'on gagne les Indiens, ou qu'on croit les gagner. On donne plus de présens aux chefs dont on connaît l'influence ; à l'aide de ces présens et du rhum répandus avec profusion, on entretient, ou l'on capte leur amitié ; on leur peint les Américains comme leurs plus grands ennemis ; on leur fait jurer de les brûler, de les scarpeler tous au premier mot. C'est ainsi que, d'après le compte rendu par tous les agens, le gouverneur croyait l'année dernière pouvoir compter sur cinq mille hommes qui avaient juré de ne pas

laisser un scarpel sur aucune tête Américaine qu'ils rencontreraient. En entendant de tels récits, on croit lire une relation exagérée des mœurs de quelques peuples antropophages ; et cependant cela est vrai à la lettre. Les Anglais assurent ici que les Américains en font autant de leur côté.

Avouons que les Blancs, par leur basse et barbare politique, apprennent bien aux Indiens à les mépriser ; et espérons que le tems n'est pas éloigné où ceux-ci auront le bon esprit de prendre l'argent, les présens, de l'Angleterre et des États-Unis, et de se moquer de ces deux grands pays, sans servir plus longtems d'instrumens à leur querelle.

Après la dépense des Indiens, la plus considérable, dans le Haut-Canada, est celle des *surveyors*, ou ingénieurs-arpenteurs. J'en ignore précisément le montant, qui varie annuellement selon le travail dont ils sont chargés. Les dépenses relatives au militaire doivent être revêtues de la signature du lord Dorchester, indépendamment de celle du gouverneur Simcoë. Lord Dorchester élève la même prétention sur plusieurs dépenses relatives au civil, et entr'autres, sur celles qui ont pour objet la navigation des lacs, qui sont aussi très-considérables ; le gouver-

neur Simcoë n'est pas encore sans contrariété à cet égard.

On nous a dit ici que la dépense totale des deux Canadas s'élève à quatre ou cinq cents mille livres sterlings pour le trésor d'Angleterre. J'ignore si dans ce total sont compris les traitemens et les secours donnés par l'Angleterre à divers habitans des Etats-Unis ; je n'ai pu en connaître ici le montant, mais des personnes dignes de foi m'ont certifié qu'ils s'élèvent fort haut : est-ce là ce que veulent dire MM. Hammond et Simcoë, en parlant *des nombreux amis qu'a le roi d'Angleterre dans les États-Unis ?* C'est une grande bassesse que d'entretenir de tels amis. C'est une grande infamie que d'en jouer le rôle.

Conseil exécutif : Concession des terres.

Un conseil exécutif composé de cinq membres est placé près du gouverneur. Celui-ci doit suivre la majorité des opinions pour son refus aux bills passés dans les deux chambres ; mais il nomme et peut démettre ce conseil, formé en totalité de membres qui dépendent de lui, et qui sont, pour la plupart, pris dans le conseil législatif.

Un bureau pour la concession des terres préparait les affaires de cette nature pour le conseil ; il a été récemment supprimé, le conseil exécutif s'étant réservé la première investigation, comme la décision de cette sorte de transaction.

Il y a une immense quantité de demandes de terres ; les titres exigés pour en obtenir sont : attachement au roi d'Angleterre, ennui, lassitude, et s'il se peut, aversion du gouvernement des États-Unis.

Ces conditions couvrent souvent les projets de spéculation ; et malgré le soin que le bureau et le conseil disent mettre à distinguer la vérité, bien des terres sont accordées sans la réalité d'aucun de ces titres de faveur.

On n'en peut obtenir par le texte de la loi, quelquefois éludé, comme je l'ai dit, que 1200 acres ; mais comme dans la concession la clause de défrichement, dans un tems limité, n'est pas prononcée, les spéculations trouvent leur place, et le pays, pour être concédé, n'acquiert pas la certitude d'en être plutôt habité.

J'ai dit plus haut que les officiers qui avaient servi dans la guerre d'Amérique, avaient droit à cette concession de terres; elle est de douze

cents acres pour le lieutenant, et n'excède pas cinq mille pour le colonel. Beaucoup ont été données à des officiers qui n'avaient pas fait la guerre d'Amérique, et dans la plus forte quantité, quoiqu'ils ne fussent pas du plus haut grade. La plupart de ces terres placées dans les lieux les plus favorables, ne sont pas et ne paraissent pas devoir être bientôt défrichées.

Newarck : cherté.

Tout est à Newarck d'un prix exhorbitant; les stores sont en petit nombre; les marchands s'entendent, et vendent aux prix qu'ils veulent.

Les droits mis par l'Angleterre sur les marchandises exportées dans ses colonies, donnent dans tout le Canada un grand attrait à la contrebande avec les États-Unis, où, pour plusieurs articles, la différence est ici de deux tiers en sus. Le gouvernement du Haut-Canada veille avec beaucoup de soin à empêcher cette contrebande; mais où il y a grande espérance de gain, il y a toujours grand effort, et souvent succès pour éluder la loi et la surveillance; les marchands et les surveillans eux-mêmes sont habiles à favoriser cette contre-

bande ; le seul moyen de la détruire serait de baisser les prix. Aussi le gouverneur s'occupe t-il d'animer des manufactures d'objets qui, fabriqués dans les États-Unis, sont introduits ici frauduleusement en abondance ; tels, par exemple, que les chapeaux ; mais il ne pourra rien pour les sucres, pour les cafés, pour les thés, tout ce qui arrive enfin directement dans les États-Unis sans y payer des droits aussi considérables qu'en Canada.

Indiens Tuscororas : leur visite au Général : leurs Danses.

Pendant le long séjour que nous avons fait à *Nawy-Hall* un village entier d'Indiens, de la nation des *Tuscororas*, est venu complimenter le gouverneur sur sa récente arrivée ; toutes ces visites, tous ces complimens ont pour objet de venir boire, recevoir des présens, mendier quelqu'argent, et de s'en aller. Ces Indiens sont arrivés le matin en bateau de l'autre côté de la rivière où ils habitent ; leur parure était recherchée ; car ils s'étaient vêtus de haillons de toute espèce, couverts de plumes de toutes sortes d'oiseaux et de crins de cheval ; leurs oreilles, leurs nez étaient chargés d'anneaux de toutes les formes, de toutes les

couleurs. D'autres étaient en habit européen ; d'autres avec des chapeaux bordés, d'autres tout nuds, hors le double tablier, et peints depuis la tête jusqu'aux pieds. C'est à cette peinture que s'exerce leur génie ; les couleurs les plus fortes sont généralement celles qu'ils préfèrent, ils se peignent souvent une jambe en blanc, l'autre en noir ou en verd, le corps rayé en brun, en jaune, le visage rempli de placards de vermillon et de noir de fumée, un œil d'une couleur, un autre peint différemment, enfin tout ce que la bisarrerie peut présenter de plus contrastant, de plus dur, ils le réunissent dans leur parure ; aucun n'est peint de même, et tous sont pourvus d'un petit miroir, qu'ils consultent dix fois dans un quart-d'heure avec plus d'attention que la plus jolie coquette ; ils se peignent et repeignent, rétablissent les couleurs que la sueur ou le mouvement effacent. Plusieurs d'entre eux ont des bracelets d'argent, des chaînes autour du col, autour des bras ; d'autres ont sur leur habit une chemise blanche à longues manchettes (et c'est une des parures les plus élégantes). Ils y ajoutent la plus grande quantité de petites boucles d'argent qu'ils peuvent rassembler ; enfin ils rappellent par leur accoutrement ces masques dont les rues de Paris

sont inondées dans les jours gras. Il faut dire cependant que dans leur parure bisarre, il entre une quantité d'ornemens faits par eux-mêmes, avec des crins de chevaux, des poils de buffalo ou d'autres animaux, avec des pointes de porc-épic, avec des écorces d'arbres dont ils font des cordes, enfin avec des herbes qu'ils tressent. Beaucoup de ces ouvrages qui servent à orner leurs habillemens, leur poche à tabac, leur fourreau de scarpel, leurs jarretières, leurs souliers (*mockissons*) etc., sont tissus avec une symétrie, une adresse, et même on peut dire un goût qui ne seraient pas surpassés en Europe. Cet ouvrage est encore celui des femmes; c'est sur-tout dans la variété et dans la richesse des couleurs qu'elles excellent. Elles les tirent généralement des feuilles, des racines, des herbes; mais elles ont encore le talent de les tirer de toutes les étoffes teintes soit de laine, soit de soie, dont elles peuvent attraper un morceau; elles les font bouillir avec je ne sais quelle préparation végétale, et elles décolorent l'étoffe au profit du crin, du poil, de l'écorce qu'elles teignent ainsi d'une couleur très-solide.

Ces Indiens étaient à-peu-près quatre-vingt le matin quand ils sont arrivés : le gouverneur occupé, a remis à l'après-midi à recevoir leur

visite ; alors ils n'étaient plus que trente ; car tous les autres étaient ivres, hors d'état de marcher. C'est sur une grande pelouse que cette visite a été reçue : aucun compliment n'a été fait de part ni d'autre ; le gouverneur s'est montré, mais il s'est tenu à l'écart ; les Indiens ont dansé, ont joué entr'eux. Quelques-unes de leurs danses sont assez expressives, et ne sont même pas sans grace : un air triste, monotone, chanté par un d'eux, et accompagné d'un petit tambour de trois pouces de diamètre et de six de haut ; voilà leur musique : souvent elle est accrue d'un bâton sur lequel un des enfans bat en cadence ; ils dansent autour de cette musique, qu'ils interrompent souvent par des cris perçans ; la danse de la chasse, celle de la guerre sont les plus expressives ; la dernière sur-tout. C'est l'image de la surprise d'un ennemi que l'on tue et que l'on scarpelle ; le danseur est seul ; les autres accroupis, le talon sous leur derrière comme les singes, sont rangés en demi cercle, et prêtent une avide attention à tous ses mouvemens. Le moment où l'ennemi est censé tué, porte sur tous les visages l'expression de la joie ; le danseur fait des cris perçans et terribles ; il revient conter en pantomime ses succès aux autres, et un cri général les couronne ;

là finit la danse pour celui-là, un autre lui succède, puis un autre encore, jusqu'à satiété.

Après la danse ils ont joué à la balle ; c'est un jeu où toute leur agilité se déploie ; ils ont chacun une raquette, dont le manche de trois à quatre pieds de long, se replie à son extrémité de manière à donner à la palette la forme d'un arc : les cordes de cette raquette sont d'écorces d'arbres ; ils la tiennent à deux mains, et courant après la balle par-tout où ils la voient, ils n'ont d'autre objet que de l'enlever avant les autres. Cette balle est souvent jetée à des distances considérables ; ils s'élancent à l'envi pour la rattraper soit en l'air, soit à terre. Les buissons, les fossés, les barrières, rien ne les arrête ; ils passent au travers de tout, franchissent tout, et développent dans ce jeu une souplesse, une légèreté, une activité vraiment agréables.

Pendant ces jeux, l'agent s'est approché du général avec un des chefs, et lui a dit que sa nation de Tuscorora le consultait pour savoir si elle irait à un conseil tenu par les Indiens Oneydas à *Onondago* pour vendre leurs terres de réserve, que l'État de New-Yorck désirait acheter. Le gouverneur a répondu très-vaguement à cette question ; l'agent a traduit comme

il a voulu cette réponse ; mais il a répliqué au gouverneur de la part des Indiens, que comme ils croyaient être plus agréables au roi d'Angleterre en n'y allant pas, ils n'iraient pas.

Je ne sais si cette farce politique a été jouée par l'agent seul, ou si le chef était de moitié; mais je sais que ce chef venait un moment plutôt de mendier *deux schellings* de moi, pour lesquels, si j'avais voulu, il m'aurait promis d'aller ou de n'aller pas à tous les conseils du monde. Je remarquerai à cette occasion sans m'étendre davantage sur ce sujet, que toute la politique de l'Angleterre avec les Indiens est absolument dans les mains des agens, qui seuls en entendent la langue ; et qui seuls sont les distributeurs des présens ; qu'ainsi il ne tient qu'à ces agens de disposer toutes ces nations ou quelques-unes d'elles à la guerre ; de les animer plus ou moins fortement contre l'Amérique, de les brouiller entr'elles, sans que le gouverneur puisse se douter de cette dérogeance aux instructions de son cabinet, autrement que par les effets. Il en est sans doute de même dans les États-Unis.

L'agent anglais dont il est ici question, est le colonel *Buttler*, fameux par ses incendies, ses pillages et ses meurtres dans la guerre d'A-

mérique. Il est lui-même Américain d'auprès de Wilkesbarre ; son prétendu loyalisme qu'il a su se faire payer de brevets et de traitemens, lui a fait commettre plus de barbaries, plus d'infamies contre sa patrie, qu'à qui que ce soit. Il conduisait les Indiens, leur indiquait les fermes, les maisons à brûler, les victimes à scarpeler, les enfans à déchirer. L'Angleterre a recompensé son loyalisme de cinq mille acres de terre pour lui, d'une quantité pareille pour ses enfans, d'une pension de deux à trois cents liv. sterlings, d'une place d'agent auprès des Indiens, qui lui en vaut cinq cents autres, avec la facilité de puiser à volonté dans les magasins de présens. Il est très-bien traité du gouverneur, qui joue ainsi le rôle qu'il doit jouer, mais qui, j'aime à le croire, ne l'en estime pas davantage.

Cette nation des Tuscororas est, comme je crois l'avoir déjà dit, celle où les hommes partagent le plus le travail avec les femmes. Le gouverneur parle du projet de tenter de lui donner une demi civilisation ainsi qu'à toutes les nations indiennes sur lesquelles il croit que l'Angleterre a quelqu'influence.

Est-il avantageux ou non pour les Indiens d'être civilisés ? Cette question est trop grande à traiter, peut-être pour mes talens, et sur-

tout pour ce moment; mais il me semble, qu'obligé de prononcer promptement sur elle je prononcerais la négative; sur-tout tant qu'ils ne seront pas trop entourés des blancs, et qu'ils pourront jouir d'un territoire assez grand pour chasser et ne pas manquer de gibier. Mais encore une fois, on ne peut résoudre d'une manière absolue une question si difficile à discuter.

La condition des sauvages, abandonnés entièrement à leur vie de nature, n'est pas la même que celle des sauvages placés près des blancs, ou communiquant avec eux. La réflexion peut porter à croire que la création des besoins, la nécessité de la prévoyance, l'usage de la pensée, le développement de l'esprit, et la sensibilité raffinée du cœur, étant plus souvent des causes de malheur que de bonheur, la civilisation qui en est le principe doit être écartée des sauvages pour leur propre avantage. Mais peut-on arriver à la même conclusion pour ceux des sauvages qui par leur communication avec les blancs appartiennent déjà à la civilisation, seulement il est vrai par ses vices, conséquemment par les malheurs dont elle est la source, et qui ne peuvent qu'acquérir des moyens d'adoucissement et de bonheur en l'obtenant plus complette.

La

La question de la civilisation des sauvages, considérée dans le rapport de l'avantage qui en résulterait, pour la partie du Monde déjà civilisée, devrait peut-être aussi être décidée à l'affirmative.

Quoiqu'il en soit, le gouverneur n'a pas uniquement en vue, dans ce projet de civilisation, le bonheur de ces Indiens, mais encore l'utilité qu'il peut en tirer; il veut les faire civiliser par des prêtres: il préfèrerait des missionnaires catholiques. La politique du général le rapproche d'une religion, dont les ministres voyant leur intérêt attaché au pouvoir des trônes, ont eu toujours pour systême de soutenir et de propager l'autorité arbitraire.

Ce qui est constant, c'est que le rhum exténue les Indiens, qu'il abrège leur vie, qu'il rend tous les jours leurs mariages moins féconds, qu'il fait naître des enfans chétifs, et que les nations diminuent sensiblement par ce poison, dont il n'est pas plus possible de détruire, parmi elles, le besoin que l'effet.

Établissement du Colonel Brant.

A quatre-vingt milles d'ici, sur la grande rivière, est un établissement que j'aurais été

curieux de visiter ; celui du colonel *Brant*. Mais le colonel n'y est pas, et dès-lors on m'assure que je n'y verrais que ce que j'ai vu dans ceux que j'ai déjà visités.

Le colonel Brant est un Indien qui a fait la guerre pour les Anglais, qui ayant été en Angleterre, a été breveté par le roi, bien traité de tout le monde, et en a rapporté des mœurs à-demi européennes. Il est servi par deux nègres, et meublé comme un Anglais; il a un jardin, une ferme, une culture; il est vêtu presqu'entièrement à l'Européenne, et n'en a que plus d'influence sur les Indiens. Il est à présent au traité de Miami, qui à lieu entre les États-Unis et les Indiens de l'ouest. Il est également considéré par les Américains; on vante assez son caractère pour m'avoir donné beaucoup de regret de ne l'avoir pas vu.

Autre visite des Indiens Sénécas au Général.

Les Indiens du village que nous avons traversé en sortant de Cananwaga, sont aussi venus voir le gouverneur pendant le tems que nous étions chez lui. Il faisait trop chaud pour les recevoir sur la pelouse; il les a reçu dans une chambre, et assisté de quelques officiers

de la garnison. Les chefs indiens ont prononcé quelques mots, que l'agent a encore expliqués au gouverneur, par l'assurance de leur disposition à employer leurs tomahawcks contre qui il voudrait, quand il les leur mettrait dans les mains, ainsi que le regret de ne les avoir pas employés l'année dernière contre les Américains.

Le gouverneur les a remerciés de cette disposition dans laquelle il les a entretenus, leur a dit que le roi d'Angleterre voulait la paix, quoique leur en ait dit, l'année dernière, l'oiseau noir (M. *Pickering*, commissaire des États-Unis), qui avait menti. Ils ont répondu qu'il était bien vrai que M. Pickering était un menteur, et ils ont été boire, puis ils sont partis.

La séance a eu lieu à huit heures du matin, parce qu'à neuf, la moitié aurait déjà été ivre: au demeurant, le gouverneur carresse beaucoup les Indiens. Son fils unique, enfant de quatre ans, est habillé à l'indienne, et porte le nom de *Tioga*, que lui ont donné les *Mohaucks*. Cette petite comédie peut ne pas être inutile dans les affaires.

Pêche.

Le poisson est très-abondant dans la rivière de Niagara et dans le lac. Nous avons assisté à une pêche dont l'objet était de donner du poisson aux soldats. On a traîné trois fois le filet ; un des bouts était tenu par des hommes qui restent à terre, le reste est emmené par un bateau, qui, quand il a déployé ce filet en entier dans l'eau, en ramène au rivage l'extrémité qu'il tient. Les deux bouts se rapprochent dans un centre où tout le filet est tiré ; ce filet n'a pas plus de quatre pieds de large et cent de développement. Dans les trois fois qu'il a été jetté, on a pris plus de cinq cents poissons, parmi lesquels vingt-huit à trente esturgeons, des pickerells, des *White-fish*, des *rock-fish*, des *sem-fish*, des espèces de harengs, et des espèces de carpes ressemblantes assez aux nôtres par la forme, mais très-différentes par la bouche et par la chair; des saumons, des truites, des perches, tous poissons d'une assez grande dimension. Sur les bords de la rivière ou du lac, on peut prendre promptement à la ligne, un grand nombre de ces poissons de moyenne taille beaucoup plus qu'il n'en faut pour faire vivre une famille pendant plusieurs jours.

Newarck : maisons, ouvriers, soldats.

La ville de Newarck est bâtie vis-à-vis du fort de Niagara, et de l'autre côté de la rivière : une centaine de maisons, la plupart jolies, y sont déjà construites, mais le déplacement du siège du gouvernement, en retardera les progrès ; le plus grand nombre des habitans les plus riches tiennent à l'administration, et la suivront par-tout où elle se placera. Parmi les maisons distinguées par leur étendue et leur élégance, est celle du colonel Smith, lieutenant-colonel du cinquième régiment en garnison à Niagara. C'est une maison en menuiserie, aussi bien faite, aussi bien ornée, aussi bien peinte qu'il se puisse. La cour, le jardin, la basse-cour, sont entourés de palissades, soigneusement découpées et peintes comme celles des plus jolies maisons d'Angleterre. Son jardin très-vaste est tenu comme un potager français bien soigné. Dans ce pays, où les ouvriers se trouvent très-difficilement et se payent un dollar par jour, il en trouve tant qu'il en veut dans son régiment, où les hommes n'ont pas facilement la permission de travailler, et où il les emploie pour neuf pences sterling. C'est

ainsi qu'il fait défricher une partie des cinq milles acres qui lui ont été donnés, et qu'il met en grande valeur une trentaine d'autres, qui, faisant partie de la réserve du roi, en avant de la ville, lui ont été prêtés par le gouverneur, jusqu'à ce que le besoin les fasse réclamer.

La disette de domestiques est plus grande encore ici que dans les États-Unis ; presque tous ceux amenés d'Angleterre, ou demandent des terres, ou passent dans les États-Unis. Un acte très-sage de l'assemblée, déclare libre tout nègre qui met le pied dans le Canada ; cette espèce d'hommes qu'on trouve toujours avec plus ou moins d'abondance dans les États-Unis, ne peut donc pas ici remplacer les domestiques blancs. Les soldats y suppléent pour tous leurs supérieurs militaires. Chaque officier, par les ordonnances anglaises, peut en avoir un, qu'il paie un seul scheling par semaine ; cette facilité, accordée par les loix militaires, est étendue selon que les officiers désirent en avoir un plus grand nombre. Le gouverneur, qui a aussi dans la province un régiment *Queen's rangers*, (chasseurs de la reine) dont il est colonel propriétaire, n'est servi à la chambre, à table, auprès de ses chevaux, que par des chasseurs

de ce régiment. Il n'a pu conserver aucun des domestiques qu'il avait amenés d'Angleterre.

On assure aussi que la désertion est assez commune dans les régimens qui avoisinent les États-Unis. Entourés de terres concédées ou vendues à bon marché; d'hommes qu'ils avaient vu pauvres il y a un an, et qu'ils savent aujourd'hui propriétaires, mariés, aisés et libres, il est assez naturel qu'ils ne supportent pas sans regret l'idée d'un engagement qui ne doit avoir de terme que leur vie. L'ennui d'une garnison solitaire, sans moyens de travail, sans distraction, le peu de soin qu'a souvent d'eux leur colonel, rembrunit encore à leurs yeux le tableau de leur situation : ils passent aux États-Unis, où ils sont assurés de trouver un établissement qui les rendra indépendans, et bientôt riches s'ils travaillent. La même espérance, qui leur serait donnée dans la colonie anglaise, pourrait seule être un préservatif assuré contre cette tentation. C'est ce qu'a sagement vu le gouverneur Simcoë, dans son projet d'accorder cent acres et le congé à tout soldat qui pourrait se faire remplacer; mais on dit que lord Dorchester trouve que ce projet tient trop aux idées nouvelles, pour y donner les mains : son re-

fus, s'il a lieu, provoquera d'autant plus le mécontentement des troupes, que le projet leur est déjà connu.

Ouverture de l'Assemblée du Haut-Canada.

C'est encore pendant notre séjour à Navy-Hall, que s'est faite l'ouverture de l'assemblée du Haut-Canada. L'attente d'un chef de justice, annoncé d'Angleterre, l'espérance d'être instruits sur les détails du traité avec les États-Unis, ont déterminé le gouverneur à éloigner cette session jusqu'à présent ; mais ce moment est celui de la moisson, qui, en Haut-Canada comme ailleurs, occupe plus que les affaires publiques. Deux membres du conseil législatif, au lieu de sept ; point de chef de justice, pour être orateur du conseil législatif ; cinq membres de l'assemblée au lieu de seize, voilà tout ce qui a pu être réuni. La loi exige un plus grand nombre de membres dans chaque chambre, pour lui donner droit de délibérer ; cependant, l'année complette depuis la dernière assemblée, expirait dans deux jours. Le gouverneur a donc jugé qu'il fallait ouvrir la session, sauf aux deux chambres à s'jaourner de jour à jour, en attendant que

les vaisseaux du Détroit et de Kingston, apportent, comme on l'espère, les membres désirés, ou au moins la certitude qu'on ne doit pas compter sur leur arrivée.

Une garde de cinquante hommes de la garnison du fort, était tout l'appareil du gouverneur qui, en habit de soie, accompagné de son adjudant et de deux secrétaires, a passé dans la salle le chapeau sur la tête. Les deux membres du conseil ont fait avertir l'assemblée par son orateur; elle a parue à la barre, et le gouverneur a *délivré* son discours, calqué, pour les affaires d'Europe, sur celui du roi; conçu dans de bons termes pour les États-Unis, à l'occasion du traité, et très-concis sur les affaires du Canada; car là où il n'y a ni impositions à discuter, ni comptes à recevoir, ni arrangement militaire à examiner, il y a peu d'affaires; et quand tous ces points seraient à traiter, les affaires ne seraient guères plus longues, ni plus embarrassantes, à moins que le gouvernement ne rencontrât une *opposition*. Or la composition des deux chambres du Haut-Canada ne permet pas d'en supposer. La constitution du Haut-Canada est bonne pour le moment présent; les membres des chambres de l'administration sont tous de l'espèce la meilleure qui pût être choisie à l'époque ac-

tuelle. L'influence du gouverneur n'est pas aujourd'hui sans utilité ; peu-à-peu les changemens nécessaires, ceux qui assureront davantage la liberté, le bon ordre, dans tous les points, etc. etc. auront sans doute lieu.

Fort de Niagara.

Le fort de Niagara est, comme je l'ai dit, sur la rive droite de la rivière, à la pointe opposée à celle de *Mississogas*, où est bâti Newarck. Il avait été originairement placé, par M. de la Jonquière, à trois milles plus près de la chûte ; mais il a été reporté, quelques années après, au lieu où il est à présent, et où M. de Denouville avait construit une redoute. Ce fort, ainsi que ceux d'*Oswego*, du *Détroit*, de *Miami* et de *Machilimachinac*, doivent rentrer aux Américains.

Celui de Niagara est, dit-on, le plus fort; il a été mis, l'année dernière, dans un meilleur état par quelques nouveaux ouvrages, et sur-tout par des batteries couvertes qui le défendent du côté du lac et de la rivière; tous les parapets, les talus, etc. sont revêtus en pièces de bois ; c'est du côté de la terre une courtine flanquée de deux demi-bastions fortifiés chacun d'une block-house garnie de ca-

nons. Ce fort, comme tous les petits forts du monde, ne peut jamais faire une grande résistance, s'il est bien attaqué, mais peut coûter bien du monde aux assiégeans ; tous les bâtimens qui se trouvent dans son enceinte sont en pierre, et ont été faits par les Français.

Le gouverneur, par une politesse très-recherchée, nous a conduit à ce fort ; car il n'aime pas beaucoup à le voir depuis qu'il a la certitude d'être obligé de le rendre aux Américains : il nous en a fait voir tous les détails, beaucoup au-delà de ce que nous aurions jamais osé en exprimer le désir. Trente hommes d'artillerie, et huit compagnies du cinquième régiment, en composent la garnison ; les canons et munitions pour l'armée, que peut lever le Haut-Canada, y sont réunis et prêts à être employés. Nous avons, deux jours après cette visite, été dîner encore à ce fort, chez le major *Seward*, commandant l'artillerie, homme aimable, poli, obligeant, et qui d'ailleurs me semble très-estimé dans son état ; lui et M. *Pilckinson*, capitaine du génie, sont les officiers que nous avons vu le plus souvent pendant notre séjour ; ce sont ceux que le gouverneur voit et caresse davantage. En Angleterre, comme en France, les officiers du génie et de l'artillerie sont les

plus instruits, par conséquent les plus agréables à rencontrer. Ce que nous avons vu des officiers du cinquième régiment, nous les a montrés polis, obligeans et de bonne compagnie.

Les glaces que la rivière de Niagara charrie en morceaux énormes, sans pourtant jamais se prendre entièrement, empêchent, pour deux ou trois mois d'hiver, la communication du fort à Newarck. Dans tout ce tems elle est libre quelquefois pendant une demi-journée seulement, et devient impraticable sur-le-champ. Quelques Indiens en tentent le passage, en sautant de glace en glace; mais le nombre de ceux qui s'aventurent à cette risquable entreprise n'est jamais considérable.

Courses autour du Lac.

Dans quelques petites courses que nous avons faites autour de la ville, et plus particulièrement dans un voyage de quatre jours, avec le gouverneur, sur les bords du lac, nous avons pu voir l'intérieur du pays. Ce voyage avait pour objet d'arriver à la tête du lac. Un canot d'écorce, qu'il a fait construire pour faire toutes ses courses du Détroit à Kingston, contenait toute la compagnie, composée du

gouverneur, du major Seward, de M. Pilckinson, de nous trois, (car M. de Blacons nous a quitté deux jours après notre arrivée à Navy-Hall) et de M. *Richard*, jeune anglais, arrivé de son côté par la rivière du Nord, et que nous avions eu occasion de voir à Philadelphie; douze chasseurs du régiment du gouverneur, pagayaient ce canot qui était suivi d'un bateau portant tentes et provisions de toute espèce. Nous nous arrêtions pour dîner, puis, avant le soir, pour dresser la tente et pour souper. Le matin, avant de partir, nous nous promenions, nous déjeûnions, et nous reprenions ensuite notre route.

Notre voyage a été contrarié par un peu de pluie : un des points principaux de notre route a été le *Forty-mile-creek*. Ce creek, passant au travers de la chaîne de montagnes qui vient de Queenstown, tombe en cascade dans la plaine, et présente quelques points de vue sauvages, effrayans, et par conséquent agréables dans les montagnes. Avant de parvenir au lac, il fait tourner deux moulins à scie, et un moulin à bled, tous appartenant à M. *Green*, loyaliste du Jersey, établi depuis six à sept ans dans cette partie du Haut-Canada.

Ce M. Green n'a pas quitté le gouverneur pendant tout le tems qu'il a passé à Forty-

mile-creek ; il paraît bonhomme, et supérieur, par ses connaissances, à la classe ordinaire des colons de ce pays. Il est possesseur de trois cents acres de terre, dont environ quarante sont cleared : il n'a pas plus de titres que les autres de cette concession ; mais ayant voulu, l'hiver dernier, vendre quelques-uns de ses acres, et en acheter d'autres, il a obtenu promptement les titres pour ces deux parties. Il a donné 125 dollars pour quarante acres, traversées par le creek qui fait tourner son moulin. Il a ainsi payé un peu la convenance, le prix commun dans ce canton étant de cinq schellings l'acre. Là les terres nouvellement dégagées de bois, donnent, dans la première année, vingt boisseaux de bled ; elles y sont bonnes sans être de la première qualité. On ne laboure qu'après les trois ou quatre premières années de récolte ; on laboure peu profondément, on ne fume jamais. Le prix de la farine est de vingt-deux schellings le cent pesant, du boisseau de bled sept à huit, et le boisseau pèse toujours soixante et deux livres ; l'ouvrier est payé six schellings par jour, et se trouve difficilement.

L'hiver est compté pour la nourriture des bestiaux à cinq mois et demi, souvent six près le lac ; il est moins long d'un mois sur la

montagne : cette partie de pays réunit quelques habitations ; le bled est là, comme dans tout le Haut-Canada, la culture la plus habituelle ; tous les grains s'y cultivent aussi. On y sème le bled et le seigle en septembre, l'avoine en mai, l'orge en juin, les turneps en juillet, les pommes-de-terre se plantent en mai ; les récoltes de foin se font du 20 juin au 10 juillet, celles de seigle au commencement de juillet, celles de bled à la fin du même mois ; les pommes-de-terre et les turneps sont récoltés en octobre et novembre ; le foin ne se coupe généralement qu'une fois ; on sème aussi des prairies artificielles de thymothy. Les bestiaux sont nourris l'hiver de foin conservé dans les granges, sous des baraques hollandaises (1), ou dans des meules à la manière anglaise, mais mal faites. Tant que l'hiver n'est pas bien rude, on laisse courir les bestiaux dans les bois ; il y a, dit-on, dans tout le Haut-Canada, rarement deux pieds de neige sur terre. Tous ces renseignemens sont communs aux points cultivés du lac Ontario et du lac Érié.

(1) On appelle baraque hollandaise, dans ce pays et dans tout le nord des États-Unis, un toît rond, quarré, ou à plusieurs côtés, couvert de paille, et soutenu sur de longues perches. Ce toît s'abaisse et se hausse à volonté.

M. Green, qui a un grand nombre d'enfans, projette de les établir tous, (c'est-à-dire les garçons) en leur faisant bâtir à chacun un moulin sur son creek, ou sur un autre creek voisin. Il moud pour la garnison de Niagara, où, ainsi que dans tous les points militaires du Haut-Canada, le général Simcoë a ordonné d'acheter toute la bonne farine proposée par les meûniers, dans une quantité de plus de six boisseaux.

La route de Forty-mile-creek, au bout du lac, que nous avons faite à cheval, est à-peu-près aussi mauvaise qu'aucune que nous ayons rencontrée dans les États-Unis; si quelques troncs d'arbres couchés ne se fussent pas trouvés de tems en tems dans les terres marécageuses, nous n'en serions jamais sortis. Dans tout le trajet de quinze milles, nous avons traversé de très-bonnes terres, mais à peine quatre habitations; au bord du lac, à son extrémité et dans les plus belles terres du monde, il n'y en a que deux.

La baie de *Burlington* termine le lac Ontario. Cette baie a cinq milles de profondeur; mais quoique communiquant avec les eaux du lac par un détroit de trente toises de large, la navigation est interceptée dans les trois quarts de l'année par les sables qui sont jettés

avec

avec abondance vers cette extrémité du lac, et qui forment une barre dont le talus s'étend en avant à près d'un demi mille. A ce seul passage près, cette baie est séparée des eaux du lac par une langue de terre large de cent ou deux cents toises ; à la naissance de laquelle du côté sud, est le portage d'environ cinquante pas de largeur ; les petits bateaux sont portés dans un petit *à-cul* de la baie, et arrivent de-là sans obstacle, à tous les points de sa circonférence. Les montagnes qui approchent si près du lac, à Forty-mile-creek, et qui depuis s'en éloignent à cinq ou six milles, s'en rapprochent à la tête de la baie de Burlington. Leur circuit, la nature de la terre entr'elles et le lac, portent à croire qu'elles en ont été les vraies limites, et que le terrein couvert de bois très-anciens, très-beaux, qui les sépare du lit actuel, n'a été formé que par des alluvions. Ces montagnes, après avoir donné passage à une rivière assez considérable, quoique peu étendue dans son cours, qui se jette dans la baie, recontinuent, entourent encore le lac pendant environ un quart de sa longueur, et de-là se dirigent vers le lac Huron, auprès duquel elles se divisent ; on n'en sait pas davantage. La géographie de ce pays pour la direction des montagnes, la forme des val-

lées, le cours des rivières, est extrêmement circonscrite. Le gouverneur Simcoë sent la nécessité de l'étendre ; mais que de choses nécessaires à faire dans un nouveau pays ?

Dans toute cette course, nous avons traversé des bois remplis de fleurs très-belles, très-odorantes, dont nous n'avons pas pu savoir le nom. Les arbres odorans y sont aussi très-multipliés, et d'une élévation inconnue en Europe.

Les bords du lac sont assez mal-sains ; les fièvres intermittentes y sont presqu'aussi communes que dans le Genessée. Il y a peu de chirurgiens dans les campagnes ; ils ne peuvent exercer qu'après avoir été examinés par le médecin du gouvernement. Cette précaution sera bonne un jour ; mais en attendant, elle ne sert à rien : car comme il y a peu de postulans, les ignorans sont acceptés sans difficulté, quand ils veulent bien se présenter.

J'ai appris par l'un d'eux que le commun des habitans était extrêmement effrayé de leur conseil dans les fièvres intermittentes, parce qu'ils leur ordonnent toujours le quinquina ; et que les pauvres gens, au lieu de prendre leur avis, ont recours à une espèce de sortilège, dans lequel la confiance du pays est générale. Quand ils sont attaqués de la fièvre,

ils vont dans les bois, choisissent une branche d'orme ou de sassafras poussée l'année précédente, et sans la détacher de l'arbre, ils la tiennent avec un fil qui ne doit pas être neuf, font autant de nœuds qu'ils consentent à avoir d'accès, et reviennent religieusement à la maison, persuadés qu'ils n'en auront pas plus que le nombre auquel ils se sont abonnés. Ceux qui les premiers ont inventé ce secret, ayant fait si peu de nœuds que la fièvre a trompé leur espérance, il arrive que les superstitieux d'à-présent en font un si grand nombre, que la fièvre meurt presque toujours de vieillesse avant que le nombre des nœuds soit atteint. Il est bien difficile que ce secret, et sur-tout ce dernier raffinement, ne soient pas l'invention de quelque prêtre.

Cette promenade sur le lac est intéressante et belle; la vue de cette immensité d'eau est majestueuse; les commencemens de défrichemens faits généralement sur de bons principes, offrent un tableau plein de douceur pour l'œil et pour la pensée. Le gouverneur est bon, simple, uni, aimable; la compagnie était agréable, et nous avions nos aises, autant qu'il est possible de les avoir dans un tel voyage. Cependant, il est réel

que je n'y ai pas eu un moment de vrai plaisir, de jouissance entière; que je n'en ai pas eu un seul pendant tout le tems que nous sommes restés à Navy-hall, comblés des attentions les moins gênantes, du gouverneur, et de tout ce qui l'entoure.

Je suis embarrassé de me rendre compte à moi-même, des différens sentimens qui m'oppressaient et m'empêchaient de me livrer entièrement à la reconnaissance et à la douceur qui en résulte. J'aime les Anglais plus peut-être qu'aucun Français ne les aime; j'en ai toujours été très bien traité; j'ai des amis parmi eux; je reconnais à ce peuple beaucoup de grandes qualités et de talens. Je hais les crimes infâmes dont la révolution française a été souillée, qui m'ont d'ailleurs enlevé des objets chers à mon affection et à mon estime; je suis banni de France, mes biens sont confisqués; je suis traité par le gouvernement de mon pays comme si j'étais un criminel ou un mauvais citoyen; séparé de tout ce qui m'est cher, Roberspierre et les autres brigands par qui ma nation s'est laissée tyranniser, m'ont rendu excessivement malheureux; et mes malheurs sont loin de finir: hé bien! ce sentiment de la patrie, ce sentiment aujourd'hui si pénible, si contradictoire avec ma position,

domine tous les autres et vient me poursuivre ici plus que jamais. Ce pavillon anglais sous lequel je navigue, sur des lacs où a si long-tems flotté le pavillon français; ces forts, ces canons enlevés à notre puissance, ce témoignage perpétuellement sous mes yeux de notre ancienne faiblesse et de nos adversités, me gênent, m'accablent, et me donnent un excès d'embarras, de honte, que je ne puis trop bien démêler et moins encore définir. Les succès que le lord Howe a eus l'année dernière, dont les Anglais parlent d'autant plus librement devant nous, qu'ils croient notre cause attachée à la leur; cette avidité d'annoncer de nouvelles défaites des Français, d'y croire, et d'oser nous en complimenter, en nous assurant que nous rentrerons dans nos propriétés par les efforts Britanniques; tous ces sujets habituels d'une conversation dans laquelle l'intention de mes hôtes semble toujours bonne, ont quelque chose d'autant plus pénible, qu'il faut cacher sa pensée dans le silence; qu'en la disant, on passerait pour un sot aux yeux du très-petit nombre, par qui on ne serait pas jugé un *Jacobin*, un *Roberspierre*, et qu'on en est pour ainsi dire embarrassé avec soi-même. Et cependant, il est en moi, il est profondément en moi de préférer de garder toute ma vie

mon état de banni, de pauvre diable, à me voir rappeler dans mon pays et dans mes biens par l'influence des puissances étrangères et par l'orgueil anglais. Je n'entends pas parler d'une défaite des troupes françaises sans une grande peine, de leur succès sans un sentiment d'amour-propre satisfait que je ne cherche pas toujours assez à cacher. Et cependant encore, à côté de tous ces sentimens ridicules à s'avouer dans ma position, je ne puis entrevoir l'époque où l'anarchie cessera dans notre infortunée patrie, et où la liberté réglée par des loix bien obéïes, rendra heureux au moins ceux qui n'en sont pas bannis, et assurera sa gloire sur des bases solides et durables.

Je ne sais si mes amis qui liront ceci m'entendront bien; s'ils démêleront mieux que moi cette confusion d'idées et de sentimens si contraires en apparence. Mais enfin les voilà, tels que j'en suis pénétré et tourmenté.

Parmi les différens témoignages d'obligeance qu'a reçus ici notre petite caravanne, du Petit-Thouars en a éprouvé un plus particulier par l'offre de terres dans le Haut-Canada. La proposition lui en a été faite par le major Seward, qui sans lui dire qu'il y était directement autorisé par le gouverneur, nous l'a laissé croire. La réponse polie mais très-pro-

noncée de du Petit-Thouars, n'a pas permis que cette négociation allât plus loin.

Gazettes : Esprit-public : Religion.

L'amour des nouvelles est loin d'être aussi répandu dans le Haut-Canada que dans les États-Unis. Une seule gazette s'imprime à Newarck, et le gazetier, s'il n'était pas soldé par le gouvernement, ne pourrait, par ses souscriptions, payer le quart de ses frais ; c'est un extrait très-court et choisi dans les principes du gouverneur, des papiers de New-Yorck ou d'Albany, et sur-tout de Québec, précédé et suivi d'annonces de ventes. Ce papier paraît toutes les semaines ; on en envoie en petit nombre au fort Érié, en petit nombre au Détroit. La presse de cette gazette sert à imprimer les actes de l'assemblée, les proclamations du gouverneur, et c'est son emploi le plus habituel : d'ailleurs, Niagara est, par sa position, très-reculé pour les nouvelles, sur-tout en tems de guerre.

Les vaisseaux d'Angleterre ne sont pas encore arrivés à Québec, et nous sommes au six de juillet ; l'on n'est instruit à Niagara que de ce qui se passait à Philadelphie avant notre départ ; car on ne s'appelle pas instruit

ici de ce qu'on n'apprend pas par la voie directe de Londres.

Le peu de renseignemens qu'il nous a été possible de nous procurer sur l'esprit général du pays, et ceux-là sont venus nous trouver, (ils étaient d'une nature trop délicate pour que nous nous en montrassions curieux) ont été que généralement il est tranquille ; que les loyalistes Américains, qui réellement ont souffert de la guerre, conservent quelque rancune contre leur patrie et leurs compatriotes ; que ce nombre est peu considérable en comparaison des émigrans venant des États-Unis, de la Nouvelle-Écosse, du Nouveau-Brunswick, et qui ne partagent pas les ressentimens des premiers, ressentimens qui, d'ailleurs, s'éteignent tous les jours ; qu'il ne laisse pas que d'y avoir quelques mécontens dans le pays ; que, par exemple, beaucoup de nouveaux colons venant des États-Unis, qui, pour obtenir des terres gratuites, damnent tout haut le gouvernement fédéral, ne sont que des hypocrites du royalisme anglais ; que la cherté des denrées, et par suite, la prohibition du commerce avec les États-Unis, sont un des sujets de murmures ; que le retard perpétuel de la délivrance des titres de propriété en est un autre ; mais que ces mécontentemens n'ont

encore rien qui puisse inquiéter, au moins pour le moment, le gouvernement qui s'abuse même sur leur réalité, et qui, dans des circonstances de guerre avec les États-Unis, pourrait cependant se trouver mal de leurs effets.

La religion est, dans tout le Haut-Canada, anglicane épiscopale. Au Détroit, la presque totalité des colons est cependant catholique; il y a bien aussi quelques familles de quakers, de memnonistes et de dunkers, répandues dans la province, mais en petit nombre.

Le septième des terres est destiné à payer le clergé protestant; car au Détroit près, il n'y a point de culte catholique payé; il n'y a encore même à Newarck aucune église bâtie, et là les mêmes salles servent au culte, au conseil législatif, au conseil exécutif, et aux bâteleurs quand il s'en égare dans ce pays perdu.

Village indien des Tuscororas.

Notre dernière course autour de Navy-hall nous a menés au village des *Tuscororas* par Queenstown. Ce village en est à quatre milles et dans les terres américaines; un des chemins pour y arriver passe par les mon-

tagnes qui bordent la chûte. Leur passage présente des vues remarquables, comme précipices, déserts, lieux sauvages, quand ces montagnes dominent sur le lit du fleuve, serré encore entre cette double ligne de rochers élevés, et toujours tourmenté par l'impression de la cascade; il en présente d'admirables quand ces montagnes s'abaissant vers la plaine qui les sépare des bords du lac, laissent l'œil embrasser à la fois et cet intervalle et le fort de Niagara, et toutes les rives du lac et le lac lui-même, enfin une partie de ses bords opposés. Toutes les terres de ce pays semblent bonnes.

Quand au village de Tuscorora, il présente le même aspect de saleté, de pauvreté que tous les villages indiens que nous avions vus jusqu'ici; seulement comme le gouverneur y était attendu, les habitans en étaient peints avec recherche; tous les atours les plus à la mode étaient au jour; on croyait qu'il venait pour y tenir conseil, et une feuillée toute arrangée à la porte du chef, et sur laquelle le drapeau anglais flottait, était le lieu préparé pour la cérémonie. La bourgade a été désappointée, quand le général leur a dit qu'il venait sans autre projet que celui de les voir; cependant il s'est assis sous la feuillée

préparée ; les Indiens assis en demi cercle sur des bancs, et fumant dans de longues pipes, les jeunes gens assis au bout tant qu'il y avait de la place, ou debout, et reposés sur leur raquette, le général et nous au centre du demi cercle, les femmes et les enfans ne s'approchant pas.

Paterson né américain, et fait prisonnier par les Indiens à l'âge de dix ans (il en a aujourd'hui vingt-cinq), était l'interprête du gouverneur; tous les discours de celui-ci et des agens anglais aux Indiens ont toujours le même objet; ainsi cette fois encore il leur a été dit « que les *Yankées* leur voulaient du » mal; qu'ils n'avaient d'autre idée que de » les dépouiller de leurs terres ; que le bon » père (le roi George) était le seul véritable » ami de leur nation. » Il leur a répété encore » que *l'oiseau noir (Timothy Pickering)* » était un méchant et un menteur. »

Mais tout ce langage n'a pas trouvé grace auprès des Tuscororas. Les Senecas en se rendant, il y avait huit jours, à Navy-hall, avaient passé chez eux, et leur avaient dit qu'ils allaient chez le gouverneur sans s'expliquer davantage sur le sujet de cette visite. Les Tuscororas en avaient conclu qu'il y avait entre les Senecas et le gouverneur quelque

grande négociation dont eux Tuscororas se trouveraient probablement mal ; car la défiance , le soupçon et l'inquiétude sont les bases fondamentales de toute la politique indienne , et il faut convenir que ces dispositions sont les conséquences les plus justes de la conduite des blancs avec eux.

Le gouverneur a nié toute négociation particulière avec les Senecas , a employé pour les dissuader tous les complimens , toutes les assurances d'affection qu'il croyait capable de les flatter ; il leur a reparlé et des Yankées et de l'oiseau noir , et du roi George , il ne les a pas satisfaits. Ses offres de terres dans le Canada , quand les Yankées les auront chassés de leur place actuelle , ne leur ont pas fait plus d'effet ; rien n'a pu animer d'aucune manière l'expression froide et un peu sombre de leur visage , expression qu'ils conservent imperturbablement toutes les fois qu'ils s'occupent d'affaires ; soit que ce soin de cacher toutes leurs impressions , tienne à une dissimulation réfléchie , dont leur commerce avec les blancs leur a fait sentir la nécessité , soit qu'on ne doive y voir que l'effet du caractère et de l'habitude. Cette petite anecdote peut montrer à quel point la jalousie des différentes nations indiennes entre elles est

prompte à s'éveiller et s'anime aisément. On ne peut pas douter que les Anglais et les Américains ne profitent au besoin de cette disposition comme de toutes les autres faiblesses des Indiens.

Il est peu de ces villages indiens où il n'y ait quelques blancs établis, et presque toujours ils y ont de l'influence. Cette vie de fainéantise, de libertinage et d'ivrognerie convient à bien des caractères ; ce ne sont pas pour l'ordinaire les meilleurs ; aussi remarque-t-on que ces blancs habitant parmi les Indiens, sont toujours les plus vicieux, les plus cruels, les plus avides, les moins bons pères, ect.

Il y a une assez grande quantité de fièvres intermittentes dans ce village. Souvent les Indiens consultent le médecin payé par le gouvernement anglais pour les soigner ; mais plus souvent ils prennent des breuvages de jus d'herbes qu'ils font eux-mêmes. Quoique les serpens-sonnettes soient assez communs dans leurs environs, aucun de ceux qui habitent actuellement ce village, n'en a jamais été mordu ; leur remède serait du sel et de l'eau ; ils le croyent suffisant et sûr.

Nous avons rencontré dans cette course une famille américaine, conduisant quelques bœufs,

vaches et moutons, et venant en Canada. Nous venons, ont-ils dit au gouverneur, qu'ils ne connaissaient pas, voir si l'on veut nous donner des terres ici. « Ah oui! » leur a répondu le gouverneur, » vous êtes las du gouverne-» ment des États, vous ne voulez pas avoir » *tant de rois?* vous regrettez le gouverne-» ment du *vieux père* « (c'est le nom qu'il donne au roi d'Angleterre en parlant aux Américains) vous faites bien, vous savez » qu'il est juste et bon; allez, nous aimons » les bons royalistes comme vous; on vous » donnera des terres. »

Le retour de Queenstown dans le canot du gouverneur nous a fait redescendre cette belle rivière de Niagara, dont l'imagination se plaît à voir les rives telles qu'elles seront quand les habitations et les cultures les auront tirées de l'état de désert où elles sont à présent; et elle les voit alors animées de tableaux rians et riches; mais l'imagination jouira probablement bien long-tems seule encore de ces agrémens et de cette richesse.

Yorck.

Pendant notre séjour à Navy-hall, MM. du Petit-Thouars et Guillemard ont profité du retour d'une chaloupe canonière pour aller faire une course à Yorck. La paresse, la certitude du peu d'objets intéressans que j'y trouverais, la politesse pour le gouverneur, se sont réunis pour me faire rester à la maison. Mes amis m'ont rapporté de leur voyage que cet emplacement qui, comme je l'ai dit, avait été choisi par le gouverneur pour la capitale du Haut-Canada, avant qu'il pensât à s'établir sur la rivière de Tranche, offrait une très-belle et très-vaste rade séparée du lac par une langue de terre irrégulière pour sa largeur, depuis un mille jusqu'à soixante toises; que l'entrée de cette rade ouverte d'un mille environ, était obstruée dans son milieu par un banc, et que les deux passages que le banc laissait étaient très-aisés à défendre par les deux pointes de l'entrée, sur lesquelles déjà deux block-houses étaient construites; que cette rade était de deux milles et demi de profondeur sur un de large; qu'elle était saine dans tous ses points; que l'élévation de ses bords donne la facilité de la défendre par des fortifications.

Yorck est le point que le gouverneur Simcoë se propose de rendre le centre des forces navales du lac Ontario ; il y a maintenant quatre chaloupes-canonnières, dont deux sont de nature à transporter des marchandises et y sont constamment occupées; les deux autres uniquement propres à porter des troupes et du canon, navigables à rames et à voiles, resteront sous des hangards tant qu'elles ne seront pas employées à leur destination. Dans le projet du gouverneur, il en établit dix de cette espèce sur ce lac, et dix sur le lac Érié. Les charpentiers qui y travaillent sont des habitans des États-Unis, et retournent chez eux chaque hiver.

Quant aux maisons déjà construites à Yorck, elles se bornent à une douzaine, bâties au fond de la baie, près la rivière *Dun* ; les habitans n'y sont pas, dit-on, de la meilleure espèce; l'un d'eux est le nommé *Batzy*, chef des familles allemandes, que le capitaine Williamson accuse les Anglais de lui avoir débauchées pour nuire aux progrès de son établissement.

Malgré la navigation de cette rivière, il y a encore trente milles de portage entre Yorck et le lac Simcoë, par où les marchandises venant du lac Huron pourraient y arriver le plus directement.

directement. Les barraques où est établi le régiment du gouverneur, sont bâties à deux milles de la ville, sur la rade près le lac; on dit que les soldats en désertent assez fréquemment.

Les Indiens sont à 150 milles à la ronde les seuls voisins de Yorck. C'est la nation des *Missassogas*, et je prendrai occasion de dire que tous ceux qui dans le Haut-Canada fréquentent les Indiens nous confirment que le père Charlevoix avait parlé de leurs mœurs avec une grande vérité : on reconnaît dans son ouvrage la même fidélité pour les descriptions de tous les pays qu'il a parcouru.

Départ de Navy-hall.

Après dix-huit jours de séjour à Navy-hall, nous avons pris congé du gouverneur le vendredi 10 juillet. Il avait bien le désir de nous garder quelque-tems encore, mais le moment probable de la réponse de lord Dorchester à Kingston était venu ; et malgré l'obligeante et agréable civilité du gouverneur, nous ne pouvions pas être sans inquiétude de le gêner.

J'espère qu'il aura été aussi content de la simplicité et de la franchise de M. du Petit-Thouars et de moi, que nous l'avons été de

ses bontés ; je ne parle point de M. Guillemard qui, comme Anglais, n'était pas dans la même position que nous. Nous avons joui dans sa maison de cette liberté entière d'opinions, qu'un homme aussi distingué que lui se plaît à encourager, et sans laquelle nous n'aurions pu rester aussi long-tems à Navy-hall que nous l'avons fait.

Tout ce que nous avons vu et entendu sur cette partie du Haut-Canada, nous laisse l'idée que cette province ne restera pas long-tems dépendante de l'Angleterre. L'esprit d'indépendance des États-Unis, qui déjà n'y est pas étranger, s'y établira plus encore quand le voisinage sera plus immédiat. La comparaison que les habitans du Haut-Canada feront du prix de toutes les marchandises sujettes aux droits des douanes d'Angleterre, avec celui des mêmes objets sur la rive opposée, sera un sujet très-suffisant d'envie et de murmures. La contrebande sera impossible à empêcher, puisque la navigation se fera par les mêmes lacs, par les mêmes canaux ; et cette contrebande sera un grand mal pour l'Angleterre, au moins dans le système suivant lequel elle gouverne ses colonies. Elle sera une matière constante de querelles entre les deux gouvernemens, et fournira chaque jour au

gouverneur du Haut-Canada des moyens de provoquer, de commencer la guerre. Or une guerre qui aurait pour motif le désir d'entretenir les denrées pour les sujets de l'Angleterre à un prix immodéré en comparaison de leurs voisins, ne serait pas populaire ; ce serait encore un renouvellement de la guerre d'Amérique, de l'acte de timbre, des droits sur le thé ; et les suites en seraient probablement les mêmes.

D'ailleurs l'ordre naturel des choses dans ce moment, la disposition générale des esprits de tous les peuples annonce la séparation du Canada d'avec l'Angleterre comme nécessaire. Je ne sais si quelque chose au monde peut l'empêcher. Mais ce ne pourrait être que par un grand état de prospérité, de gloire, par de grands succès dans ses guerres, par une tranquillité parfaite dans son intérieur, que l'Angleterre pourrait en imposer à ce pays; tandis que les dépenses pour le peupler et le faire fleurir ne seraient pas suspendues; que l'affranchissement de tous les droits de la métropole s'opérerait dans toute l'extension possible, et que le gouvernement le plus doux pourrait, par des secours prompts et bien appliqués, par des établissemens publics, utiles, et désirés, par des encouragemens soigneusement répandus dans toutes les classes

des citoyens, faire sentir les avantages d'une monarchie prompte dans l'exécution de ses vues libérales, à ce peuple appelé déjà par une constitution sage à jouir de tous les bienfaits de la liberté civile.

Mais toutes ces conditions ne sont pas et ne peuvent pas être remplies ; et l'Angleterre perdra encore de nos jours, peut-être prochainement, ce fleuron de sa couronne. Elle aura pour le Canada le sort qui lui est réservé tôt ou tard pour l'Inde ; qui l'est à l'Espagne pour sa Floride et son Mexique ; au Portugal pour son Brésil ; enfin à toutes les puissances européennes pour toutes leurs colonies au moins continentales, si éclairées par l'expérience, elles ne changent pas promptement le régime par lequel elles les gouvernent.

Avant de finir l'article de Niagara, j'ai besoin de parler des honnêtetés toutes particulières que nous avons reçues du major *Littlehales*, adjudant, et premier secrétaire du gouverneur ; c'est un homme doux, aimable obligeant ; toute la partie de correspondance du gouvernement roule sur lui, et est suivie avec une grande activité. A en juger par l'apparence, le major Littlehales a la confiance du pays ; cette apparence accompagne toujours ceux qui ont le crédit et l'autorité ; mais

il nous semble que la rectitude, l'obligeance, la sagesse dans les opinions en méritent la réalité à cet officier.

Passage du Lac.

C'est sur l'*Onondago*, une des goëlettes appartenant à la marine militaire du lac, que nous nous sommes embarqués pour aller à Kingston ; cette goëlette est percée pour douze canons de six livres de balles, et n'en monte que la moitié en tems de paix. Quand ces sortes de bâtimens ne sont pas chargés d'effets pour le service du roi, ils portent des marchandises pour les négocians, qui paient en conséquence ou qui chargent une autrefois pareille quantité d'effets du roi sur leurs bâtimens.

L'Onondago est du port de quatre-vingt tonneaux ; elle était cette fois chargée de deux détachemens, l'un du cinquième régiment, qui allait à Kingston chercher de l'argent ; l'autre des chasseurs de la reine, qui allaient à Montréal chercher des habits. Quarante-un Canadiens, qui avaient remonté de Montréal dix bateaux pour le service du roi et qui les avaient laissés à Niagara, étaient aussi sur ce bâtiment ; les passagers de la *Cabine* étaient

M. *Richard*, M. *Seward*, dont j'ai déjà parlé, M. *Bellew*, officier commandant le détachement du cinquième régiment allant chercher de l'argent ; M. *Hill*, autre officier du même régiment, malade, allant à Kingston pour changer d'air ; M. *Lemoine*, officier du soixantième régiment, en garnison à Kingston, et nous.

Le vent a été très-modéré dans notre navigation ; elle se fait ordinairement en trente-six heures, quelquefois en seize ; nous l'avons faite en quarante-huit : elle dure souvent cinq jours, dans ce tems-ci sur-tout, où le calme est habituel. A peine pouvait-on appercevoir le moindre mouvement dans les eaux du lac. Cette navigation n'offre rien de bien intéressant; elle est de cent cinquante milles ; on perd bientôt les côtes de vue, sur-tout quand le hâle de la chaleur obscurcit l'horison, ainsi que nous l'avons éprouvé. Les îles aux canards appelées par les Anglais *Ducks-islands*, sont dans les tems ordinaires le seul petit danger de cette navigation. Elles sont trois, à-peu-près sur la même ligne ; entre la côte et l'île de la gauche, et entre celle-ci et celle du centre, il n'y a point de passage pour les navires ; des rochers sous l'eau rendent le naufrage certain à celui qui ferait cette route ;

c'est entre l'île du centre et celle de la droite qu'il faut passer ; la largeur du canal est de quatre à cinq milles, bon, profond par-tout. Le danger n'existerait donc que si un gros vent qui se léverait au moment où on approche de ces îles, poussait le vaisseau dans le mauvais passage ; mais il n'y a je crois, de mémoire d'homme, qu'un seul exemple de ce malheur; on n'approche pas la nuit de ces îles quand le tems n'est pas sûr, et quand la nuit n'est pas claire. Un danger plus véritable et plus commun est celui des tempêtes qui s'élèvent sur le lac avec une violence subite ; les eaux deviennent alors plus agitées, dit-on, que celles de la mer ; et le peu d'étendue du lac qui en rend les vagues beaucoup plus courtes, tient le vaisseau dans des mouvemens plus fréquens et plus violens. Le danger des côtes est toujours imminent; et les vaisseaux ne pourraient pas l'éviter, si les tempêtes se prolongeaient ; mais elles sont ordinairement de peu de durée, sur-tout en été, où le beau tems reparaît avec la même promptitude ; ce n'est alors proprement que de fort coups de vent. En automne, elles tiennent souvent deux jours de suite et se répètent fréquemment. Un vaisseau a péri en totalité, corps et biens il y a cinq à six ans, et de tels naufrages ne

sont pas rares en cette saison. La navigation du lac cesse d'ailleurs entièrement de novembre en avril.

Nous avons eu, dans ce court passage, beaucoup à nous louer du lieutenant *Earl*, notre capitaine et de tous nos co-passagers; mais le tems a été extrêmement chaud; il est tel depuis huit à dix jours. Le thermomètre de Farenheit a souvent été à Navy-hall, à 92 dégrés (26 dégrés deux tiers de Reaumur). Sur le bâtiment et dans la chambre, il n'a pas été plus haut que 64 (23 dégrés demi-quart de Reaumur). Ce n'est pas tant la violence de la chaleur que son genre, qui la rend insupportable; elle est lourde, oppressive, encore plus la nuit que le jour; car le jour, il y a souvent des brises, qui rafraîchissent l'air; la nuit, il n'y en a presque jamais; les fenêtres laissées ouvertes ne donnent pas de fraîcheur; on ne sue pas, mais on est accablé; on respire avec peine; on dort mal; on est agité; et on se lève, presque plus fatigué que quand on s'est mis au lit.

J'ai dit qu'un détachement de soldats, du cinquième régiment, était à notre bord; ils ont fait leur toilette avant que d'arriver à Kingston. Nous avions vu, huit jours plutôt,

les Indiens se peindre les yeux de noir de fumée ou de vermillon, avant de paraître devant le gouverneur, et se nouer les cheveux sur le haut de la tête, pour y planter des plumes de coq, ou des crinières peintes en rouge ou en bleu. Ce jour-là, nous avons vu des soldats européens, s'enduire les cheveux, ou la tête quand ils n'avaient pas de cheveux, d'un épais mortier blanc, mis au pinceau et gratté ensuite, comme un jardin, avec un peigne de fer; s'appliquer après cela contre la tête un morceau de bois grand comme la main, fait en cul d'artichaud, et s'en fabriquer un catogan, en le remplissant de ce même mortier blanc, passé au rateau comme le reste de la tête. Voilà le spectacle que nous ont donné, pendant les deux dernières heures de notre traversée, ces soldats qui, quoiqu'ils ne fissent pas leur toilette eux-mêmes, comme les Indiens, n'en consultaient pas moins soigneusement leur miroir. Ce n'est point une censure que je prétends faire ici de l'ajustement militaire, ni de la puérilité des soins qu'on y consacre dans presque tous les pays du monde, mais seulement une observation que je présente à ceux qui sont tentés de ridiculiser les mœurs et les manières qui ne sont pas les leurs.

Car, entre le Turc, qui couvre sa tête rasée d'un turban plus ou moins plissé, plus ou moins orné, selon qu'il est homme de plus ou moins de conséquence, les femmes de l'île de *Melos*, dont les jupons ne tombent qu'à demi-cuisse, tandis que leurs manches descendent jusqu'à terre, et nos élégantes, qui, serrées, il y a dix ans, dans des grands corps de baleines, chargées de fausses hanches et montées sur de hauts talons, raccourcissent aujourd'hui, dit-on, leurs tailles jusqu'au milieu du sein, qu'elles coupent d'une ceinture qui tient plus de la corde que du ruban, découvrent leurs bras jusqu'à l'épaule, et laissent voir d'ailleurs, par une robe transparente, tout ce qu'elles se croient obligées de couvrir un peu, le tout pour ressembler à des grecques ; l'Indien sauvage serait sans doute embarrassé de savoir desquels il aurait à rire davantage.

Arrivée à Kingston.

Le 12 Juillet, vingt milles environ après avoir passé les îles aux Canards, le lac se resserre, les îles se multiplient, aucune n'est habitée, toutes sont couvertes de bois; elles sont presque toutes vers la rive droite du lac:

à la gauche est la baye de *Quenty*, qui se prolonge environ cinquante milles dans les terres, est cultivée sur tous ses bords, et a une profondeur, dit-on, considérable. L'œil retrouve avec plaisir des côtes habitées ; les campagnes sont agréables, les maisons sont plus rapprochées que dans aucun des nouveaux pays que nous ayions encore parcourus dans le Haut-Canada. A l'époque actuelle, les différentes couleurs des grains, embellissent, enrichissent le paysage, et charment la vue et la pensée; enfin, la ville de Kingston se découvre ; elle est à l'entrée de la baye de ce nom, à laquelle les Français avaient toujours laissé le nom indien de *Cadarakwe*. Cent-vingt à cent-trente maisons la composent ; le terrein derrière elle, s'élève doucement, et présente depuis le lac, un amphithéâtre de champs dont les bois ont été arrachés, mais qui sont encore sans culture. On ne distingue aucun bâtiment beaucoup plus soigné que les autres ; le seul plus considérable, un peu en avant duquel est planté le pavillon anglais, est le corps de caserne, bâtiment de pierres, entouré de palissades.

Toutes les maisons sont bâties sur le côté nord de la baye, qui s'enfonce d'un mille encore au-delà. Sur le côté du midi, sont

l'établissement naval militaire, le chantier, le logement de tout ce qui tient à cette petite partie de la marine. Les bâtimens du roi sont à l'ancre dans la rivière en avant de ces établissemens, et ont ainsi leur port et leur rade, séparés de ceux du commerce. Nous sommes débarqués au port dit Royal; notre capitaine, tout *royal* que lui et son vaisseau étaient, a reçu notre argent. Il nous avait été recommandé, par le gouverneur Simcoë, de ne point payer, parce que les bâtimens appartenaient au roi; nous avions, par ses soins apporté notre nourriture; cependant, il répugnait tant à mon ami du Petit-Thouars et à moi, de passer au compte du roi d'Angleterre, que nous avons risqué de proposer, au capitaine Éarl notre tribut; ces propositions réussissent rarement mal; elles ont eu cette fois encore leur succès ordinaire. Le capitaine Éarl est d'ailleurs un bien excellent homme, poli, attentif, toujours sur le pont, et paraissant aimer et entendre son métier.

Point de lettre arrivée de lord Dorchester, et grande incertitude sur le moment où elles parviendront; les calculs de Kingston, pour le retour des réponses, ne nous sont pas si favorables que ceux de Niagara; il nous faudra

attendre peut-être huit jours encore. Que de tems perdu pour notre voyage, et cela parce que le gouverneur Simcoë est mal avec le lord Dorchester, et qu'il se tient dans la plus ponctuelle exactitude, dont, dans toute autre occasion, les lettres que nous apportions auraient pu, auraient du peut-être le faire sortir. Notre ami M. Hammond aurait bien du aussi prévoir tous ces petits désagrémens, en écrivant d'avance à lord Dorchester, comme je l'en avais prié; mais on ne peut malheureusement pas aller en arrière des évènemens. Que de choses on déferait dans la vie ! Il faut donc attendre. Patience, patience, et toujours patience.

Différence d'opinion du Lord Dorchester et du Gouverneur Simcoë, sur Kingston.

Kingston est la place où lord Dorchester voudrait que le gouverneur Simcoë établît sa capitale du Haut-Canada; il semble lier à ce choix l'avantage d'avoir, en cas d'attaque, toutes les troupes plus rapprochées de Québec, seul point que ce gouverneur général regarde comme possible à défendre dans le Bas-Canada, pour de là envoyer des partis en

avant, si la guerre peut devenir offensive. Il pense que le siége du gouvernement du Haut-Canada étant établi à Kingston, plus rapproché de Québec qu'aucun autre point, les ordres, les nouvelles arrivans d'Europe, y parviendraient avec une promptitude plus certaine, et seraient aussi plus promptement répandus; il croit sur-tout que tous les approvisionnemens navals venant d'Europe, la réparation des vaisseaux se ferait plus sûrement, et à meilleur marché à Kingston, où ils arrivent directement de Québec dans tous les tems, que dans tout autre point du lac, où l'inconvénient de la longueur et l'incertitude de la navigation, devrait être ajouté à celui de la dépense d'un nouveau chargement dans le vaisseau.

Le gouverneur Simcoë, au contraire, pense que le Haut-Canada peut être facilement défendu par toutes ses dispositions ; que la richesse de ce pays, qu'il voit être la suite de ses projets, tentera l'ennemi ; que s'il s'empare du Haut-Canada, rien ne pourra l'en chasser ; que d'ailleurs, en tems de guerre de forts partis peuvent être diligemment envoyés, par le moyen de la navigation, depuis le Haut-Canada jusques dans tous les points des États-Unis, même en Georgie ; que le Haut-Canada est la clef du pays des Indiens;

et que les secours en seront aisément portés dans tous les points du Bas-Canada, qui ne pourrait jamais en envoyer dans le Haut, avec la promptitude que les circonstances pourraient rendre nécessaire.

Quant à la considération de la plus grande promptitude des ordres et des informations à recevoir et à répandre, le gouverneur, en en convenant, répond que l'étendue immense du Canada, ne permet pas de croire que, s'il se peuple, il puisse être borné à deux gouvernemens; que la méthode la plus sûre d'en peupler la partie aujourd'hui connue, est de favoriser beaucoup la population des deux extrêmités, qu'alors le centre prospérera plus sûrement et plus promptement; que dans ce cas, Kingston deviendra capitale d'une nouvelle division; que quant à la difficulté et à la dépense plus grande pour l'approvisionnement des vaisseaux, elles ne pourraient balancer l'avantage de tenir toutes les forces du lac dans son centre, et sur-tout dans le point où elles pourraient être plus en sûreté contre tout évènement.

Chacun cherche des raisons pour étendre son cercle; ici comme ailleurs, les argumens bons ou mauvais, arrivent en foule à l'appui du système, des projets et sur-tout des in-

térêts d'amour propre ; mais ici comme ailleurs, l'autorité est la meilleure, au moins la plus déterminante des raisons ; et si lord Dorchester ne fait pas placer à Kingston la capitale du Haut-Canada, il empêchera qu'elle en soit reculée jusques entre les lacs Érié, Huron et Ontario, selon les désirs du gouverneur Simcoë. Il s'explique, sur le choix de Yorck, de manière à lui donner peu de faveur ; il a pour lui, dans cette dernière opinion, tous les habitans de Kingston, qui, au chagrin de renoncer à voir leur ville devenir capitale, joignent celui de perdre par ce projet, le chantier de la petite marine militaire du lac. On ajoute ici que le séjour de Yorck est extrêmement mal-sain, et que la nature du terrein qui sépare la baye du lac, doit prolonger bien long-tems cette insalubrité.

Du Petit-Thouars, qui est très-partisan de Yorck, comme établissement de marine, ne peut pas disconvenir que cette place n'ait tous les caractères qui doivent la rendre long-tems mal-saine. Tout ce qui est ici, habitant et militaire, semble aimer le gouverneur Simcoë ; sur-tout avoir confiance en lui ; mais on y paraît porté à croire ses projets beaucoup trop étendus, et sur-tout, trop dispendieux pour l'avantage qu'en peut tirer l'Angleterre.

Les

Les négocians du lac, à l'avidité desquels le gouverneur cherche à mettre obstacle, appuient beaucoup plus encore sur ces deux inconvéniens; et donnent beaucoup d'éloges à la sagesse et à la profondeur des vues du lord Dorchester, tandis que d'autres, au contraire, en parlent comme d'un homme qui fut utile, mais qui est fini.

Quant à moi, qui ne connais point lord Dorchester, et qui ne puis ainsi avoir d'avis sur sa capacité, qui ne connais ni l'étendue des dépenses auxquelles entraînerait l'exécution du plan du gouverneur Simcoë, ni les ressources de l'Angleterre pour y satisfaire, il me semble que les projets et les vues du gouverneur présentent une grande apparence d'utilité pour l'Angleterre et une grande probalité de succès : que c'est un système entier bien complet, bien suivi dans toutes ses branches, et je le crois fait pour honorer celui qui l'exécuterait.

Aureste, tout ce que nous apprenons ici nous confirme dans l'opinion que le gouverneur Simcoë est très-contrarié dans ses projets; que l'espèce de jalousie d'autorité qu'a lord Dorchester, suite naturelle de son âge et de ce qu'on dit de son esprit, est extrêmement animée par ceux qui sont sous ses ordres, et

qu'aux concessions de terres près, pour lesquelles le gouverneur du Haut-Canada est indépendant, ainsi que pour les affaires de son régiment, il ne peut agir, ordonner, sur quoi que ce soit au monde, sans l'approbation du gouverneur général, qui, souvent, lui est refusée.

J'ai entendu reprocher encore au gouverneur Simcoë, même par des militaires, son indisposition trop prononcée contre les Américains. On lui accorde d'ailleurs de vrais talens militaires. Je relate toutes ces particularités, parce que c'est de leur réunion que se compose le caractère d'un homme, et que le gouverneur Simcoë, qui n'est certes pas un homme ordinaire, peut devenir intéressant à bien connaître. (*)

(*) Depuis cette époque, le gouverneur Simcoë a quitté le Haut-Canada, est retourné en Angleterre, puis a été envoyé à Saint-Domingue, où il n'a pas eu l'occasion d'agir militairement ; mais où il a cherché à détruire les déprédations d'argent qui avaient lieu dans la petite armée soldée par l'Angleterre, ce qui lui a valu l'inimitié des Anglais et des Français qui en profitaient outrageusement.

Kingston. Ville, District; Commerce, Agriculture, Prix, etc.

Kingston, comme ville, est très-inférieure à Newarck; le nombre des maisons est à peu-près égal entre les deux villes, peut-être même un peu plus grand à Kingston, mais elles sont plus petites, plus vilaines; il y en a beaucoup en troncs d'arbres; celles en menuiserie sont mal faites et mal peintes; on en bâtit peu de nouvelles; il n'y a point encore de maison de ville, point de cour de justice, point de prisons.

Deux ou trois négocians sont commodément placés pour les chargemens et les déchargemens de leurs vaisseaux; mais leurs maisons n'ont rien de mieux que les autres. Leur commerce est en pelleteries qui arrivent des lacs, et en denrées d'Europe, dont ils approvisionnent le Haut-Canada. Ils sont tous intéressés comme commissionnaires dans la compagnie de Montréal, qui a besoin d'entrepôts à tous les points où la navigation change de moyens.

Il résulte de tout cela, que le commerce qui se fait à Kingston est très-peu considérable. Les bâtimens marchands, qui n'y sont qu'au nombre de trois, ne font pas plus de

onze voyages par an. Kingston est un des points de dépôt ; il est sur la rivière à douze milles au-delà du point qui est regardé comme la fin du lac. Plus loin, la navigation des vaisseaux serait jugée dangereuse, et c'est-là qu'arrivent les bateaux qui remontant le fleuve Saint-Laurent, amènent toutes les denrées que les vaisseaux d'Europe apportent à Québec.

Les casernes sont bâties à la même place où du tems des Français était le fort *Frontenac*, détruit par les Anglais ; ceux-ci n'ont construit les casernes actuelles que depuis dix ans, leurs troupes avaient été en mouvement pendant la guerre d'Amérique, et depuis étaient établies à un fort dans l'île, appelée par les Français l'*île aux Chevreaux*, et nommée dans la nouvelle nomenclature anglaise *Carleton*, du nom du lord *Dorchester*. Le fort Frontenac, dominé de tous les côtés, ne pouvait avoir d'autre destination que de servir d'abri à la petite garnison que les Français y tenaient contre les incursions des Indiens ou contre celles des colonies Anglaises ; une partie de la garnison était placée à *Cadarakées* pour la protection du commerce. C'est-là qu'ont été construits, par M. de *Lasalle*, les premiers vaisseaux Français qui ont navigué sur le lac.

Kingston semble plus appelée à être ville de commerce que Newarck, ne fût-ce que parce que les vaisseaux qui arrivent à cette dernière place, chargés pour le lac Érié, la dépassent pour remonter la rivière jusqu'à Queenstown (commencement du portage), et qu'elle serait moins avantageusement située que Kingston, pour profiter du commerce des denrées que le lac pourra fournir un jour au Bas-Canada, à l'Angleterre, à l'Europe entière, si le Haut-Canada devait jamais répondre à ce que le gouverneur Simcoë en attend.

Kingston est aujourd'hui le chef-lieu du district *du Milieu* du Haut-Canada. La plus grande population de ce district est, comme je crois l'avoir dit, dans la baie de Quenti. Ce canton fournit non-seulement à sa consommation, mais encore à une exportation de trois à quatre mille boisseaux de bled. Ce bled, apporté l'hiver en traîneaux sur la rivière, est acheté par les négocians, qui donnent aux fermiers une promesse de les payer l'été suivant avec les marchandises dont ils auront besoin, quand les bâtimens d'Europe seront arrivés. Les négocians tiennent ce bled au service du gouvernement, qui le paie comptant, le prix courant du marché à Montréal. Le commis-

saire du gouvernement en fait moudre une partie, qu'il envoie en farine dans les postes du Haut-Canada, où le service peut en manquer, et fait passer le surplus en Angleterre en nature de bled ; sans doute pour favoriser les moulins de la métropole. Le prix actuel des farines, à Kingston, est de six dollars le barril.

Le district de Kingston a fourni l'année dernière une quantité considérable de pois à la consommation du reste du Canada ; cette culture, introduite depuis deux ans seulement dans ce pays, réussit et s'étend beaucoup. Mille barrils de porc au prix de dix-huit dollars le barril de 208 liv., ont aussi les deux dernières années, été envoyés de Kingston à Québec. Tout ce commerce se fait par les négocians de la même manière, c'est-à-dire, qu'il est doublement profitable à leur intérêt, puisque recevant seuls les denrées d'Europe, ils les estiment au prix qu'il leur plaît sans craindre la concurrence, tant pour les vendre dans leur voisinage que pour les envoyer dans les parties les plus éloignées du Haut-Canada.

Les fermiers, pour être plus multipliés ici que dans le district de Niagara, n'en soignent pas mieux la grande quantité de terres qu'ils

peuvent cultiver. La difficulté de trouver des ouvriers, et leur cherté qui en est la suite, encouragent cette disposition à la routine trop générale dans cette précieuse classe d'hommes.

Les défrichemens se font, ici comme dans toute l'Amérique; on herse deux, trois à quatre années de suite, pendant lesquelles on sème du bled, puis on laboure imparfaitement, on sème des pois ou de l'avoine, puis du bled, etc. Les terres rapportent, en cet état, de vingt à trente boisseaux par acre : voilà le *trantran* commun.

Les bleds d'hiver se sèment depuis le commencement d'août jusqu'à la fin de septembre; la neige arrive généralement vers la fin de novembre, et reste sur terre jusqu'au commencement d'avril. Alors les grains qui ont poussé sous son abri paraissent déjà grands; ils murissent en juillet, et sont coupés vers la fin du même mois. Le défaut de moissonneurs les fait couper à la faulx à rateau; il s'en égraine ainsi beaucoup que personne ne prend la peine de ramasser, et qu'on laisse manger aux cochons. L'ouvrier qui, dans un tems ordinaire, est payé trois ou quatre schellings (monnaie d'Halifax), se paie dans la moisson un dollar ou six schellings. Quelques fermiers engagent pour plu-

I 4

sieurs mois des Canadiens, ils les paient seulement sept à huit dollars par mois, et les nourrissent; mais ces Canadiens sont souvent rencontrés par des gens moins prévoyans que leur maître; ils reçoivent d'eux la proposition d'un salaire beaucoup plus considérable; ils ne peuvent, à la vérité, accepter ces offres, puisqu'ils sont engagés par écrit; mais ils se croient trompés dans leur premier marché, sont mécontens, et travaillent moins bien. Il faut d'ailleurs se les procurer des environs de Montréal; c'est encore un soin assez difficile pour un grand nombre de fermiers qui n'y ont point de connaissances; et toutes ces difficultés dégoûtent plusieurs d'entr'eux d'avoir recours à cette ressource, dont ils pourraient tirer un grand avantage. Alors la moisson se fait par la famille; elle se fait plus lentement; mais enfin elle se fait: et alors, le fermier jouit plus des embarras qu'il évite et des dollars qui ne sortent pas de sa poche, qu'il ne souffre de la perte beaucoup plus grande qu'il éprouve par une récolte moins complette qu'elle ne l'aurait été si la moisson eût été faite plus à propos. Les terres assez médiocres auprès de la ville, sont excellentes autour de la baie; là, plusieurs fermiers cultivent jusqu'à cent cinquante arpens entièrement défrichés.

Le climat de l'Amérique, celui du Canada particulièrement, entretient l'imprévoyance et l'avidité des cultivateurs ; on n'y craint pas, comme en Europe, d'y voir les foins pourris ou les bleds germés par la pluie, s'ils ne sont pas promptement rentrés ; le soleil est rarement un jour sans paraître ; rarement même est-il caché par les nuages ; les pluies ne tombent que par orages, et ne durent guères plus de deux heures ; les maladies des bleds n'y sont pas communes.

Le bétail n'est sujet non plus à aucune épizootie ; il est assez abondant dans cette partie sans être d'une belle race. C'est du Connecticut que les plus beaux bœufs sont tirés, et ils coûtent de 70 à 80 dollars la paire ; les vaches viennent ou de l'État de New-Yorck, ce sont les plus belles, ou du Bas-Canada ; les premières coûtent vingt dollars, les autres seulement quinze. Celles-ci sont petites, donnent de faibles élèves, mais sont estimées au moins aussi bonnes laitières que les autres, et sont préférées par beaucoup de fermiers. Point de beaux taureaux dans le pays ; personne ne paraît sentir l'avantage des veaux. En été, les bestiaux sont envoyés dans les bois ; en hiver, c'est-à-dire, pendant à peu-près six mois, ils sont nourris au sec, avec de la paille de bled et de seigle, des pois,

du foin de marais dans la plupart des fermes, et avec de bon foin par les cultivateurs plus riches et plus prévoyans ; souvent ils passent l'hiver dans des espèces d'enceintes fermées et couvertes de grosses branches qui n'empêchent pas la neige d'y tomber. Les bonnes granges, au moins pour le foin, n'y sont pas plus communes que les bonnes étables ; le foin est généralement conservé en mauvaises meules ou sous des barraques hollandaises, les prés en donnent quatre milliers par acre ; jamais de seconde coupe : le cultivateur ne trouve pas facilement à vendre ce qu'il en conserve au-delà de sa consommation. On ne fait point de beurre ni de fromage au-delà des besoins de la famille, qui, communément, dès le mois de mai, s'en approvisionne pour l'hiver suivant. Très-peu de fermiers aussi fabriquent chez eux les étoffes grossières dont ils se vêtissent ; c'est au store qu'on s'en fournit ; le fermier est trop occupé, a trop peu d'aides, et calcule encore avec trop peu de réflexion pour se livrer à tous ces travaux.

Les moutons sont plus nombreux ici que dans presque tous les cantons des États-Unis que nous avons parcourus ; ils viennent ou du Bas-Canada, ou de l'État de New-Yorck, coûtent trois dollars, et profitent beaucoup

lans le pays ; mais ils sont hauts sur jambes
t malfaits ; leur laine grossière se vend deux
chellings et demi la livre nétoyée. Point ou peu
e loups dans cette contrée, point de serpens-
onnettes, aucun animal malfaisant. Les fer-
niers font peu de sucre d'érable, quoique
arbre soit abondant ; les Indiens en appor-
ent environ deux à trois mille livres qu'ils
endent aux marchands un schelling la livre.
e sucre d'érable se fait en plus grande quan-
té dans le Bas-Canada ; là les Canadiens le
angent sur leur pain, ou en font des gâteaux
n le mélant avec de la farine de froment ou
e maïs. Il croît souvent sur les érables à sucre
ne espèce de loupe qui, quelquefois, devient
rt grosse ; cette excroissance enlevée, et
échée au soleil, fait un amadou excellent
ont les Canadiens et les Indiens allument
urs pipes : on n'a point fait encore de résine,
algré la multiplicité des pins. La culture du
n a déjà été tentée, ainsi que celle du chan-
re ; elle n'a pas encore réussi, mais les essais
n sont continués.

Le prix du bled est d'un dollar le boisseau,
était beaucoup moindre l'année dernière ;
ais la récolte ayant été mauvaise, comme
ır-tout ailleurs, la valeur en est haussée. Le
ois à brûler, rendu dans la ville, coûte un

dollar la corde; il est apporté l'hiver en trai
neaux de toutes les îles, de tous les bords du
fleuve qui en sont couverts.

Le fleuve gêle vingt milles encore au
dessus de Kingston.

Le prix des terres est depuis deux schelling
et demi, jusqu'à un dollar l'acre, un vingtièm
cleared. Le prix s'est élevé en proportion d
la quantité d'acres dégagés de leurs bois et d
plusieurs autres circonstances. Deux cent
arpens, dont 150 cleared, se sont récemmen
vendus 1600 dollars. Il en coûte huit dollar
par acre pour abattre les gros arbres, et en
tourer de clôture de même nature, et auss
grossiérement faites que dans les États-Unis
Enfin il n'y a pas encore de marché régulie
à Kingston; chacun pourvoit, comme il peut
à se procurer de la viande fraîche; mais o
en manque souvent.

M. Steward. Religion. École.

La plupart de ces renseignemens me son
donnés par M. Steward, ministre de Kings-
ton, qui exploite lui-même soixante-dix acres
partie d'une concession de deux milles qui lui a
été faite comme américain loyaliste. Il est Pen-
sylvanien d'Harrisburg, et paraît avoir épousé

a cause du roi d'Angleterre, dans la guerre
'Amérique, avec une grande chaleur; 1500 liv.
terl. qu'il avait dans les fonds des États-Unis,
u chef de sa femme, lui ont été confisqués.
ujourd'hui, toujours attaché à la cause du
oi, il est beaucoup plus modéré dans sa poli-
que; il a conservé des amis qui ont épousé
cause républicaine; un d'entr'eux est le
octeur *White*, évêque de Philadelphie.
. Steward est un homme éclairé, doux, d'un
ractère ouvert et affable, généralement
timé; il compte beaucoup sur l'élévation
prix des terres pour doter ses enfans qui
nt nombreux. Sans être un bon fermier lui-
ême, il entend assez tous les détails de l'a-
culture, pour que j'aie droit de croire à la
nté de ses informations, qui, d'ailleurs,
ont été confirmées par d'autres cultivateurs.
Les tenans se trouvent difficilement auprès
Kingston: c'est à moitié frais que se font
mmunément les marchés qui, dit M.
ward, ne s'exécutent pas fréquemment de
ne-foi. C'est pour avoir été trompé dans
pareilles conventions, qu'il vient, l'année
nière, de louer 4300 acres, dont 40 clea-
, qu'il a sur le bord de la baie, pour 150
sseaux de bled annuellement payés, à la
dition que son tenant lui paiera mille dol-

lars comptant après trois années révolues s'
en veut avoir la propriété, sans quoi il en do
sortir, et perdre tous les fruits des défriche
mens etc., qu'il pourrait avoir faits.

La seule religion payée par l'état est e
Haut-Canada la religion anglicane. Les se
taires des autres religions paient leur cul
s'ils en veulent ; il y a dans le district d
Kingston quelques anabaptistes, des presb
tériens, des catholiques, des quakers, mais i
n'ont pas d'édifice pour leur culte. Quelques-u
des habitans de Kingston et de la baie so
des Américains loyalistes ; un plus grand no
bre sont Ecossais, Anglais, Irlandais, All
mands, Hollandais.

L'émigration des États-Unis n'est pas co
sidérable ; elle a été nulle pendant les trois
quatre dernières années ; on assure qu'elle r
commence cette année-ci ; beaucoup d'o
vriers nous ont confirmé cette information, q
nous avait été donnée aussi par des homm
attachés au gouvernement anglais. C'est
Connecticut, de l'État de Vermont et de Ne
Hampshire, qu'arrivent la plupartde ces no
veaux colons. Il y a bien quelques émig
tions du Canada dans les États-Unis ; mais ell
sont beaucoup moins considérables.

Il paraît, si nous devons croire au moi

quelques hommes venus il y a quatre ans de la rivière des Mohawcks, que les familles auxquelles dans les États-Unis on suppose de l'attachement pour l'Angleterre y sont mal vues; mais peut-être le disent-ils pour être mieux reçus dans les possessions britanniques.

Le peuple du district de Kingston est encore moins occupé de politique que celui du district de Newarck. Il ne s'imprime aucune gazette dans la ville; celle de Newarck est la seule imprimée dans tout le Haut-Canada, et comme elle n'est qu'un extrait imparfait de celle de Québec, personne ne la prend ici. Je ne sais même s'il y a plus de deux personnes dans la ville qui reçoivent celle de Québec; aucune nouvelle n'arrive, ni n'est désirée dans 'intérieur des terres.

Quelques écoles, mais en petit nombre, ont établies dans ce district : on y montre à ire et à écrire, et il en coûte un dollar par nois pour chaque enfant. Un de ces maîtres, un peu plus instruit que les autres, enseignait e latin; il est parti, et n'est pas remplacé.

Peu de chirurgiens sont encore établis dans ce listrict; ceux qui prennent ce nom font payer her leurs soins; aux fièvres intermittentes rès, qui sont très-fréquentes à Kingston, e climat est sain. Les maisons comme je l'ai

dit, s'y construisent en bois, on ne sait pourquoi ; car la ville est sur un terrein de roc, et l'on n'y élève pas une baraque qu'il ne faille creuser le fondement dans la pierre ; cette pierre a le double avantage d'être tendre à couper et de durcir à l'air, sans jamais se fendre à la gelée. Les habitans conviennent que même en faisant venir des maçons de Montréal, car il n'y en a pas ici, la bâtisse en pierres coûterait moins cher que celle en bois ; ils conviennent encore qu'à une plus grande solidité elle joindrait l'avantage de procurer plus de chaleur en hiver et de fraîcheur en été ; mais l'habitude ici comme ailleurs a plus de force que la raison. La journée d'un charpentier se paie seize schellings. Les domestiques sont aussi rares, au moins qu'à Newarck, par conséquent aussi chers et aussi mauvais.

Il n'y a point de pauvres dans ce district, ainsi il n'y a point de taxe pour eux ; et le régime pour les impositions est le même qu'à Newarck.

Les routes sont à Kingston comme à Newarck, entretenues par douze journées de travail, auxquelles chaque habitant sans distinction est obligé. L'ouvrier se plaint de ce que la masse de propriété n'est pas la mesure proportionnelle de ce genre de taxe ; il est difficile

cile de trouver qu'il ait tort, et il calcule avec un commencement de mécontentement que les douze journées de travail équivalent à une imposition de douze dollars, et même plus, car alors le corveable est obligé de pourvoir à sa nourriture.

Il y a à Kingston une église, qui pour être récemment bâtie n'en ressemble pas moins à une grange.

Soixantième Régiment : accueil que nous en recevons. Opinion des Officiers.

Nous étions porteurs d'une lettre du gouverneur Simcoë pour l'officier commandant à Kingston. Cet officier, quand nous y sommes arrivés, était le capitaine *Parr* du 60e. régiment. Six heures après, le détachement commandé par le capitaine Parr a été relevé par un autre du même régiment commandé par le major *Dobson*. Les embarras du déménagement n'ont pas empêché le capitaine Parr de nous donner beaucoup de marques de prévénance et de civilité ; il est fils de l'ancien gouverneur de la Nouvelle-Ecosse ; c'est un homme froid au premier abord, sérieux, réservé, mais dont les manières deviennent

gaies, faciles et ouvertes, à mesure qu'on le connaît davantage; bientôt il a été à son aise, nous a traité sans complimens, et a paru se plaire avec nous; le dîner sur-tout a complètté l'intimité.

Ce dîner qu'il donnait aux officiers qui arrivaient, sera pour nous d'époque mémorable. On sait comment les Anglais sont ingénieux pour trouver des *toasts* qu'il faut boire en *bumper*(rasade); s'y refuser serait désobligeance, et quoiqu'il vaille mieux être désobligeant de cette manière que de se rendre malade, on garde pour une autre occasion cet effort de caractère; car c'en est un réel; on ne veut pas heurter cette volonté générale, qui devient plus impérieuse à mesure que les têtes s'échauffent, on triche un peu sur la quantité, on espère ainsi sauver la catastrophe; mais aucun de nous, Français et Anglais, n'avions triché assez, et j'ai eu à regretter tout le reste de la soirée, d'avoir pris autant de part à la rencontre de ces détachemens.

Le soixantième régiment auquel ils appartiennent est le seul au service de l'Angleterre, excepté celui des gardes, qui soit composé de quatre bataillons. Ce régiment qui n'en avait que deux lors de la guerre de 1757, a été formé en Amérique, et a du dans sa composition

recevoir autant d'étrangers que d'Anglais, les officiers ont pu être choisis de même. Il a été ensuite porté à quatre bataillons ; il a été considéré, et l'est encore à quelques égards, comme étranger. Les deux premiers bataillons ne sont jamais sortis d'Amérique ; les deux autres ont été tenus dans les îles de *Jersey*, *Gernesey*, ou dans les Antilles ; et ce n'est que dernièrement et avec grande peine qu'ils ont été reçus en Angleterre. Le général *Amheret* en est le colonel ; mais chacun de ces quatre bataillons est indépendant de l'autre pour le service, l'avancement, le commandement.

Les officiers que nous avons vu ont un très-bon ton et sont fort polis. Nous nous croyons en droit de penser que tous sont bien loin d'être ce qu'on appelle *aristocrates*. Beaucoup d'eux désapprouvent la guerre actuelle, ainsi que la dernière guerre d'Amérique, et montrent des sentimens de liberté et de politique qui me semblent être justes, libéraux et honnêtes ; mais qui certes ne sont pas ceux que professent M. *Pitt* et son parti. On nous dit que ce genre d'esprit est très-répandu dans l'armée. Comme nous ne sommes pas en situation de pousser fort loin ce genre de conversation, nous n'en avons pas su tout ce que nous aurions peut-être

pu en apprendre. Au reste, aucun de ces officiers ne sait un mot de la révolution française, dont cependant chacun veut parler autant par obligeance mal entendue pour nous, que par curiosité et par amour-propre.

Canadiens.

L'opinion qui prévaut le plus sur le Canada parmi les officiers, est que ce pays n'est et ne sera jamais qu'une charge onéreuse pour l'Angleterre, qu'il lui serait plus avantageux de le déclarer indépendant que de l'entretenir colonie anglaise à tant de frais. Ils disent que les Canadiens ne seront jamais un peuple attaché à l'Angleterre; qu'ils laissent à chaque instant percer leur attachement pour la France, tout en convenant qu'ils sont mieux traités par le gouvernement anglais ; que s'il fallait lever une milice pour marcher en tems de guerre, la moitié ne s'armerait pas contre les Américains, aucun peut-être contre les Français; que c'est donc une grande erreur du gouvernement anglais de tant dépenser pour un pays qui tôt ou tard abandonnera l'Angleterre, et qui, lui fût-il attaché, ne lui serait pas utile de bien longtems.

Ces messieurs ajoutent, contre l'opinion du

gouverneur Simcoë, que la plupart des settlers du Haut-Canada, venant des États-Unis, et qui passent pour être loyalistes, donneraient bientôt la main à ces États, s'ils y envoyaient des troupes. Je ne suis pas à même d'apprécier la valeur de tous ces discours, qui peuvent n'être que l'effet de l'humeur qu'ont les officiers d'être en garnison aussi loin de l'Angleterre ; mais qui cependant me semblent n'être pas tout-à-fait dépourvus de fondement.

Quoiqu'il en soit, tout ce que nous voyons de Canadiens habitans ou matelots, et nous n'avons pas laissé que d'en voir en assez grand nombre, exprime une extrême satisfaction de retrouver des Français de la vieille France, et nous montrent un respect et une prévenance, auxquels depuis long-tems nous n'étions plus accoutumés. Je ne puis rien dire du caractère de ce peuple chez qui nous ne sommes pas encore ; mais tous ceux que nous rencontrons sont vifs, actifs, ardens, gais, chantans. La dixième partie d'entr'eux ne sait pas un seul mot d'anglais, et se refuse à l'apprendre ; leur figure est expressive, ouverte, bonne, et je les vois avec plus de plaisir que je n'ai vu aucun peuple depuis trois ans.

Établissement naval.

L'établissement de la marine du roi mérite peu d'être vu ; six vaisseaux sont toute la force du lac ; deux d'entr'eux sont les petites chaloupes-canonnières que nous avons trouvées à Niagara, et qui restent à Yorck. Deux goëlettes de douze canons, dont l'Onondago sur lequel nous avons passé, et le Mohawck qui vient d'être construit, un petit sloop de quarante tonneaux, monté de six canons ; enfin le *Missassoga* de la force des deux goëlettes, à-présent en réparation sur les chantiers, complettent le nombre. Tous ces vaisseaux sont faits de bois verd, aussi ne durent-ils pas plus de cinq à six ans. Encore pour les faire autant durer, leur faut-il un radoub, un carenage, une réparation entière, qui coûte au moins de mille à douze cents guinées ; ils reviennent à quatre mille avant de naviguer, j'entends le plus gros de ces bâtimens; ce prix quoiqu'exhorbitant, est moins cher qu'au lac Érié, parce que sur ce lac il faut apporter toutes les provisions de Kingston, et que la main-d'œuvre y est plus chère encore. Le Missassoga bâti depuis trois ans, est pourri dans presque toutes ses parties. Il serait si aisé de

s'approvisionner de bois, pour un grand nombre d'années, puisqu'il ne coûte que la peine de le couper, à une distance bien rapprochée du chantier, que l'on ne peut concevoir comment ce soin n'est pas pris. Deux chaloupes-canonnières, de celles que le gouverneur Simcoë destine à ne servir qu'en tems de guerre, sont aussi sur le chantier où huit charpentiers seulement sont employés. On conçoit quelles malversations doivent avoir lieu à une telle distance de la métropole ; on en fait le reproche aux commissaires de la marine. Une cour d'enquête a été tenue l'hiver dernier à Kingston sur une pareille accusation ; il a paru, dit-on, évident que le commissaire et le maître charpentier s'étaient entendus contre les intérêts du roi ; mais les protections ont plus de force, même dans ce nouveau monde, que l'évidence des malversations, et le commissaire et le maître charpentier sont toujours en place.

Le capitaine *Bouchotte*, commodore de la marine du lac Ontario, est à la tête de tous ces établissemens, mais sans rien ordonner pour les dépenses. C'est un homme en qui lord Dorchester et le gouverneur Simcoë ont une grande confiance. Canadien d'extraction, resté au service d'Angleterre quand le Canada a passé

sous sa domination ; c'est lui qui dans le moment où Arnold et Montgommery assiégeaient Québec, y a fait entrer sur son bateau, lord Dorchester déguisé en canadien; il a dans cette occasion donné une grande preuve d'activité, d'audace et de courage; on ne peut s'étonner que lord Dorchester n'ait pas oublié ce service signalé. Ses propos sont ceux d'un homme pur en fait d'argent et d'un officier facile pour ses subalternes.

Les salaires de la marine royale du lac Ontario sont dix schellings par jour par capitaine, six par lieutenant, trois schel. six pences par sous-lieutenant. Les matelots ont huit dollars par mois; les négocians paient leurs capitaines 25 dollars et leurs matelots neuf à dix.

Le commodore Bouchotte est un des plus grands détracteurs du projet de faire de Yorck le centre de la marine du lac, mais il a sa famille et ses terres à Kingston ; de pareilles raisons sont assez communément influentes pour déterminer les opinions politiques.

Désertion. Indiens.

La désertion est moins considérable à Kingston qu'aux forts *Oswego, St. John, Niagara,* et du *Détroit,* et à tous les autres pos-

tes plus voisins des États-Unis ; cependant elle est assez fréquente dans toutes les garnisons de l'Amérique anglaise. Les officiers nous disent que les régimens en arrivant d'Europe sont deux à trois années sans désertion, mais qu'alors l'envie et l'habitude leur en prend. La discipline me semble à plusieurs égards plus dure dans les régimens anglais qu'elle ne l'a jamais été dans les nôtres ; les hommes y sont traités avec moins de soin, moins d'affabilité.

Plusieurs régimens se servent des Indiens pour ratrapper leurs déserteurs ; ils ajoutent aux huit dollars que le roi d'Angleterre accorde à celui qui amène un déserteur, l'appât de huit autres dollars tirés de leur caisse, et les animent de quelques verres de rhum. Ces Indiens passent sur le territoire américain, connaissent tous les sentiers, suivent sans se tromper les pas, dont tout autre qu'eux ne découvrirait pas la trace, rejoignent assez ordinairement le déserteur avant qu'il soit arrivé à la partie habitée des États, l'arrêtent, le lient et le ramènent. Quand (ce qui n'est pas rare) le déserteur est accompagné de quelques habitans des États-Unis, les Indiens ne font aucune tentative pour l'arrêter ; les officiers anglais croient assez à la bonne-foi de ces In-

diens pour penser que le rhum ou l'argent que leur proposeraient les déserteurs ne les corrompraient pas.

Aucune habitation régulière d'Indiens n'est rapprochée de Kingston de plus de quarante milles, et ce sont des Mohawcks ; il y a aussi à la même distance de la ville quelques villages de Missossogas ; mais des tribus vagabondes de cette nation errent continuellement sur tous ces rivages ; passent quatre nuits dans un endroit, quatre dans un autre, traversent la rivière, vont aux bords des États-Unis, s'arrêtent dans les îles ; leurs occupations sont la pêche et la chasse ; c'est de tous les Indiens que nous avons rencontré, l'espèce la plus sale, celle qui a encore l'air le plus abruti. On dit qu'ils sont méchans et voleurs, ils vivent misérablement et sont toujours ivres, hommes, femmes et enfans ; les rigueurs de l'hiver, excessives ici, n'apportent aucun changement dans leur manière errante de vivre. Ils portent dans leurs petits canots quelques rouleaux d'écorce dont ils couvrent les huttes coniques qu'ils font pour dormir, et qui n'ont d'autre soutien que de légères perches sur lesquelles s'appuient ces murailles portatives, qui laissent au sommet un passage à la fumée. Les écorces roulées dont se servent ces Indiens

our couvrir leur hutte pyramidale sont du ouleau, connu en botanique sous le nom de *etula lenta;* ce sont les mêmes dont ils font ɜurs pirogues.

Riz et Chanvre sauvages.

Les Indiens apportent, dans le mois de ɜptembre, à Kingston, du riz sauvage, qui roît sur les rives du lac, mais particulière- ient sur la côte américaine. Le riz qui pousse ans les terreins marécageux, y vient avec bondance. Les Indiens en apportent par an uatre à cinq cents livres, que beaucoup 'habitans de Kingston achètent pour leur sage. Le grain en est plus petit, plus noir ue celui que produisent la Caroline, l'Égypte, tc., mais il se blanchit aussi parfaitement à eau, il a le même goût et nourrit aussi bien. a culture de ce riz pourrait être extrêmement vantageuse en Europe, parce qu'en y natu- ılisant une production de la première utilité our la nourriture du pauvre, elle y serait épourvue de tous les inconvéniens d'insalu- rité, dont elle est accompagnée dans les ri- ères des pays chauds. On dit que le riz sau- age est la même plante que les Canadiens omment *folle avoine.*

Les mêmes bords du lac Ontario, où croî ce riz sauvage, produisent aussi sans culture un chanvre très-élevé, et qui paraît suscep tible de la même utilité que celui que nou cultivons. Il est plus fort, plus fourni d graines, et sa transplantation en Europe, peu encore n'être pas sans avantage.

Promenade à Guansignougua : creek et moulins.

Pour amuser nos ennuis, et aussi pou prendre congé de notre ami le capitaine Parr nous l'avons reconduit jusqu'à six lieues d Kingston; son détachement occupait sept ba teaux; il en avait un pour lui seul. Les soldat étaient en général plus ivres qu'aucun de ceu que j'aie jamais vu dans les régimens de France au jour du départ ils pouvaient à peine ramer ce qui a rendu notre route très-longue. Le vents et le courant contraires, ont aussi mi beaucoup d'obstacles à notre retour, mais nou étions ramenés par des Canadiens qui, selo leur coutume, n'ont pas cessé une minute d chanter. Un d'eux entonne une chanson qu les autres répètent, et la mesure de ces air règle le coup de rame, toujours donné en cadence. Les chansons sont gaies, souvent u

)eu plus que gaies ; elles ne sont interrom-
›ues que par les ris qu'elles occasionnent,
t dans toutes les navigations dont sont char-
és les Canadiens, les chants commencent
lès qu'ils prennent la rame, et ne finissent
ue quand ils la quittent : on se croit dans
:s provinces de France ; et cette illusion fait
laisir.

Notre journée, depuis six heures du matin
ısqu'à neuf heures du soir, a été uniquement
nployée à ce voyage : tant mieux, c'est une
›urnée de passée. Elles sont longues à Kings-
›n, où la civilité constante des officiers nous
rocure bien un dîner et de la compagnie,
epuis quatre heures jusqu'à huit, mais ou,
'ailleurs, ni conversation agréable, ni homme
ıstruit, ni livres n'abrègent la longueur du
ems.

Notre position est désagréable, et nous se-
ons enclins à faire du noir, si nous nous y
issions aller. M. Guillemard est descendu à
Iontréal avec le capitaine Parr, et il a bien
.it ; il aurait partagé notre ennui sans le
›ulager une minute. C'est un excellent homme,
ıquel les qualités du cœur, les agrémens
: les ressources de l'esprit m'attachent tous
:s jours davantage ; je n'en suis pas moins
ise qu'il ait pris le parti de nous quitter ; je

m'ennuie moins, en pensant qu'un autre r
s'ennuie pas pour moi, et sur-tout un homm
que j'estime et que j'aime.

Notre séparation du capitaine Parr, ne s'e
pas faite sans un bon déjeûner, qui a eu lie
dans une place un peu écartée du reste c
la troupe. Le capitaine *Store* en a fourni
local. C'est un américain du Connecticut, loy
liste et propriétaire, par concession de l'A
gleterre, de sept cents acres, et capitaine c
milice du Haut-Canada. Il a établi, sur
creek de *Guansignougua,* un moulin à sci
qui a deux mouvemens, dont un fait all
quatorze scies à-la-fois, et l'autre une seul
Les quatorze scies sont susceptibles d'être ra
prochées ou éloignées les unes des autres
volonté; souvent la grosseur de la pièce,
l'épaisseur demandée des planches, ne pe
mettent pas que toutes ces scies mordent
la-fois, mais elles le peuvent, quand tout
les circonstances de l'ouvrage le requièren
nous en avons vu agir treize; une poutre c
quinze pieds de long, coupée par les qu
torze scies, est débitée en trente-sept m
nutes; le même mouvement qui meut l
scies, fait comme à la chûte de Niagara
monter les *logs* sur le chantier. Le prix c
sciage est toujours la moitié des bois d

bités; le prix des planches est de trois schel-
ings le cent de pieds, pour l'épaisseur d'un
pouce; de quatre schellings et demi, pour
'épaisseur d'un pouce et demi, et de cinq
chellings et demi pour celles de deux pouces.
Les mêmes planches d'un pouce d'épaisseur, se
endent cinq schellings à Kingston. De l'autre
ôté du creek, et vis-à-vis ce *dutch-mill*,
c'est le moulin du capitaine Store) est un
utre moulin à scie, appartenant à M. *John-
on*, qui jouit de la moitié des eaux du creek.
ous ne l'avons vu que du bord du capitaine
tore; toute cette situation est agréable, sau-
age romantique, et m'a donné, comme
eaucoup d'autres, le regret de ne savoir pas
essiner. Les terres sont ici de la même na-
re qu'à Kingston.

Quoiqu'il soit possible de communiquer
r terre, de Montréal à Kingston, et que
chemin soit même très-bon, pour plus
la moitié de la distance, la communica-
on habituelle est par bateaux; la rapidité
fleuve n'empêche pas de le remonter, et
longueur de cette navigation est préfé-
e, même pour les troupes, à la marche
r terre. Toutes les denrées d'Europe, qui
nt approvisionner le Haut-Canada, n'ont
d'autre voie; c'est par elle que la corres-

pondance est établie, et elle l'est ainsi très-
irrégulièrement. Quelquefois huit jours se
passent, même en été, sans qu'un bateau
monte ou descende; en tout, ce pays est
neuf pour toutes les ressources, et il n'est
pas de ceux dont l'habitation m'aurait tenté
de préférence.

Communication entre les Lacs et l
Rivière des Illinois.

Pendant notre long séjour dans le Haut
Canada, nous avons eu occasion de voir l
caravanne d'une famille de Canadiens, ém
grant pour la rivière des Illinois; le ma
avait été reconnaître, l'été d'avant, l'établis
sement; il allait alors y fixer toute sa famille
Cet homme, sa femme et quatre enfans
étaient embarqués dans un canot d'écorce
long tout au plus de quinze pieds, et larg
de trois. Le père et la mère pagayaient
chacun des bouts de la pirogue; les quat
enfans étaient assis ou couchés sur les m
telats et autres effets de ces bonnes gens
le plus âgé pagayait aussi, et tous poursu
vaient en chantant, ce voyage de on
cents milles au moins. C'est à Newarck q
nous les avons rencontrés; ils cotoyent l

bor

bords des lacs et des rivières, s'arrêtent tous les soirs, élèvent une espèce de tente qu'ils forment avec un de leurs draps de lit, et qu'ils assujettissent avec deux perches qu'ils coupent ; ils font leur petite cuisine, soupent, s'enveloppent dans leurs couvertures jusqu'au lendemain, repartent sur les huit heures, s'arrêtent dans le jour une fois pour manger, et se remettent en chemin jusqu'au soir. Ils font généralement quinze à vingt milles par jour; quand ils éprouvent des mauvais tems, quand ils rencontrent des rapides ou des portages, ils en font moins; quelquefois ils se reposent un jour entier. Ils étaient partis de Montréal; leur route est par le lac Ontario, le lac Érié; ils remontent la rivière de Miami, puis, par un portage de six à sept milles, ils regagnent la *Theahikiriver*, qui donne dans celle des Illinois, ou celle de Wabach, qui y communique par plusieurs petits creeks, séparés par des courts portages; enfin ils se dirigent vers la partie du pays des Illinois, où ils veulent s'établir. C'est ordinairement le long de la rivière de ce nom, que se font ces établissemens; ils sont presque tous composés de Français canadiens.

Il y une autre route pour aller aux Illinois depuis Montréal, que l'on dit plus fréquen-

tée ; on remonte la rivière des *Ottawas* ou la *grande rivière* jusqu'au lac *Nipissin*, et de-là par la rivière des Français (French mom's river) on arrive au lac *Huron*. Dans cette seule navigation on rencontre trente-six portages, à la vérité tous très-courts. Du lac Huron on entre dans le lac Michigan par le détroit de Michilimackinack, ensuite dans la green bay, du fond de laquelle on passe dans la rivière du Crocodile, puis par le lac du ris *(rice lake)*, et par la rivière Saxe, on parvient après un court portage à la rivière Ouisconsin, qui se jette dans le Mississipi, que l'on descend jusqu'à la rivière des Illinois, qu'alors on remonte ; cette route est plus longue, mais elle est généralement préférée, sur-tout par les agens du commerce des fourrures. Quand on se dirige vers l'ouest, c'est encore la même route, que l'on prend de Montréal, jusqu'au détroit de Michilimackinack, on le laisse à gauche pour entrer dans le lac supérieur, et le traverser jusqu'au grand portage, et de-là au lac des bois, ect., ect.

Comptoir aux Illinois. Commerce des fourrures.

L'établissement des Illinois est un des grands comptoirs pour le commerce des fourrures ; c'est même le dernier comptoir principal dans cette direction, dont le chef-lieu est au fort Michilimakinack ; mais les agens poussent à cent milles plus loin, et se mêlent pour leur trafic avec les Indiens de la Louisiane. Ce genre de commerce se fait principalement en rhum, mais aussi en fusils, en poudre, en balles, en couvertures, sur-tout en petits colliers de porcelaine, en petites boucles d'argent, en bracelets ou pendans d'oreilles, dont se chargent les Indiens en raison de ce qu'ils sont plus riches.

La mesure commune de la valeur des fourrures pour les Indiens, est la peau de castor ; tant de peaux de rats, de chats, etc., valent une peau de castor ; une peau de loutre en vaut deux, ect. Les boucles, les fusils, certaine quantité de rhum valent aussi une peau ou plusieurs peaux de castor, ou telle partie aliquotte d'une peau de castor. Presque toujours les marchands donnent à crédit dans l'été aux Indiens une partie de ce qu'ils leur

fournissent, mais les peaux qu'ils reçoivent sont achetées par eux à un si bas prix, et celui qu'ils donnent à leurs denrées d'échange est si élevé, qu'ils attendent avec sécurité la rentrée du crédit qui quelquefois manque, et qui plus souvent ne manque pas. Les Indiens chassent, vivent plus en familles qu'en tribus, et d'après tout ce qui nous en a été dit, ont les mêmes vices, les mêmes qualités, les mêmes manières que ceux que nous avons vus auprès des lacs.

Le commerce dans cette partie ne se fait pas par la compagnie patentée du Nord, mais par une ou deux maisons de Montréal, particulièrement par la maison *Tode*, à qui je dois ces renseignemens. La seule rivière de Missouri est jusqu'ici interdite par les Espagnols qui y ont un fort. Indépendamment des habitations canadiennes qui se trouvent ou éparses le long de la rivière des Illinois et des rivières voisines, ou réunies en villages ou en villes, celle des Illinois contient environ trois milles habitans ; quelques Canadiens sont mêlés avec les Sauvages et en mènent la vie. Tous ces établissemens sont dans les territoires de l'ouest, appartenant aux États-Unis ; car les bords espagnols, à *Saint-Louis* et *Sainte-Géneviève* près, ne sont habités qu'à

quatre-vingt milles de la nouvelle Orléans, et le sont peu jusqu'ici.

Les fourrures que se procure le commerce sont rapportés à Montréal par la même route que suivent les marchands pour arriver à ces points. L'ouverture du Mississipi accordée aux Américains par leur nouveau traité avec l'Espagne, et les facilités que déjà le gouverneur Espagnol accorde à ce commerce, leur donne un débouché plus prompt et moins dispendieux par ce fleuve, au point que les frais par cette voie sont réduits à neuf dixièmes. Par ce débouché les pelleteries peuvent aussi être envoyées, ou dans les États-Unis ou dans telle partie de l'Europe, à la volonté du négociant, tandis qu'arrivés à Montréal elles ne peuvent, d'après les loix Anglaises être envoyées qu'en Angleterre; les denrées d'échange seront aussi dorénavant prises par-tout où elles seront trouvées à meilleur marché, tandis que prises à Montréal, leur valeur était augmentée des droits immenses que payent les marchandises arrivées en Canada, et qui ne peuvent être fournies que par l'Angleterre.

Les fourrures sont dans toutes ces parties moins belles qu'au nord des lacs où la compagnie du Nord seule fait le commerce. M.

Tode nous a dit que de Montréal on pouvait se rendre aux Illinois facilement en quinze jours, et en vingt des Illinois à la Nouvelle-Orléans. La navigation du Mississipi est bonne quoique rapide, mais elle exige quelques précautions et une attention continuelle ponr éviter les troncs d'arbres dont son lit est rempli en beaucoup de points. Tout le pays qu'elle arrose est de terres excellentes.

Départ de Kingston. Réflexions.

La réponse du lord Dorchescher, tant attendue, est enfin arrivée le mercredi 22 juillet, et certes elle a dû nous étonner. C'est une défense formelle qui nous est faite, d'après les *règles établies*, d'entrer dans le Bas-Canada. Il nous était difficile de nous attendre à pareille aventure. Pressés de venir en Canada par M. Hamond, ministre d'Angleterre, qui avait détruit les inquiétudes que m'avaient donné d'autres Anglais d'un refus du gouverneur général, assuré par lui que lord Dorchester l'avait prié de donner seul à l'avenir les passeports pour le Bas-Canada, parce qu'il pouvait mieux connaître que lui-même les voyageurs venant des États-Unis, et que ses lettres dont il me ferait porteur, indépendamment même

de toute convention entre lord Dorcherster et lui, me mettraient à l'abri de tout désagrément, il me semblait que je ne devais pas le craindre ; car pouvais-je soupçonner M. Hamond, qui m'avait comblé de prévenances, de vouloir gratuitement me le procurer.

Son Excellence m'a donc fait donner *un ordre d'exclusion* par son secrétaire, car il n'a pas même pris la peine de signer la lettre, et a ajouté ainsi la grace des formes à l'agrément de la chose. On me dit pour me consoler que son *Excellence* est un *radoteur*, qu'il ne fait rien lui-même, etc. ; que sans doute, quelque prêtre français émigré m'aura rendu ce bon office auprès de quelque secrétaire ou de sa maitresse ; cela est possible ; car quoique grace au ciel, je n'aie jamais fait de mal à personne, je ne laisse pas de trouver des gens qui voudraient m'en faire. Quoiqu'il en soit, il faut prendre son parti, et rire de ce désappointement ; puisse-t-il être le dernier ou le plus grand de ceux qui me sont encore réservés.

En arrivant en Canada, *ma grace* était comblée d'honneur, des officiers pour me suivre, des hommages de respect, etc. ; aujourd'hui j'en suis chassé comme un vaurien ;

. . . . Et je n'ai mérité
Ni cet excès d'honneur ni cette indignité.

Sur tout cela, comme en beaucoup d'autres circonstances de la vie, il faut sentir que l'on ne peut être honoré ou mortifié que par le sentiment de soi-même; c'est par-là qu'on est au-dessus de tous les méchans, grands et petits, de tous les radoteurs et de tous les barbouilleurs.

Il est aisé de juger que cette lettre m'a donné le violent besoin de quitter promptement les possessions anglaises, quoiqu'en général je ne puisse assez répéter que dans notre séjour à Kingston, comme à Niagara, nous n'avons eu qu'à nous louer de la délicatesse des officiers anglais, et de leur obligeance pour nous.

Le major *Dobson* a compris à quel point je devais être pressé de sortir du gouvernement du Canada, et avec une civilité vraiment loyale, il s'est hâté de nous en donner les moyens, que nous ne pouvions tenir que de lui, puisqu'il ne part pas deux fois par an de bateau de Kingston pour la côte américaine; il nous en a donné un, où nous sommes montés quatre heures après avoir reçu la lettre du secrétaire, et sur lequel nous nous sommes acheminés ardemment vers les États-Unis, où aucun commandant, gouverneur ou ministre, n'ont le droit d'offenser des hommes honnêtes.

Oswego : son Fort, sa Douane.

C'est vers *Oswego* que nous nous sommes dirigés ; nous devions espérer d'y trouver le moyen de nous rendre bientôt à *Albany*. Les quatre soldats qui formaient l'équipage de notre bateau, étaient ivres au point que nous avons à peine avancé de quinze milles le premier jour, quoique douze de ces quinze aient été faits à la voile. M. *Lemoine*, officier qui les conduisait, leur a fait payer cher le retard de la veille, en les faisant le lendemain ramer au moins cinquante-cinq milles. Nous avons quitté à quatre heures du matin le rivage de la longue île, où nous avions passé la nuit : une longue pluie à verse nous avait percé jusqu'aux os ; le vent avait renversé le léger abri que nous nous étions fait avec des branches ; les moustiques nous avaient dévorés ; enfin, nous n'avions pu trouver un quart-d'heure de repos ; mais le tems était devenu serein, la matinée était belle, et nous n'avons bientôt plus pensé à notre mauvaise nuit.

Nous sommes arrivés le soir à huit heures et demi à Oswego, ne nous étant pas arrêtés une heure dans la journée ; il est rare de faire ce trajet en moins de deux jours. Il est vrai

qu'au lieu d'avoir suivi les côtes, nous avons traversé directement du point où nous avons déjeûné, jusqu'à Oswego, sans avoir approché de terre, entreprise qui serait hasardeuse avec un tems moins sûr.

Nous avions eu avant de partir la satisfaction d'entendre démentir, par un officier qui arrivait de Québec, cette seconde victoire de l'amiral *Hotam*, ou quatre vaisseaux français avaient, disait-on, été détruits, coulés à fond ou pris dans la Méditerrannée, avec quinze mille hommes de troupes destinés pour attaquer la Corse. Cette victoire nous était si souvent représentée, comme une suite nécessaire de l'impossibilité pour aucun vaisseau français de paraître devant un anglais, que nous avons été bienheureux, de la voir disparaître comme un songe.

La tranquillité, le retour au bon ordre de notre pays est plus attaché à présent que jamais aux succès des Français ; puissent-ils en avoir d'aussi complets que je le leur souhaite. Que serait-ce grand Dieu ! si les armes de l'Angleterre et de ses alliés triomphaient. Je suis, grace au ciel, exempt de cette rage contre la nation Anglaise, que je vois partager à tant de Français, et qui n'est pas justifiée par la rage plus grande encore de quel-

ques Anglais contre les Français ; les Anglais sont une belle et grande nation avec qui j'aurais toujours désiré que la France pût avoir une alliance sincère : mais croire que le ministère Anglais a jamais eu en vue de rétablir l'ordre en France, ou même de travailler au rétablissement de la monarchie, c'est donner dans une stupide erreur ; il a voulu la ruine de la France, et voilà toutes ses vues. L'argent anglais a provoqué tous nos premiers malheurs ; l'Angleterre eût pu arrêter le commencement de la guerre du continent ; elle eût pu sauver les jours du roi ; son ministère n'en a rien fait ; il a vu son intérêt dans le supplice de ce prince ; il a voulu se venger de l'Amérique perdue, jetter le trouble en France, l'y entretenir, y rendre les crimes plus nombreux, afin de réunir contre elle plus d'ennemis, enfin, la démembrer. Cette politique est aussi mal calculée, aussi peu prévoyante, aussi dangereuse pour la tranquillité même de l'Angleterre, qu'elle est immorale et cruelle. M. Pitt a protégé les Français auxquels il a cru le plus de dispositions à se prêter à ses vues de conquête ; c'est à ce titre qu'il les a secourus, soudoyés, enrégimentés, et en cela il s'est encore trompé ; car j'ai peine à croire que malgré la passion de l'esprit de parti, beaucoup

de Français se fussent prêtés à enrichir l'Angleterre des dépouilles de la France. On verra ce qu'il fera d'eux à la paix : ces instrumens de l'ambition, de la vengeance et de l'ineptie du ministère anglais seront brisés dès qu'ils seront inutiles. En attendant, il les fait tuer à Quiberon, il y fait égorger les officiers de notre précieux corps de la marine, de peur que la marine française ne se rétablisse ; il abuse de l'honneur égaré de ces braves gens pour les envoyer à une boucherie certaine, sans espoir de succès, sans plan concerté, sans moyens. Ceux-là ont-ils donc tant de tort qui croient qu'il y avait complicité entre Robespierre et le cabinet de *Saint-James.*

Oswego est encore un des postes que l'Angleterre retient contre les articles du traité de paix, et qu'elle se voit cependant obligée de rendre, l'année prochaine aux États-Unis. C'est un mauvais fort, bâti en 1782 avec beaucoup de dépenses, par le général *Haldimann*, alors gouverneur du Canada. La rivière d'Oswego, à l'embouchure de laquelle il est placé, est aujourd'hui à-peu-près le seul débouché qu'aient sur le lac Ontario les bateaux Américains. Ce fort est aujourd'hui presqu'en ruine ; un seul bastion des cinq qui composent son enceinte est un peu moins dégradé que les

autres, et servirait pour quelques minutes de citadelle à cette enceinte, que rien d'ailleurs ne pourrait défendre : deux officiers et trente hommes en composent aujourd'hui la garnison ; un officier de douane sous leur protection, visite les bateaux qui entrent dans le lac, ou qui remontent en rivière. Tout ce qui n'est pas bled et farine, bestiaux et provisions, ne peut être introduit des États-Unis dans le Canada, tout ce qui est provision n'en peut sortir pour entrer dans les États-Unis. Une permission du gouverneur du Haut-Canada peut seule exempter de cette règle générale, elle est même nécessaire pour les individus. Tout homme qui n'en serait pas porteur se verrait arrêté provisoirement. Quant aux marchandises prohibées, elles sont définitivement confisquées, à moins qu'elles ne soient accompagnées d'un passe-port spécial. La confiscation est le profit de l'officier ; sa vigilance est donc active ; mais la contre-bande est si aisée à faire par toutes les côtes, qu'elle est peu tentée par cette voie, où les Américains sont sûrs de trouver autant d'obstacles. Cependant, quelques bateaux, à la faveur de la nuit, se glissent et échappent. Deux ou trois de ceux qui essayaient de ce moyen ont été pris il y a deux ans ; c'est à quoi se sont

jusqu'ici bornés les grands profits de l'officier de la douane établie depuis trois années. Quelques Américains ignorent la rigueur des prohibitions anglaises dans leur étendue, et portant plus de provisions que la sévérité britannique ne leur en permet, voient souvent confisquer ce qu'ils portent au-delà de ce qu'on leur dit être permis, et augmentent ainsi les profits de la douane qui, par la possibilité de l'exaction, pourraient être très-considérables dans des mains moins délicates que celles de l'officier qui en est aujourd'hu chargé.

C'est l'*intendant-général* qui est cet officier. Ce beau titre décore une place qui, à la vérité, n'a pas de supérieur, mais qui n'a pas non plus de subalterne, si ce n'est un *directeur* placé à Niagara; ici l'intendant-général n'a pas même un commis; mais il a dix schellings par jour et une ration évaluée à deux. Il est payé toute l'année, quoique la navigation du lac soit fermée cinq mois, et qu'il en soit lui-même sept absent d'Oswego avec ce titre et les appointemens, on pense bien qu'il ne fait pas en personne les petites fonctions de sa place; elles sont confiées à un sergent qui rédige le rapport; l'intendant-général le signe s'il est au fort, ou a laisse

la signature sur sa table à tout évènement, s'il en est sorti. Cette signature, qui est la permission de passer, n'est nécessaire que pour les bateaux qui entrent en Canada ; alors elle doit être accompagnée de celle de l'officier-commandant. Ainsi légalisée, elle est payée trois quarts de dollar par chaque bateau ; en remontant, la permission de passer est donnée verbalement et ne coûte rien.

L'officier qui occupe ce poste aujourd'hui est un jeune-homme (M. *Mac-Donnall*) intéressant par ses connaissances, et par le mérite individuel de toute sa famille, réellement distinguée parmi celles établies en Canada. Cette famille est écossaise, arrivée il y a vingt ans dans ce pays. M. Mac-Donnall était officier dans la guerre d'Amérique; il est aujourd'hui à la demie paie; ses frères sont dans un régiment canadien qui vient d'être récemment levé; un d'eux est orateur de la chambre des représentans du Haut-Canada.

En France, un homme de l'espèce de M. Mac-Donnall, qui eût été dans les douanes, attaché à la ferme, eût perdu quelque chose dans l'opinion ; elle est plus sage en Angleterre, elle n'attache point de défaveur à aucun emploi, qui a pour objet le maintien de la loi, et ne juge pas plus mal le *gentlemen*

qui prend un emploi lucratif, dans la douane ou dans le commerce, que celui qui en reçoit un dans l'armée, dans le clergé, ou dans la politique. L'opinion, si elle était tout-à-fait sage, ne devrait faire justice que des hommes qui possèdent des places sans fonctions, sans utilité, et qui sont ainsi un véritable impôt pour l'état; mais elle devrait être inexorable pour ceux-là : cependant en Angleterre elle ne l'est point.

Le nombre des bateaux qui passent par la rivière d'Oswego, montant ou descendant, est d'environ trente par chacun des sept mois de navigation ; M. Mac-Donnall assure que le plus grand nombre entre dans le lac, et porte des settlers pour le Haut-Canada ; je n'en serais pas étonné, puisqu'il est effectivement constant que l'émigration est actuellement plus considérable des États-Unis dans le Canada, que du Canada dans les États-Unis.

Le fort d'Oswego est le seul établissement qui soit sur les bords du lac, depuis Kingston jusqu'à Niagara, si l'on en excepte le grand Sodus, où le capitaine Williamson en commence un qui sera très-beau, ainsi que je l'ai dit ; et qui en est distant de 30 milles. A douze milles en arrière d'Oswego sur la rivière, est le premier établissement américain

ce

ce fort est donc réduit à ses seules ressources. L'officier chasse, lit, et boit. Le soldat monte la garde, s'ennuie et déserte ; on choisit en conséquence les plus vieux soldats pour composer la garnison d'Oswego ; mais quoiqu'ils aient moins de tentations, ils désertent toujours ; d'ailleurs cette garnison reculée de toute communication étrangère, presqu'entièrement isolée du reste du monde, en est absolument séparée pendant cinq mois, où la grande quantité de neige empêche de sortir autrement qu'avec des souliers à raquette. Un chirurgien payé sept schellings et demi par jour, ajoute à la société d'Oswego. Celui qui y est à présent contribue beaucoup à ses plaisirs ; c'est un souffre-douleur que l'on mystifie à la journée.

Il n'y a point d'Indiens à quarante milles d'Oswego ; cependant il y a un interprète indien payé à trois schellings et demi par jour et la ration ; dans la dernière guerre il était employé ; il pourrait l'être ailleurs au moins avec plus d'apparence d'utilité, il est ici payé sans rien faire. L'officier commandant qui dans ces petits postes reçoit cinq schellings par jour au-delà de la paie ordinaire de son grade, entretient bœufs, vaches, moutons, volaille, etc. c'est un fonds perpétuel et qui se transmet,

mais en payant, d'un commandant à son successeur.

Les jardins sont multipliés et bons aux environs du fort ; le poisson est très-abondant dans la rivière et dans le lac : la chasse fournit constamment des ressources ; les officiers vivent donc bien dans ce désert, qu'ils appellent *Botany-Bay*, et qu'ils sont bien impatiens de voir dans les mains des Américains. Nous avons reçu de tous un excellent accueil.

Les terres aux environs d'Oswego sont assez mauvaises, les arbres d'une médiocre venue, les bois très-maigres.

Informations ultérieures sur le Canada.

Puisque je ne suis plus destiné à aller en Canada, je veux consigner ici quelques légères informations sur ce pays. Je comptais les y vérifier, et les placer dans leur ordre ; mais je ne veux pas qu'elles soient perdues, ni pour moi, ni pour mes amis.

Le peuple canadien a conservé le caractère français ; actif, brave, ardent, il entreprend et soutient avec courage les travaux les plus pénibles, se console et se délasse en fumant, en riant et en chantant ; rien ne le dégoûte, rien ne l'arrête, ni la longueur des voyages,

ni l'excès de la fatigue, ni la mauvaise qualité de la nourriture, pourvu qu'il soit soutenu par de bons propos, et par quelques plaisanteries. Ce sont eux qui sont chargés de toutes les navigations. Au commencement du printems ils sont demandés des deux différens points des deux provinces, soit pour le service du roi, soit pour celui du commerce. L'espèce de peuple ainsi employé, habite depuis Montréal et quelques lieues en-deçà, jusqu'à Québec ; beaucoup demeurent à Montréal, y ont même un métier auquel ils s'occupent l'hyver ; l'été fournit moins à ce genre de travail, ou bien plus réellement ils sont portés par leurs goûts à cette vie active et errante. Quelques-uns sont fermiers ; alors ils laissent leur récolte à faire à leurs femmes, et à leurs voisins ; s'ils sont ouvriers ils ferment leurs boutiques et partent. Nous en avons rencontrés qui étaient tanneurs, selliers, bouchers, menuisiers, et, nous disait-on, de bons ouvriers. Selon la nature de l'ouvrage auquel ils sont appelés, ils quittent leur pays pour l'été, ou pour une année, ou pour plusieurs ; quelquefois seulement pour la courte durée de la navigation momentanée à laquelle ils sont employés. Le service du roi, par exemple, les occupe à la remonte des bâtimens de Mont-

réal, c'est-à-dire, de *la Chine,* qui est à trois lieues plus près, jusqu'à Kingston. Cette navigation très-laborieuse en montant, à cause des rapides multipliés qui se trouvent dans la rivière, dure neuf jours, plus ou moins, le retour en dure trois, les tems du chargement et du déchargement, au moins un. Ils reçoivent deux louis et la ration pour ce voyage. Quand il est fini ils ne sont plus payés, jusqu'à ce qu'ils soient employés de nouveau. Ils commencent à présent à servir comme matelots, dans les vaisseaux du lac; le commodore Bouchotte en est très-content; ils gagnent alors seulement huit dollars par mois; ils en gagnent neuf avec les marchands qui les emploient : ils servent à ce prix pour le commerce des fourrures.

M. Mackenzie, dans son voyage vers la mer du Sud, s'est fait accompagner par plusieurs d'entr'eux; il vient de remmener les mêmes dans un voyage qu'on croyait qu'il pousserait aussi loin que le précédent, mais qu'il bornera au dernier comptoir. Ce sont, au dire même des Anglais qui ne les aiment pas, les meilleurs rameurs, les plus industrieux pour sortir d'embarras, les plus endurcis à la peine, les plus durs à la fatigue, les plus sobres, quoique buvant quelquefois un peu trop

de rhum ; alors leur gaieté les porte au tapage, comme elle porte souvent les Anglais au morne silence.

Il est peu de nations où le crime soit plus rare que parmi les Canadiens ; jamais de meurtres ; très-rarement des vols ; le peuple est d'ailleurs ignorant ; mais cette faute appartient plus au gouvernement qu'au peuple lui-même. Elle est même volontaire dans le gouvernement qui s'en est fait un principe. Peu ou point d'écoles ; point de collèges en Canada ; d'où il arrive aussi que le Canadien même le plus riche est mal élevé ; peu savent l'orthographe, un moindre nombre encore ont de l'instruction, quoique quelques-uns d'eux soient employés dans la législature de la province. Mais ce sont les Anglais de qui je tiens cette information, et ils ne sont pas tout-à-fait croyables sur ce qu'ils rapportent des Canadiens parce que le trait le plus remarquable du caractère de ce peuple, est comme je l'ai déjà dit, l'attachement à la France qui se manifeste plus ou moins dans toute occasion, selon la classe de la société à laquelle appartiennent les individus, et selon que par conséquent ils désirent et attendent plus ou moins du gouvernement anglais.

J'ai dit que les manières françaises étaient conservées dans toutes les familles cana-

diennes ; que peu, c'est-à-dire, peut - être à peine un Canadien sur cent, savent l'anglais ; qu'ils ne veulent pas l'apprendre ; que parmi ceux qui le savent presqu'aucun ne veut le parler, excepté ceux à qui leurs places donnent des rapports continuels avec le militaire.

Le gouvernement anglais a, depuis la conquête de ce pays, changé avec affectation les noms des villes, des îles, des rivières, des plus petits creeks ; mais les Canadiens ne se prêtent point à cette nouvelle nomenclature, et mettent de leur côté autant d'affectation que d'habitude à les appeller constamment par les anciens noms français.

Dans l'assemblée législative du Bas-Canada un grand nombre de membres de l'assemblée et du conseil législatif sont Canadiens français ; les débats s'y font en français et en anglais ; l'orateur anglais est immédiatement traduit en français ; l'orateur français l'est en anglais.

L'ancienne haine des Anglais et des Français si ridicule, si déraisonnable, si avilissante même pour les peuples, puisqu'ils se montrent ainsi évidemment les aveugles instrumens de l'ambition de leurs ministères ; cette haine que les lumières répandues dans les deux pays, et la grande communication d'une nation à l'au-

tre, avait presqu'entièrement détruite en Europe avant la révolution, n'a pas éprouvé ici le même réfroidissement. Aucun Canadien ne peut se plaindre du gouvernement anglais ; il convient qu'il est mieux traité que quand il était sous la domination française ; mais ils aiment les Français, ne les oublient pas, les désirent les espèrent, les aimeront toujours, et montrent trop souvent et trop franchement ces sentimens, pour ne pas déplaire aux Anglais moins avancés, que nous, même en Europe, sur la destruction des absurdes préjugés de nation contre nation.

Quand l'année dernière, sur les apparences d'une guerre avec l'Amérique, lord Dorchester a voulu lever la milice en Canada, il n'a trouvé que des représentations ; un grand nombre de Canadiens se sont refusés même à se faire inscrire ; beaucoup disaient hautement : « Si c'était contre les Américains, nous » marcherions sans doute pour défendre notre » pays ; mais ce sont les Français qui vont » arriver, nous ne marcherons pas ; pour- » rions-nous nous battre contre nos frères? » Ces propos, que je tiens d'officiers anglais, et qui, à ce titre, ne peuvent être révoqués en doute, n'étaient l'effet d'aucune suscitation jacobine, car, en même tems, on as-

sure que des émissaires de la convention se plaignaient de ce que le caractère canadien ne prêtait à aucune insurrection ; ils étaient donc l'expression de leur disposition naturelle et habituelle, qui n'a pas été changée encore, ni par le tems, ni par la douceur du gouvernement anglais. L'idée de liberté, d'indépendance, est, dans les rapports politiques, au-dessus de leur entendement ; ils ne paient point d'impôts ; vivent bien, à bon marché et dans l'abondance : que pourrait leur raison réfléchissante désirer de plus ? Ils connaissent même si peu les principes de la liberté, qu'ils ont vu avec peine, chez eux, l'établissement des *juris ;* qu'ils y ont mis opposition, et que les *juris civils* n'y sont point encore en usage. Mais ils aiment la France ; ce nom tient une grande place dans leur souvenir. Un Français est pour eux quelque chose de très-supérieur à un Anglais, qui est son ennemi. Les Français sont le premier peuple du Monde, puisque, attaqués par le Monde entier, ils battent et repoussent le Monde entier. Les Canadiens se croient français, s'appellent français ; la France est leur patrie. Certes il est impossible de ne pas trouver ces sentimens estimables et touchans, sur-tout quand on est Français, et de ne pas aimer le peuple canadien. Il est

facile de concevoir comment cette disposition déplait aux Anglais ; comment souvent ils laissent percer le mécontentement qui en résulte ; comment l'officier anglais, vif et impatient, traite souvent avec dureté et mépris le Canadien : « Les Français leur donnaient des coups de bâton, les faisaient » mourir de faim et les mettaient aux fers, » donc il faut ne les traiter qu'avec des coups » et des fers ». Voilà ce qui se dit de cette nation aimable et généreuse, dans les dîners anglais; ce que j'ai entendu plusieurs fois, ce qui m'a souvent indigné, et ce que ne disent pas tout haut les gens plus réservés; mais ce qui ne peut pas être entièrement ignoré du Canadien.

Le Bas-Canada qui ne paie pas plus que le Haut-Canada de taxes à l'État, vient d'être imposé à une somme de cinq mille livres sterling, pour le maintien de sa justice, de sa législature, et quelques frais particuliers à cette province. Les taxes sont établies sur les vins, les eaux-de-vie, en excises et douanes; c'est donc un impôt indirect, bien léger, et par la somme, et par la manière dont il est perçu, qui le rend peu sensible; mais déjà il excite des murmures contre les représentans qui l'ont voté, etc.

C'est le point juste de toutes ces dispositions que j'aurais cherché à connaître, si j'étais arrivé dans le Bas-Canada. Quant à leur vérité, je n'en ai et n'en puis avoir aucun doute. On m'a certifié que sur le refus fait par les Canadiens, l'an dernier, de s'enrégimenter en milice, lord Dorchester avait demandé son rappel en Angleterre; je ne puis précisément assurer que ce soit la véritable raison de cette démarche, qu'il a indubitablement faite, mais qui peut avoir aussi pour motif le mécontentement de ce que son discours aux Indiens n'a pas été approuvé par le ministère, lequel cependant n'a point accepté la démission du gouverneur. Lord Dorchester se croyait chéri des habitans avec lesquels il s'est constamment bien conduit; son administration à toujours été douce ; c'est lui qui a sollicité la nouvelle constitution ; il aime les Canadiens, et son amour-propre, autant que son patriotisme anglais, ont reçu un grand désappointement de la disposition qu'a montré ce peuple l'an dernier.

J'ai rendu compte d'une conversation où plusieurs officiers avaient manifesté l'opinion de l'utilité qu'il y aurait pour l'Angleterre de renoncer au Canada; cette opinion est ici celle de tous les Anglais, à qui des places et de

bons enrôlemens n'en font pas avoir une autre. Mais ceux attachés au gouvernement, à l'administration de ces deux provinces, les négocians et les familles anglaises qui s'y sont établies, et qui sont devenues canadiennes, sont loin de prêcher cette doctrine, et voyent, dans l'avenir, une utilité considérable résultante pour la Grande-Bretagne de la possession du Canada. Cette idée n'est la mienne, ni dans la même amplitude, ni dans la composition actuelle de l'administration et du gouvernement anglais pour cette partie du monde ; mais je crois que les dépenses excessives que fait ici l'Angleterre ne sont pas toutes nécessaires, et que l'état de dépendance dans lequel elle veut tenir le Canada, n'est pas non plus celui qui lui peut rapporter les plus grands et les plus durables avantages.

Que dirait-on d'un ministre qui, montrant à l'Angleterre que le profit retiré par son commerce et ses excises de sa navigation exclusive dans le Canada, est loin d'être équivalent aux dépenses annuelles, que le maintien du pays et ses conséquences lui coûtent, lui proposerait de déclarer ce pays indépendant, de l'assister encore pendant les premières années de quelques subsides, et de faire sur-le-champ, avec lui, un traité d'amitié et de

commerce ? Sans doute on le traiterait de jacobin. Cependant il est probable qu'en sauvant à l'Angleterre une grande dépense annuelle, il ne ferait rien perdre à son commerce ; qu'il lui assurerait l'alliance solide du Canada, dans toute l'étendue qu'elle peut désirer, et lui éviterait un nouveau déchirement et une nouvelle mortification. Mais il faudrait que ce parti fut pris sans aucune vüe secrette, sans projets cachés, et avec la loyauté et la franchise, qui ne laissassent aucune inquiétude au Canada ainsi gratifié. Ce langage, tout insensé qu'il puisse paraître encore, est peut-être le seul qu'aient à tenir à l'époque présente toutes les puissances européennes, à toutes leurs colonies continentales, sous peine d'en éprouver bientôt pis : il n'en faudrait peut-être même pas excepter les *Antilles*, sauf quelque modifications. Mais laissons la politique spéculative.

Les prêtres catholiques sont, en Canada, de l'espèce de nos anciens curés de campagne, sachant tout juste lire et écrire, par conséquent très-sots et très-bigots : la révolution française en a envoyé d'une espèce un peu plus relevée, et probablement aussi d'une disposition d'esprit plus active et plus intolérante. Je ne les connais pas ; mais les officiers anglais

sont si étonnés de voir des prêtres français avec un peu de sens, qu'ils disent que ceux-là sont (*very clevers*) très-éclairés.

Commerce des Pelleteries, et Approvisionnemens d'Europe.

Le seul commerce propre du Canada est celui des fourrures. Si j'eusse été à Montréal, j'avais l'espoir de trouver des moyens de connaître son étendue et son produit. Je sais, par le gouverneur Simcoë, qu'il est beaucoup moins considérable qu'on ne le croit; que déjà il s'en fait dans les États-Unis une contrebande dont les négocians du Canada sont les agens principaux; que cette contrebande, qu'ils favorisent par la rivière Saint-Laurent, se fait aussi, sans leur concours, par le lac Érié, et par quelques points des côtes du lac Ontario, directement avec les Américains-Unis; que la reddition des forts aux États-Unis, et les établissemens américains formés sur les limites, rendront cette contrebande journalière, et impossible à empêcher; enfin que les négocians du Canada étant les seuls qui envoyent des fourrures en Angleterre, sont les seuls qui en apportent; qu'ainsi ils sont les maîtres absolus du commerce du pays; mais

avec un esprit de monopole qui, tenant leurs prix très-hauts, est le plus grand aiguillon pour la contrebande.

Tous les vaisseaux qui font le commerce du Canada sont anglais, aucun n'appartient aux négocians du pays; au moins ils n'en ont qu'un très-petit nombre qui se construisent à Québec; encore sont-ils peu employés au commerce d'Europe : il ne se bâtit d'ailleurs, dans toutes les possessions anglaises en Amérique, d'autres vaisseaux, que ceux qui naviguent sur les lacs; à Hallifax même on radoube, on répare, mais on ne construit pas. La navigation européenne est interdite en Canada à tout autre vaisseau qu'aux vaisseaux anglais; d'où il arrive que, quand la navigation dans ce pays est interrompue, ou retardée, on y est dans la disette entière des denrées européennes. Cette année, par exemple, où les vaisseaux qui, communément, arrivent vers le 15 mai, ne sont arrivés que le 20 juillet, les magasins étaient vuides dans tout le Canada; il n'y avait pas, dès le 1er juillet, une seule bouteille de vin à vendre à Québec, ni à Montréal, pas une aune de drap. Les officiers du soixantième régiment, qui arrivaient de ces deux villes, et qui n'avaient pu faire leur provision, se plaignaient beaucoup

de cette impossibilité de se fournir en Canada, et j'ai entendu dire que le murmure ne se bornait point à eux.

Autres renseignemens.

On s'accorde à reconnaître que l'agriculture est extrêmement reculée en Bas-Canada, que les Canadiens sont mauvais fermiers, et que les Anglais n'y ont rien apporté à cet égard de leurs lumières, et de l'habileté européenne. Les terres y sont généralement bonnes ; les meilleures sont dans l'île de Montréal, et elles ne se vendent qu'entre 20 et 24 dollars l'acre. Cette information certaine peut donner la mesure de la richesse du pays.

La rigueur du froid fait tellement gercer le mortier en hiver à Québec, que les réparations de la citadelle sont annuellement très-dispendieuses, et jamais solides. Les constructions des autres places fortes des possessions anglaises en Amérique se font en bois, et toujours en bois verd, employé dès qu'il est coupé ; aussi se pourrissent-ils promptement, pas un morceau n'en est entier dans le fort d'Oswego, construit il y a onze ans, et la citadelle d'Hallifax, faite il y en a sept, est aujourd'hui

en reconstruction totale pour la même raison. Ces renseignemens, les seuls que j'aie pu rassembler, peuvent, tout incomplets qu'ils sont, guider dans les informations que l'on pourrait, par la suite, être à portée de prendre.

Les bords qui entourent du côté du nord le bassin qui contient les eaux du Niagara, précisément au-dessus de leur chûte, sont d'une terre rougeâtre, très-grasse et visqueuse, au-dessous est la pierre à chaux.

Les rochers au travers desquels se précipite cette admirable cataracte de Niagara, sont aussi des pierres calcaires, ainsi qu'une immense quantité de rocs qui se voient dans l'abîme du bassin, et qui ne sont que des débris des rochers d'en haut, que les eaux, dans leur violence, ont entraînés avec elles. Au fond du bassin se trouvent aussi de grandes masses d'une pierre blanche à grain fin, que les gens du pays assurent être l'écume pétrifiée de cette chûte, mais l'écume ne se pétrifie point, et cette pierre semble n'être qu'un sulfate de chaux; elle ne fermente pas avec les acides; je ne l'ai point soumise à d'autres expériences.

Le pays entre la chûte et Queenstown est un plateau élevé de quelques cents pieds au-dessus

dessus de la plaine qui joint au lac Ontario, et où sont bâties la ville de Newarck et le fort de Niagara.

Ce plateau semble par-tout composé de pierres à chaux, et de pierres sablonneuses contenant des dépouilles de mer.

A Newarck, on voit sur la plaine de grandes masses éparses d'un granit rougeâtre, isolées sur la pierre à chaux comme les blocs de granit qui se voient à la montagne de *Salève*, près Genève; de sorte qu'il est impossible de se former une idée de leur origine.

Le pays, dans les environs de Toranto ou Yorck, est, dans quelques endroits, sablonneux, et dans d'autres c'est un argile léger; on n'y voit point de rochers.

A Kingston ou Kataraqui, à l'extrémité nord-est du lac Ontario, on retrouve encore de la pierre à chaux de l'espèce argilleuse, à grain fin, et d'un gris-foncé. Là, ainsi que sur la plupart des côtes du lac, les cailloux sont des différentes espèces, des schistes durs, des couches de quartz et de granit.

A Kingston, on voit près du rivage de grosses pierres noires, roulées, ressemblant à des basaltes, et beaucoup de pierres sablonneuses, contenant des impressions d'animaux de mer.

Les arbres et plantes que j'ai remarqués dans le Haut-Canada, sont à-peu-près les mêmes que celles du nord de Genessée. J'y ai vu cependant le *bonduc*, que les Canadiens appellent *bois chicot;* le *ecoomanthus*, ou bourreau des arbres, que j'ai vu s'élever autour d'un chêne, à plus de trente pieds, et développer de belles grappes vertes; le cèdre rouge; le ragoumimex, le bouleau noir; je n'y ai vu ni frangier ni magnolia. La racine du ginseng, assez commune dans tout le territoire des États-Unis, est très-abondante dans celui du Canada, mais n'y est pas un objet de commerce aussi considérable. Les habitans du Canada en emploient l'infusion pour les maux d'estomach provenant sur-tout de débilité, pour les rhumes, et pour tous les cas, où la transpiration est jugée nécessaire à provoquer. Ils emploient aussi, comme thé, les feuilles de capillaire, dont la plante se trouve abondamment auprès de Kingston.

M. Guillemard m'ayant communiqué le journal de son voyage dans le Bas-Canada, je complette par son extrait les informations que j'en avais donné. Ce journal confirme tous les renseignemens généraux que j'ai rapportés, et ne laisse par conséquent aucun doute sur leur vérité. Si les informations de M. Guille-

mard n'ont pas porté sur autant de détails que j'en aurais désiré, la bonté de son jugement et la scrupuleuse véracité de son caractère, garantissent l'exactitude de ce qu'il a recueilli.

La navigation de Kingston à Québec se fait de Kingston à la Chine dans les bateaux Canadiens, de 10 à 15 tonneaux; de la Chine à Montréal, les chûtes de Saint-Louis empêchent la navigation, le trajet se fait par terre; des vaisseaux de toute grandeur naviguent de Montréal à Québec.

Les rapides sont de différentes natures; ce sont, ou des tourbillons occasionnés par les rocs que les eaux rencontrent dans leur cours, ou de fortes inclinaisons du lit du fleuve, dont le mouvement rapide n'est arrêté que par peu et souvent point d'obstacles; dans ce genre de rapides, le bateau peut faire seize milles par heure; ceux de la première espèce sont les plus dangereux, quoique les accidens n'y soient pas fréquens; le passage des *cèdres* est celui où ils le sont davantage.

Le cours du fleuve de Montréal à Québec est vif, mais sans aucun de ces rapides. Au lac Saint-Pierre, les vaisseaux doivent se maintenir soigneusement dans un canal naturel de 12 à 15 pieds de profondeur; par-

tout ailleurs, il n'y a pas plus de 4 à 6 pieds d'eau. On projette un canal de la Chine à Montréal, au moyen duquel la navigation cessera d'être interrompue.

Les settlemens sont presque nuls de Kingston à *Johnstown*, capitale du district inférieur du Haut-Canada, qui se trouve à moitié chemin de Kingston à Montréal. Delà jusqu'à Montréal, il y en a davantage, mais bien peu encore.

Le côté droit, qui appartient aussi à l'Angleterre, est moins habité encore que le côté gauche. Le petit nombre d'habitations qui s'y trouvent sont presque toutes sur les bords du fleuve : de Montréal à Québec elles sont plus rapprochées, le pays même est habité à trois ou quatre milles dans les terres, et presque toujours le long des rivières, ou des ruisseaux qui se jettent dans le fleuve. Ces settlemens sont, pour la nature des maisons et des défrichemens, de l'espèce des plus mauvais dans les pays nouveaux des États-Unis ; ils s'étendent toujours à une moins grande profondeur du côté droit du fleuve.

La nature des terres est bonne presque partout, plus particulièrement dans les îles ; les arbres y croissent avec abondance et richesse ; les herbes y sont épaisses et s'y élèvent à

une grande hauteur. Les terres de l'île de Montréal sont, comme je l'ai dit, réputées les meilleures de toutes; près des habitations elles se vendent au plus cinq dollars l'acre; dans l'île de Montréal vingt à vingt-quatre. Quelques fermes auprès de Québec, cultivées avec un peu plus de soin, ou ornées d'une belle maison et de bons bâtimens, sont payées beaucoup plus encore : en tout, il se vend peu de terres et par la pauvreté des habitans, et par la difficulté des ventes, dont les raisons se trouveront ci-après.

La culture est, dans le Bas-Canada, aussi mauvaise qu'elle puisse l'être. On n'emploie de fumier que dans les environs de Québec et de Montréal, encore n'est-ce que le fumier d'écurie, qu'il n'y a pas long-tems les fermiers jettaient dans la rivière pour s'en débarrasser; on n'y connaît pas d'autre engrais. Ce qu'on appelle les terres en culture, même sur le bord de la rivière, sont des champs défrichés d'une étendue de quarante à cinquante acres, plus ou moins, entourés de clôtures grossières, au milieu desquels sont différentes cultures par petites portions, bléd, maïs, seigle, pois, prairie; mais remplissant rarement la totalité du champ enclos; le fermier est frugal, mais ignorant et paresseux. Le gou-

vernement anglais ne fait rien pour encourager l'extension et l'amélioration de la culture, et il faudrait qu'il fît beaucoup, avec une grande prévoyance et une longue patience, pour obtenir des succès en ce genre; car, aux inconvéniens des préjugés communs aux fermiers de tous les pays, les Canadiens ajoutent une grande défiance pour tout ce qui vient des Anglais; elle tient à leur idée constante, que les Anglais sont leurs conquérans, et les Français leurs frères.

Il y a quelques exceptions à cette mauvaise culture, mais en petit nombre, et le meilleur état des fermes, est le fait de quelques propriétaires venus d'Angleterre. M. *Fouzé*, ministre de l'église anglicane de Québec, arrivé récemment du comté de *Suffolk*, en Angleterre, s'occupe à présent de défricher et de mettre en grand état de culture anglaise, sept à huit mille acres qu'il tient du gouvernement, ou au moins une partie de cette donation; s'il a le courage de l'achever et le bonheur de réussir, il sera très-utile à cette partie du monde; en attendant on s'étonne à Québec, qu'il puisse aller cultiver si loin de la ville, et il en est à quinze milles.

Dans la route de Montréal à Québec, les habitations sont quelquefois ou de pierrailles,

ou de bois, blanchies extérieurement avec de la chaux, dont le pays abonde; mais intérieurement ces habitations sont sales, vilaines; je parle de celles du peuple canadien. Dans presque toutes celles qui sont sur le bord du chemin, et où la mort du roi de France n'est plus ignorée, on voit son portrait, la gravure de ses adieux à sa famille, et de son supplice, avec son testament en entier. Toutes ces images sont, chez les Canadiens une espèce de dévotion, qui ne change rien d'ailleurs à leur disposition d'attachement pour les Français.

Montréal et Québec ressemblent à deux villes de province de France; la première est dans une position agréable et riante; la seconde est bâtie moitié sur le bord de la rivière, moitié au haut du roc qui la borde. C'est dans la partie basse qu'est tout ce qui tient au commerce; tout le militaire est dans la ville haute, dont la position naturelle, entourée de montagnes, et les fortifications qui y ont été ajoutées, font une ville de défense du second ou du troisième ordre.

A Québec il paraît que la présence du gouverneur général et la grande quantité d'officiers et de personnes employées pour l'ar mée donnent dans la société la prééminence au

militaire; elle est à Montréal pour le négociant.

La classe des Canadiens gentlemen habitant les villes est plus pauvre que celle des Anglais, que de bons émolumens ou de grandes affaires y ont amenés. Ils vivent généralement entr'eux, et comme ils dépensent moins que les Anglais, ceux-ci leur prêtent le caractère d'avarice et de vanité, que les autres leur rendent d'une autre manière sans doute. Les négocians anglais sont riches, et ce qu'ils appellent hospitaliers.

Les mœurs anglaises pour les ameublemens, les repas, etc. prévalent dans les maisons anglaises; quelques familles canadiennes plus riches, et tenant à l'administration, les ont aussi adoptées. Les autres familles canadiennes aisées ont conservé les mœurs françaises.

Le commerce du Canada emploie environ trente bâtimens pour ses importations et ses exportations. C'est seulement avec l'Angleterre et par elle qu'il a lieu; un état de la douane pour 1786, qu'a obtenu M. Guillemard, porte les exportations à 325,116 liv. monnaie d'Hallifax, et les importations dans dans la même année à 243,262; il y avait dès-lors une assez grande quantité de grains ex-

portés. Elle est sûrement accrue aujourd'hui, et par l'augmentation quelconque de la culture même du Bas-Canada, et par la plus grande augmentation de celle du Haut.

On estime aujourd'hui à 4,000 boisseaux la récolte générale en bled du Bas-Canada, qui en consomme les trois quarts. Le commerce des fourrures a son principal entrepôt à Montréal.

Je place à la fin de cet article quelques renseignemens certains sur ce commerce, extraits d'un journal dont la vérité m'est assurée.

La navigation du fleuve Saint-Laurent est fermée par les glaces sept mois de l'année.

Une fabrique de fer aux *Trois rivières*, et une distillerie près Québec sont les seules manufactures du Canada; encore sont-elles sur une très-petite échelle. La manufacture de fer ne suffit pas pour fournir même le Bas-Canada; elle appartient à des négocians de Québec et de Montréal, qui n'y emploient pas les machines usitées en Angleterre pour un tel travail. La mine se trouve dans les rivières voisines, et en grain sur la surface de la terre, elle est abondante et assez riche; elle est connue sous le nom de mine de St. Maurice; une vingtaine d'ouvriers, tous Canadiens, y sont occupés; ils forgent le fer

en saumons, et en ustensiles de différentes espèces, outils, marmites, etc. ; ils gagnent trois quarts de dollar par jour, et ne sont pas nourris.

La distillerie fait du whiskey, et un peu d'eau de genièvre ; mais tout cela en petite quantité ; peu d'ouvriers y travaillent ; ils y gagnent deux schellings par jour et sont nourris ; d'ailleurs les Canadiens fabriquent dans leurs maisons, comme les habitans des pays de derrière des États-Unis, l'étoffe nécessaire à leur famille.

La religion dominante en Bas-Canada est la religion catholique ; les ministres en sont entretenus par les dîmes, les donations et les biens acquis du clergé : toutes les églises sont catholiques dans la province, et sont assez fréquentées par le peuple. Les ministres de la religion anglicane sont payés par le roi, ainsi que l'évêque protestant, qui est aussi évêque du Haut-Canada. Le culte de cette religion se fait dans des églises ou chapelles catholiques dotées à cet effet ; et il n'a lieu qu'à Québec, à Montréal, à *Saurel* et aux Trois-rivières. Dans les campagnes, le culte est seulement catholique.

Un couvent d'ursulines à Québec et à Montréal, et un établissement de sœurs de la cha-

rité pour le soin des hôpitaux et hôtels-dieu de ces deux endroits, sont les seules maisons religieuses de femmes qui restent dans le Bas-Canada ; une partie des revenus des hôtels-dieu, était en rentes sur l'hôtel-de-ville de Paris ; elles ont été supprimées en vertu des décrets des assemblées nationales de France, et ce déficit dans leur revenu n'a pas encore été remplacé. Deux seuls moines récollets et un seul jésuite, restent des maisons nombreuses de ces ordres qui existaient lors de la conquête du Canada ; encore assure-t-on qu'un de ces récollets a été reçu à faire ses vœux depuis cette époque, contre la clause du traité ; et que le jésuite seul existant est plutôt un prêtre qui se dit jésuite, qu'un religieux de cet ordre. Les biens appartenans aux jésuites en Canada doivent revenir après leur extinction à lord Amherst, en vertu d'une donation du roi d'Angleterre lors de la conquête ; et on assure que l'inimitié du lord Dorchester pour lord Amherst est la véritable cause de la jouissance laissée au faux moine usurpateur. Le revenu des jésuites est estimé à 1,500 liv. sterlings.

Le séminaire de Québec est tenu par l'espèce de congrégation connue sous le nom de prêtres de St. Sulpice de Paris, qui avant la conquête du Canada entretenaient trois mai-

sons ; une à Siam, une à Pondichéry, et l'autre à Québec. Depuis cette époque, le séminaire se renouvelle et s'entretient lui seul. Ses biens sont considérables, au moins en étendue, puisqu'ils contiennent environ cinquante à soixante mille acres ; mais comme le séminaire ne peut pas aliéner, et ne jouit de ces terres qu'en faisant des concessions, pour lesquelles on lui paie à-peu-près une rente d'un boisseau ou d'un boisseau et demi de bled pour chaque 90 ou 100 acres en culture, le revenu qu'il en tire ne s'élève pas à plus de 500 dollars. Le moulin qu'a le séminaire sur l'île de Montréal, dont il est seigneur, lui rapporte davantage.

Outre l'instruction théologique donnée au séminaire, on y enseigne aussi le latin, et même à lire ; ces soins sont confiés aux jeunes ecclésiastiques qui étudient pour être prêtres, et qui sont ainsi dispensés de certains exercices, de certaines assiduités, sans lesquels ils ne pourraient pas obtenir leurs grades, s'ils n'étaient pas employés à l'instruction de la jeunesse. Cette maison est la seule ressource qu'aient les familles canadiennes pour donner une sorte d'éducation à leurs enfans, qui encore n'a lieu qu'en payant.

L'éducation d'ailleurs est nulle dans le Bas-

Canada ; quelques basses écoles sont tenues par des religieuses à Saurel et aux Trois-rivières, quelques autres le sont ailleurs par les hommes, et encore plus par des femmes qui se font payer ; mais elles sont en si petit nombre, qu'un Canadien qui sait lire est une espece de phénomène ; et comme la plupart de ces écoles sont entre les mains de religieuses ou d'autres femmes, il en résulte, contre l'usage commun de tous les pays, que le nombres des femmes qui savent lire est en Canada beaucoup plus grand que celui des hommes.

On attribue au gouvernement anglais la volonté de tenir le peuple canadien dans l'ignorance ; mais dans ce point, comme dans celui de l'amélioration de l'agriculture, dont j'ai parlé plus haut, il aurait de grands obstacles à vaincre, s'il voulait même de bonne foi provoquer un changement en mieux.

La féodalité est dans le Bas-Canada ce qu'elle était avant la conquête. Les seigneurs, possesseurs originaires des terres les ont aliénées, ou les aliènent par concession, dont comme je l'ai dit plus haut, la rente est depuis un jusqu'à deux boisseaux de bled par an.

A chaque mutation, hors le cas d'héritage en ligne directe, le seigneur a deux pour cent

de droit; il a un douzième en cas de vente, et le droit de retrait : il a seul le droit de bâtir des moulins, et ces moulins ont droit de bannalité dans l'étendue de sa seigneurie.

Les moulins sont en si petit nombre, que souvent les fermes en sont éloignées de trente-six milles; le prix de la mouture est par la loi du quatorzième, mais les meûniers aussi adroits dans le Bas-Canada qu'ailleurs, en prennent par leur savoir-faire jusqu'au dixième; le blutage est fait par les fermiers à leur maison. Les moulins sont très-multipliés près Québec et Montréal; il appartiennent au séminaire.

Les seigneuries qui se vendent donnent à la couronne un cinquième du prix de la vente; on conçoit que tous ces droits sur les ventes les rendent très-rares.

Quant à la distribution de la justice, elle est la même que dans le Haut-Canada; le Bas-Canada est à cet effet divisé en trois districts. Les loix criminelles, les loix de commerce, sont les loix anglaises; les loix civiles sont la coutume de Paris, avec les altérations que l'acte qui a formé la constitution du Canada et les loix faites postérieurement par la législature, y ont apportées. Les dix-neuf vingtièmes des propriétés soumises au jugement des cours

appartiennent aux négocians. Les crimes sont très-rares en Canada.

Les cinq mille livres imposées l'année dernière dans le Bas-Canada pour le paiement de la législature, etc. sont levées par des taxes sur les boissons.

Le climat du Bas-Canada est sec, extrêmement froid en hyver, mais le ciel y est toujours beau. Le thermomètre descend en janvier et février communément à vingt degrés de Réaumur au-dessous de la glace. En 1790 il a descendu au-dessous de toute graduation, qui est à quarante, et le mercure est rentré dans la boule. En été, les chaleurs sont très-fortes pendant quelques jours, et le thermomètre s'éléve à 24 degrés; il s'est élevé cette année à 28; on observe que les chaleurs de l'été deviennent annuellement plus fortes et plus longues, et les froids de l'hyver plus modérés; le climat est sain; il y a peu de maladies épidémiques; l'excès du froid rend les cancers au visage et aux mains assez communs. La variation de l'aiguille aimantée est à Québec de douze degrés ouest.

A Québec et à Montréal il n'y a pas de municipalité incorporée; la police de ces villes est faite par les juges de paix, qui fixent le prix du pain, qui ordonnent toutes les dis-

positions relatives à l'approvisionnement de cette denrée. Les juges de paix indépendamment de cette police, tiennent toutes les semaines une cour où ils jugent les petits délits.

Les établissemens charitables consistent en un hôpital à Montréal, un à Québec, un hôtel-dieu à Québec, tout cela est peu considérable, et mal soigné, particulièrement dit-on, quant au savoir des médecins.

Il n'y a de bibliothèque publique, dans tout le Canada, qu'à Québec ; elle est petite, et généralement composée de livres français. On est étonné d'y voir les ouvrages des assemblées nationales de France, quand on connaît les dispositions politiques des directeurs de cette bibliothèque. Elle est entretenue par souscription.

Il n'existe, dans tout le Canada, aucune société savante ; on n'y connaît pas trois hommes qui s'occupent des sciences pour leur propre compte. A l'almanach de Québec près, il ne s'imprime pas un seul volume dans tout le pays : les observations météorologiques y sont faites avec soin par le docteur *Knott*, médecin de l'armée, homme réellement savant, mais elles le sont pour sa propre satisfaction.

Le prix des comestibles est beaucoup plus bas

bas dans le Bas-Canada que dans les États-Unis ; le bœuf y vaut trois à quatre sols la livre, le mouton six, le veau cinq, le porc salé huit à douze, le dindon un schelling et demi ou deux schellings et demi, le poulet six à huit sous, le bled six à sept schellings le boisseau, l'avoine trois, le maïs de cinq à sept le boisseau, le minot de sel un dollar, (le tout argent de Canada, à cinq schellings par dollar) la livre de pain deux sous, celle du beurre huit sous ; le prix de la journée d'un ouvrier commun est de deux schellings six sous, celle des femmes est de la moitié ; tout cela en été, l'hiver la moitié moins : les gages d'un domestique mâle sont d'environ cinq dollars par mois ; le prix commun du loyer d'une bonne maison, est de 130 dollars à Québec, de 150 à Montréal. J'ai parlé du prix des terres.

Les marchés de Québec et de Montréal, ont médiocrement approvisionnés en comparaison de ceux des grandes villes des États-Unis.

M. Guillemard donne précisément aux Canaiens, dans son journal, le même caractère ont j'ai parlé plus haut. La première classe, omposée des seigneurs et des hommes attaés au gouvernement anglais, haïssent la volution française dans tous ses principes, paraissent plus exagérés sur ce point que le

ministère anglais lui-même. La seconde classe des Canadiens, opposés aux seigneurs et aux seigneuries, aiment la révolution française; et quant à ses crimes, ils les détestent sans cesser d'aimer la France. La troisième, c'est-à-dire la dernière classe, aime la France et les Français, sans penser à la révolution, et sans en rien savoir.

Lord Dorchester passe pour un bon homme, mais avec toutes les vanités d'un parvenu, que sa femme stimule d'autant plus qu'étant beaucoup plus jeune que lui, elle veut avoir au moins la jouissance de l'orgueil.

Les prêtres sont en Canada, ce qu'ils sont presque par-tout; intrigans, bas, adorateurs et soutiens du pouvoir arbitraire, parce qu'il peut donner au clergé, et étendre son influence, et que, comme l'église, il ne permet ni réflexion ni raisonnement.

Les settlemens, comme je l'ai dit, ne sont qu'une large bande, depuis un jusqu'à sept à huit milles, des deux côtés du fleuve; tout ce qu'il y a de terres non possédées, appartient à la couronne, prête à en donner à qui en voudra; mais en donnant peu, parce que le nombre des demandeurs est peu considérable, et parce qu'elle y met des formalités et des réserves qui les dégoûtent. C'est de la

nouvelle Angleterre qu'arrivent le petit nombre de nouveaux settlers.

Quelques villages d'Indiens se trouvent sur le bord de la route de Johnstown à Québec, sur le lac *St.-Pierre*, et près des villes de Montréal et Québec. De ce nombre est *Laurette*, à cinq milles de cette dernière ville. Les Indiens de Laurette sont arrivés au dernier degré de la civilisation, au moins, dit-on, pour la corruption des mœurs. Aucuns des autres villages, plus ou moins avancés dans le même genre, ne le sont au même point que Laurette.

Les Indiens, habillés les jours de travail en canadiens, vêtissent leur habit original chaque fête ou dimanche ; d'ailleurs, ils cultivent comme les blancs, sont logés et vivent de même, et parlent le même langage; tous sont catholiques et ont parmi eux un curé attaché à chaque village.

Les établissemens un peu plus réellement indiens, sont très-reculés, et ne sont pas nombreux.

En descendant le fleuve St.-Laurent, le pays est schisteux, et plus loin, dans le voisinage d'un district connu sous le nom de *Thousand-Islands*, on trouve une chaîne de granits. Toutes ces îles semblent être composées d'un granit rougeâtre, bien crystallisé, dont

le feld spath est l'ingrédient le plus considérable. On voit à *Kadanoghqui*, entre Kingston et Thousand-Islands, quelques espèces de *stéatite*, dont on assure qu'il y a de larges veines dans le voisinage. Dans le granit rougeâtre de Tousand-Islands, on trouve des veines d'un granit plus parfait, à plus gros grains, ce qui est très-commun dans des pays formés de cette espèce de rocs, comme les Alpes, les montagnes de l'Écosse et autres moins considérables, mais de la même nature.

La rapidité avec laquelle M. Guillemard a descendu le fleuve St.-Laurent, l'a empêché d'observer la nature des pierres qui le bordent.

A Montréal cependant, il a pu mieux examiner la minéralogie du pays. Ce pays au nord du St.-Laurent, est pricipalement de pierre à chaux. Au sud, où est situé le village de la prairie, il n'y a guères que des poudings qui ressemblent beaucoup à cette espèce de roc *quartzeux*, connu en Angleterre sous le nom de *chert*.

L'île de St.-Hélène, un peu au-dessous de Montréal, est de cette espèce de roc. Sur les rivages, il y a d'immenses masses de granit, de rocs quartzeux et de poudings, qui semblent avoir été détachés des lits auxquels ils appartenaient, et qu'il est à présent impossible

de découvrir. Le sol de la montagne est riche et fertile, rempli de carrières de pierre à chaux. On dit qu'on y a trouvé du charbon de terre.

Les maisons, à Montréal, sont la plupart bâties d'une pierre à chaux d'une couleur foncée, très-compacte ; elle devient blanche au feu, et grise lorsqu'elle est exposée au soleil et à l'air.

La rivière *Sorel*, après avoir quitté le bassin de *Chambly*, mouille le pied d'une large et haute montagne appelée *Bel-œil*; entre cette rivière et le fleuve St.-Laurent, est une plaine immense : sur cette plaine entièrement unie, il ne se trouve point de rocs, et presqu'aucune pierre. En creusant, on trouve jusqu'à une profondeur considérable, des sols de différentes espèces ; du sable, de l'argile, (clay) de la terre végétale, et dans beaucoup d'endroits, une autre matière végétale noire, ressemblant beaucoup à une espèce de tourbe appelée *péat*.

Le sommet de la montagne de Bel-œil est d'un granit gris foncé, et à gros grains. Il contient peu de *mica*, mais une assez grande quantité de *schorl* noir. Les côtés du sommet sont composés principalement d'un schiste gris noir, et très-compact, dont quelques parties ressemblent par leur forme et leur grain à du basalte.

En descendant le Sorel, il n'est presque pas possible de voir de rocs ; à Sorel même, qui est aujourd'hui appelé *William Henry* par les Anglais, les bords sont en argile fin, plein de mica *(Friec micaceous loam)*.

En passant à travers le lac St.-Pierre, pour aller aux trois rivières, les terres s'élèvent en terrasses d'une manière frappante, mais on voit peu de rocs. Les bords sabloneux des trois rivières, montrent un pays épuisé par la culture, et privé de la mince couche de terre qui fournissait à la végétation. Heureusement, on a découvert sous le sable une marne bleue qui a rendu la fertilité au pays. Cette marne est d'un grain fin, très-compacte et légère, et elle se trouve à la surface de la terre, au-dessous de la ville des Trois-rivières.

A quelques milles, dans l'intérieur, sont les seuls fourneaux établis dans le Canada; le minérai se trouve dans différens endroits du voisinage. C'est du *Bog-ore*, et on dit que le fer en est très-bon.

On rencontre la pierre calcaire jusques au promontoire de Québec. On ne sait à quelle distance elle s'étend au-delà; elle est de qualités et de formes différentes, quelquefois très-dure et compacte, d'autrefois presque dans l'état du spath calcaire. Sa couleur est variée

par degrés d'un clair-brun rougeâtre, jusqu'à un bleu foncé et même noir.

Au sud du fleuve St.-Laurent, à la chûte de la chaudière, on trouve encore de la pierre à chaux; mais les couches les plus communes sont un schiste noir, argilleux, à grains fins, dans lequel sont entremêlés des lits de pierre calcaire. Il y a dans ces lits beaucoup d'une matière rouge, tendre, argilleuse. Les pierres roulées sur les bords, sont de la même nature que les couches adjacentes, mêlées avec plusieurs espèces de schorls et de granits, qui doivent venir des pays plus hauts.

Le rocher sur lequel est la citadelle de Québec, est appelé rocher de diamans, parce que dans beaucoup de ses cavités et crevasses, il y a des crystaux de quarz, que l'ignorance a pris pour des pierres précieuses. Ce rocher est composé en plus grande partie de couches calcaires. La pierre est en général très-compacte, et de couleur d'un gris foncé.

Sur la plaine au-dessus, appelée la plaine d'Abraham, on voit encore des pierres à chaux et de grandes masses de granits éparses et remarquables parce qu'elles contiennent beaucoup de schorl. Les pierres, sur la rivière, sont de différentes espèces de grès, pierres sabloneuses, granits, quartzs, et

quelquefois de schistes et pierres calcaires.

A *Wolfslove*, les couches sont d'un schiste noir, formant un angle très-ouvert avec l'horison. Les couches, autour de Québec, sont en général plus perpendiculaires à la surface de la terre, que dans les pays plus à l'ouest. On dit que les hautes montagnes, au nord-ouest de Québec, sont de granits. M. Guillemard ne les a pas vu ; à la chûte de Montmorency, et un peu plus haut encore sur cette rivière, les couches sont de pierres calcaires, et leur direction est presque parallèle à l'horison.

Renseignemens sur le Commerce des Pelleteries, extraits d'un Journal de M. le Comte Andriani, de Milan, qui a voyagé dans l'intérieur de l'Amérique en 1791.

Les places les plus importantes pour le commerce des pelleteries, sont :

Niagara, lac Ontario, Détroit, lac Érié, Michillimakinak, lac Huron........	1200 paquets pelleteries mêlées.

Michipicoton.............	40 Paq.	Lac supérieur. Pelleteries fines.
Pic	30.	
Alampicon	24.	
Grand portage.............	1,400.	
Fond du lac...............	20.	
La Pointe.................	20.	
Baie de Guioavanan........	15.	

On appelle pelleteries fines les peaux de castor, celles de loutres, de martres et de chats sauvages.

On appelle pelleteries mêlées, celles composées du mélange de ces espèces fines, et d'une plus grande quantité encore de peaux de loups, de renards, de buffles, de daims, d'ours, etc.

Les pelleteries les plus fines se recueillent au nord-ouest des lacs, dans le territoire anglais; elles deviennent plus grossières en s'approchant davantage des lacs.

Ce commerce général des pelleteries se fait par la compagnie connue sous le nom de la *compagnie de nord-ouest*, et par deux ou trois autres petites associations.

La compagnie de nord-ouest, qu'on regarde généralement comme une compagnie privilégiée, n'a cependant point de privilège; c'est à la grande masse de ses fonds, à la force de son association, aux efforts et au monopole qu'elle a faits en conséquence, qu'elle doit la supériorité de ses succès.

Son organisation actuelle date de 1782; elle fut commencée par la réunion de quelques-uns des principaux négocians, habitués à faire le commerce au-delà du lac *Winnipey*, et particulièrement de MM. *Forbisher* et *Mac-*

tavish, demeurant à Montréal. Les succès de cette compagnie éveillèrent l'avidité de quelques autres négocians qui n'y étaient pas compris, et bientôt il se trouva au grand portage trois compagnies différentes, qui se disputaient la préférence des achats, et dont la rivalité ruineuse pour chacune d'elles tourna au profit des Indiens vendeurs. La compagnie du nord-ouest, plus riche en moyens, les employa tous pour faire tomber les deux autres ; tout fut mis en jeu ; séduction, corruption des agens de ses rivales, et jusques aux hostilités commises par ses propres agens contre ceux des deux autres compagnies. Cette petite guerre qui coûta la vie à plusieurs hommes, et beaucoup d'argent à ces différentes associations, leur ouvrit les yeux à toutes ; elles sentirent la nécessité de la réunion, et la compagnie de nord-ouest étant plus intéressée que les autres à assurer la tranquillité de son commerce, fit des sacrifices pour l'obtenir ; elle s'associa plusieurs membres des autres compagnies, donna des intérêts gratuits dans son commerce à quelques autres, et s'assura ainsi par un accord commun le commerce exclusif de la partie du nord-ouest au-dessus des lacs, seul point où se trouvent en abondance les pelleteries fines.

Autrefois plusieurs milliers de sauvages apportaient eux-mêmes au grand portage leurs pelleteries. Aujourd'hui la compagnie envoie ses agens dans l'intérieur des terres jusqu'à la profondeur de mille milles, et il arrive que ces agens y restent quelquefois deux ans avant de revenir au grand portage avec leurs achats.

La compagnie emploie environ deux mille personnes pour ce commerce intérieur, et le pays est si stérile, que tout ce qui est nécessaire au vêtement et à la nourriture de ces employés est tiré de Montréal, avec des difficultés considérables et à un prix exhorbitant qui en est la suite nécessaire.

Le grand portage qui est le point de réunion de tous ces agens et le centre de ce commerce, a un fort en très-bon état et bien gardé par cinquante hommes.

Le poste de Michilimackinack est le point de réunion du commerce des différens marchands du Canada, qui ne sont point dans la compagnie de nord-ouest; leurs agens ne trafiquent que dans les parties ouest et sud-ouest des lacs, pays où les fourrures sont moins belles; ils trafiquent par les mêmes moyens que la compagnie de nord-ouest; seulement comme les fonds de ces petites associations

sont moins considérables, leurs employés se portent moins avant dans le pays.

Les expéditions partent de Montréal en juin et emploient environ six semaines pour se rendre au fort du grand portage ; il faut quelques jours de moins pour arriver à celui de Michilimackinack ; ils partent de Montréal en canots par caravannes de huit à dix, et ils vont à leur destination en suivant le fleuve St. Laurent depuis la Chine jusqu'au lac des deux Montagnes, remontant la rivière *Utacoha*, par elle au lac Nipissin, et de-là par la rivière des Français dans le lac Huron, et au fort Michilimackinack, puis à celui du grand portage.

Cette route est plus courte de cent milles que celle par les lacs, mais elle rencontre trente-six portages, dont un grand nombre sont au travers des rochers, par lesquels les bateaux et les chargemens doivent être portés à dos, et avec les plus grandes précautions, tant ces passages sont étroits. Les canots ne portent que quatre tonneaux ; il faut neuf hommes pour le service de chacun d'eux ; ils coûtent vingt-huit louis d'achat, et ne peuvent plus reservir.

Par la route des lacs les bâtimens employés sont du port de 120 à 130 tonneaux, ou ce

sont des bateaux plats qui en portent quinze et qui sont facilement conduits par quatre ou cinq hommes; ces bateaux peuvent durer long-tems.

Malgré les avantages de cette dernière navigation, l'autre route est préférée pour le commerce des pelleteries, parce que, quelque pleine qu'elle soit de difficultés, on connaît en la suivant le jour de l'arrivée et celui du départ, certitude que les vents ne laissent jamais sur les lacs, et qui est pour les négocians du Canada la plus essentielle condition, car il ne leur faut manquer ni l'époque de la réception des peaux de l'intérieur, ni celle de leur expédition en Europe; et le tems de l'ouverture de la navigation du fleuve S.-Laurent n'est pas de longue durée.

C'est vers le mois de juin que les agens des compagnies envoyés dans l'intérieur pour traiter avec les Indiens, font amener leurs achats au point de réunion de leur compagnie.

A Michilimackinack il se trouve souvent à cette époque un rassemblement de plus de mille personnes, tant en caravannes venant du Canada pour recevoir les pelleteries, qu'en agens des compagnies et en Indiens qui les aident à rapporter leurs achats.

Comme le commerce de la compagnie nord-

ouest est beaucoup plus considérable que celui des autres, la réunion au fort du grand portage, dans le tems de la délivrance des peaux, est aussi beaucoup plus considérable; elle est souvent de plus de deux mille personnes.

La manière de traiter avec les Indiens pour leurs pelleteries, employée par les agens, est de commencer à les énivrer à force de rhum, afin d'avoir plus d'avantages dans les marchés. Les agens ne vont guères faire la traite que dans les villages où il n'y a pas déjà d'autres traitans; puis ils font leurs marchés ainsi qu'il a été dit précédemment.

Il est à observer qu'une ancienne loi de France, lorsque le Canada lui appartenait, défendait aux traitans sous peine de galères de vendre du rhum aux Indiens; de-là l'usage est resté que les traitans donnent toujours leur rhum; ce qui cependant n'est pas sans exception, car beaucoup aussi en vendent.

Les 1,400 paquets de pelleteries fines évalués à 40 liv. sterl. chaque, d'après le prix qu'en reçoivent à Montréal les petits marchands qui en recueillent en petite quantité, valent à Londres à la compagnie 88,000 liv. sterl.; car toute cette quantité tirée par elle du grand portage, est envoyée en Angleterre; cette quantité de 1400 paquets de pelleteries

fines forme environ la moitié de la quantité totale de cette espèce qui sort annuellement du Canada, en n'y comprenant pas cependant ce qui s'exporte de *Labrador*, de la baie *des Chaleurs*, et de *Gaspy*.

La compagnie de Nord-ouest dépense pour obtenir ces 1,400 paquets, 16,000 liv. sterl. pour achats en Angleterre des marchandises d'échange propres à faire le trafic des pelleteries avec les Indiens, et pour le prix de leur transport d'Angleterre à Montréal; mais comme en général toutes les dépenses qui sont faites en Canada pour ce commerce, se comptent en argent de France, il faut réduire ces 16,000 liv. sterl. en cette monnaie, ainsi que l'a fait M. le comte Andriani dans son journal: ainsi,

1°. Achat des marchandises en Angleterre	354,000 l.
2°. Gages de quarante guides, interprêtes, chefs des expéditions (*)	88,000.
3°. Gages de 1100 hommes employés à la traite intérieure, et qui hivernent sans jamais descendre à Montréal, à raison de 1800 l. par tête	1,980,000.
	2,422,000.

(*) Chaque équipage de huit à dix canots a un guide; il y a aussi un guide-chef à chaque porte d'hivernement. Tous ces guides sont Canadiens; chacun à 2500 liv. de gages.

De l'autre part..............	2,422,000
4°. Gages de 1400 hommes employés pour monter avec les canots, et descendre du grand Portage à Montréal, et de Montréal au grand Portage, pour la conduite des marchandises, à raison de 250 l. par tête..................	350,000.
5°. Le prix des vivres qui se consomment pendant les trajets entre Montréal et le grand portage, et au grand Portage même, estimé par un terme moyen annuel..........................	4,000.
Total des dépenses occasionnées à la compagnie pour obtenir les 1400 paquets de pelleteries fines du grand portage........................	2,776,000.

Les 88,000 liv. sterl. produites à Londres de la vente de ces pelleteries, comparées avec les 2,776,000 liv. de France pour les frais, établiraient pour la compagnie une perte de près de 600,000 liv. tournois. Mais voici le secret.

Les gages des hommes employés comme il est dit ci-dessus ne sont réels que sur le papier; car à l'exception des 40 guides et des 400 hommes employés à monter et descendre des canots, lesquels reçoivent la moitié de leur argent effectif, tout le reste des gages et aussi la seconde moitié des employés ci-dessus est payée en marchandises, dont la vente au grand

grand portage donne un bénéfice de 50 pour cent.

L'espèce de marchandise importée pour cette traite, et pour cette valeur de 354,000 ci-dessus mentionnée, sont des couvertures de laine, des gros draps, des rubans de fil et de laine de diverses couleurs, du vermillon, des bracelets de porcelaine, des ornemens en argenterie, des fusils, du plomb, de la poudre, et sur-tout du rhum. Au fort du Détroit, ces articles sont vendus trois fois le prix courant de Montréal, au fort Michilimackinack quatre fois, au grand portage huit fois, au lac Winnipey seize fois; et plus haut le prix en est fixé arbitrairement par les chefs traitans.

Comme les employés sont payés en marchandises, on comprend par le prodigieux profit que fait la compagnie sur leur vente, combien les salaires lui coûtent peu. Tous ces employés achètent d'elle leurs besoins; celle-ci tient avec eux un compte ouvert, et comme tous hivernent dans l'intérieur et généralement au-delà du lac Winnipey, le rhum qu'ils boivent, les couvertures et les draps qu'ils donnent à leurs femmes, etc. etc. leur reviennent fort cher. Ces employés sont généralement libertins, ivrognes, dépen-

siers ; et la compagnie n'en veut que de cet espèce. Telle est la spéculation sur leurs vices, que tout employé qui témoigne dans ses dispositions économie et sobriété, est chargé des travaux les plus fatigans, jusqu'à ce que par une suite de mauvais traitemens on ait pu le convertir à l'ivrognerie et à l'amour des femmes, qui font vendre le rhum, les couvertures et les ornemens. En 1791 il y avait neuf cents des employés de la compagnie qui lui devaient plus que le produit de dix à quinze années de leurs gages à venir.

Telle est succinctement la conduite de cette compagnie, à la tête de laquelle sont toujours MM. Forbisher et Mactavish, qui dans les quarante-six actions dont elle est composée en possèdent vingt-quatre ; le reste étant donné par beaucoup de subdivisions à d'autres marchands de Montréal qui s'emploient aux affaires de la compagnie, ou qui même comme je l'ai déjà dit, sont entièrement étrangers à sa conduite.

La durée de la société de la compagnie de Nord-Ouest est de six ans ; époque à laquelle les dividendes seront comptés à chacun des actionnaires, les profits jusques-là rentrant dans la masse.

Produit du commerce général des pelleteries.

Le montant total des pelleteries qui s'exportent du Canada, peut s'évaluer à 88,000 liv. st. produit du grand portage par la compagnie de Nord-ouest....	88,000 l. st.
Des postes de la baie des *Chaleurs*, de *Gaspy* et de *Labrador*.................	60,000.
De divers postes dans l'intérieur, dont le commerce est conduit par un certain nombre de marchands, et dont le point de réunion est *Michilimackinack*..................	60,000.
TOTAL..............	208,000.

De tout ce grand commerce de pelleteries, celui qui se fait au-dessous des lacs par les petites compagnies va appartenir de fait aux États-Unis en vertu du traité avec l'Espagne, qui ouvrant le Mississipi donne le débouché le plus prompt, le plus sûr, le plus économique à toutes les marchandises, et leur facilite par la Nouvelle-Orléans l'entrée de tous les marchés des États-Unis. Il est à présumer encore que quelques marchands américains se mêleront aussi du commerce des pelleteries fines, et leur donneront une direction vers le sud, beaucoup moins dispendieuse pour quelques-uns des points où l'on peut les obtenir, que le débouché de Montréal par les lacs. Le

tems et les succès des premières tentatives pourront seuls faire connaître de quel profit sous ce rapport l'Amérique pourra priver l'Angleterre.

Valeur des marchandises de la Province du Canada, dans le courant de l'année 1786.

Une livre sterling est de 20 schellings; cinq schellings font une piastre forte ou dollar.

Froment, 103,824 boisseaux, évalué à	20,764	liv. sch.
Farine, 10,476 boisseaux, à.......	12,571.	»
Biscuit, 9,317 quintaux, à........	6,056.	»
Semence de lin, 10,171 boisseaux, à	2,034.	4.
Avoine, 4,015 boisseaux, à........	516.	»
Pois, 304 boisseaux, à	62.	16.
Bois de construction..............	706.	»
Mâts pour des vaisseaux, mérains, douves, essentes, planches...........	3,262.	»
Potasses.........................	1,724.	»
Capillaire.......................	186.	»
Chevaux, 67 à	670.	»
Ginseng..........................	1,200.	»
	49,752.	»

Ci-contre	49,752.	5
Essence de spruce pour bierre	211.	»
Shook-casles	516.	»
Banala, 1,984 quintaux, à	1,289.	8.
Saumon	759.	»
Pommes de terre	55.	6.
Saumon fumé	68.	15.
Oignons	300.	»
Porc.	376.	»
Boeuf	210.	»
Huile de poisson	3,700.	»
Poisson salé et pelleteries de la côte de abrador, de la baie des Chaleurs et de aspy, suivant le retour envoyé par le ouverneur Coxe	60,000.	»
Evaluation des pelleteries provenant s grands lacs de la compagnie de ord-ouest, et autres postes, suivant le tail ci-dessous	225,977.	»
TOTAL	343,214.	9.

aleur déclarée dans les douanes du Canada.

Détail des sortes de Pelleteries exportées du Canada, en 1786.

6,213	Renards.	10,854	Racoon.
116,623	Castors.	2,977	(Open-cat.)
23,684	Loutres.	3,702	(Cased-cat.)
5,959	(Mink.)	7,555	Elk.
3,958	(Fisher.)	12,923	Loups.
17,713	Ours.	506	Jeunes Loups.
1,659	Oursins.	64	Tigres.
126,794	Daims en poil.	157	(Seals.)
202,719	Chats musqués.	480	Écureuils.

Quoique un grand nombre de casualités dans la chasse, dans le tems, dans la disposition des sauvages, doivent produire des différence dans la quantité des pelleteries obtenue annuellement, le résultat des cinq années qui ont suivi 1786 est à peu-près le même ; ce qui est assez étonnant dans un commerce qui s'étend depuis le Labrador jusqu'à trois ou quatre cents lieues du lac supérieur.

Valeur des marchandises importées dans la Province, la même année 1786, prouvée par les livres de la douane.

Rhum	63,032 liv. st.	
Esprit-de-vin	225.	»
Mélasse	21,380.	»
Café	2,065.	»
Sucre	5,269.	»
Vins d'Espagne	31,288.	»
Tabac	1,316.	»
Sel	2,912.	»
Chocolat	129.	»
TOTAL	127,616.	»

Une évaluation exacte de la valeur des marchandises sèches, n'ayant pas été régulièrement tenue, elle fut établie en vertu d'un ordre du lord Dorchester, par les négocians, d'après la moyenne de quatre années, comme il suit :

Montant de la somme ci-dessus	127,616 liv.	st.
Marchandises pour Québec	99,700.	»
Idem pour Montréal	97,800.	»
Total de l'importation	325,116.	»
Exportation	343,214.	9.
Avantage en faveur du Canada	18,098.	9.

Outre les importations ci-dessus, il faut calculer la valeur de 6709 barrils de porc salé et 1574 petits barrils de beurre de 50 à 60 liv. pesant, pour l'usage des militaires.

Les années suivantes, 1787, 88, 89 et 90, ont été à-peu-près égales à 5 ou 6000 livres plus ou moins.

Je répète, en finissant ce compte succint du commerce du Canada, qu'il est la copie fidèle du journal de M. le comte Andriani, dont un de ses amis, à qui il l'avait communiqué, m'a bien voulu permettre de faire usage; les lumières, le caractère de M. le comte Andriani, et la facilité que les ordres du gouvernement anglais lui ont procurée pour ses recherches, me donnent une grande confiance dans les informations qu'il a recueillies; je n'ai pu les vérifier moi-même; et l'on sent que les quantités et les prix ont pu recevoir quelqu'altération depuis l'époque où il écrivait.

Départ d'Oswego.

Le dimanche 26 juillet, lendemain de notre arrivée à Oswego, avertis par les officiers que le tems de la moisson rendait les passages des bateaux américains moins fréquens, et que

probablement nous en attendrions un plusieurs jours, et apprenant aussi que la seule autre chance que nous eussions était d'aller chercher à pied, à douze milles plus loin, la possibilité douteuse que les settlers qui y étaient établis, nous fourniraient un bateau, nous étions combattus par l'impatience de quitter les possessions anglaises, et par l'effroi de la grande dépense que nous coûterait un bateau, loué pour nous seuls, lorsque du haut du bastion nous en avons découvert un le long des côtes. Les soldats à qui la haine et le mépris des Américains sont enseignés comme l'exercice, voyant notre attention à considérer cette arrivée, et n'en sachant pas le motif, nous disaient : « oh ! ce n'est » rien, c'est un bateau de ces *damnés de* » *yankees* », et c'était précisément un bateau de yankees que nous désirions. Ce bateau amenait M. *Vanallen*, américain, habitant des environs d'Albany, qui, bientôt après, est monté au fort pour y demander quelques nourritures fraîches, afin d'achever de se remettre d'une fièvre intermittente qu'il avait attrappée dans les bois. Il n'y a point de taverne au fort, par conséquent, point de moyen d'acheter ; les officiers, avec un peu de bonne disposition, auraient bien pu aider de quel-

ques légumes ce pauvre valétudinaire ; mais aider un Yankee, il n'y a jamais de nécessité, ni même de convenance pour un officier anglais.

Tout désappointé qu'a été M. Vanallen, de ne point trouver à Oswego les secours qu'il espérait pour sa convalescence, il ne nous en a pas moins promis deux places dans son bateau ; mais il ne devait se mettre en voyage pour Albany que le lendemain, même peut-être deux ou trois jours après, selon qu'il serait rejoint par trois autres bateaux qu il attendait, et qu'il retournait chercher dans le lac, à un rendez-vous donné. Nous avons donc vu un moyen sûr de quitter Oswego, et l'ardeur que nous avons mis à le chercher ne laissait à nos hôtes aucun doute sur notre empressement. Cette sécurité nous a inspiré de la patience ; les officiers anglais, beaucoup plus généreux pour nous que pour le Yankee, ont voulu absolument nous donner des provisions ; ils l'ont fait avec une libéralité égale à toute la bienveillance qu'ils nous avaient déjà montrée.

Cependant deux jours entiers s'étaient déjà passés depuis notre arrivée, et le troisième commençait à nous peser beaucoup, quand le matin resté seul au fort pendant que les offi-

ciers et du Petit Thouars avaient été à la chasse et à la pêche, braquant ma lunette sur la côte, d'où j'attendais notre délivrance, j'ai vu paraître deux bateaux ; mes paquets ont été promptement faits, mes provisions rassemblées ; c'étoit M. Vanallen ou quelqu'autre qui prenait la route des États-Unis, et nous étions décidés à saisir la première occasion. C'était effectivement M. Vanallen ; un seul de ses bateaux l'avait rejoint et il s'était déterminé à ne pas attendre les autres : mais il était midi, ces bateaux étaient très-chargés, un rapide à passer à deux milles d'Oswego, devait employer assez de tems pour qu'il ne put pas raisonnablement espérer d'aller loin dans la journée; il nous proposait de le rejoindre à pied le lendemain matin vers quatre heures ; nous avons préféré d'aller le soir même partager sa tente, et alors bien surs de quitter Oswego dans l'après-midi, nous nous sommes livrés plus à notre aise que nous ne l'avions fait encore à la reconnaissance, à l'aisance, à la cordialité avec les officiers Anglais, de qui, en vérité nous ne pouvions jamais assez nous louer ; ils ont poussé les procédés jusqu'à vouloir nous conduire à notre gîte, et ils nous ont donné en nous quittant des témoignages d'intérêt que nous avons reçus avec

la sensibilité que réellement nous éprouvions. Puissions-nous jamais trouver une occasion de les traiter aussi bien que nous l'avons été d'eux.

Les moustiques qui nous ont passablement tourmenté, ne nous ont pas cependant fait regretter le parti que nous avions pris de venir trouver M. Vanallen, et tout en nous grattant et ne dormant pas, nous avons joui de n'être plus sous la férule de son *excellence* M. le gouverneur général de *tous les Canadas*.

RETOUR
DU
HAUT-CANADA.
JUSQU'A BOSTON.

Route depuis Oswego jusqu'aux Chûtes.

Nous nous sommes mis en route au lever du soleil ; nous n'avons pu cependant faire dans toute notre journée plus de dix milles ; la navigation de la rivière d'Oswego est aussi pénible que navigation puisse être ; presque jamais assez d'eau pour pouvoir aller même à l'aide des perches. Il est vrai que nos deux bateaux étaient chargés chacun d'environ un tonneau et demi, et ils n'avaient chacun que trois hommes pour la manœuvre ; le nôtre était de plus aidé par du Petit-Thouars qui poussait à la perche aussi constamment que les autres ; qui, comme eux, a passé plus de trois quarts de la journée dans l'eau à soulever le bateau, pour le faire passer, avec un peu moins de difficulté, sur les rocs dont cette rivière est

remplie, et dont aucun autre moyen ne nous aurait tiré. Dans cinq ou six passages les efforts séparés de nos équipages n'étaient pas suffisans; il leur a fallu se réunir pour mettre successivement nos deux bateaux en mouvement. On dit que des bateaux moins chargés passent avec moins de difficulté, que sur-tout en descendant, le courant aide beaucoup à en sortir; qu'en automne, et plus encore au printems, la plus grande abondance de l'eau rend nulles presque toutes les difficultés qui, aujourd'hui, nous arrêtent, cela se peut; mais une navigation qui n'est aisément pratiquable que pendant deux mois de l'année, qui ne l'est qu'en descendant, et qui est la seule aujourd'hui connue pour faire sortir des États-Unis toutes leurs productions, et pour y amener toutes les denrées qui viennent et viendront des lacs, ne peut certainement pas rivaliser avec celle du fleuve Saint-Laurent; toute imparfaite qu'elle est. Sans doute l'État de New-Yorck, dans le territoire duquel est cette navigation, et à qui elle est d'un plus grand intérêt qu'à aucune autre, réunira tous les moyens possibles pour la rendre facile; on assure même que la législature s'en occupe sérieusement; mais à quel point cette importante tâche est-elle possible? Voilà ce qu'un long et profond examen des

difficultés peut seul faire connaître. Il suffit d'y passer, pour être sûr qu'elle présente de grands obstacles.

Cette journée ne nous a rien montré d'intéressant; aucun settlement depuis Oswego jusqu'aux Chûtes. On passe auprès d'une île qui conserve le nom d'un officier français *Brescrit* qui, dans la guerre de sept ans, y a remporté un avantage sur les Anglais et les Indiens combinés; cette île, comme tout le reste du pays que nous avons traversé, n'est que bois.

A deux milles en avant des chûtes est une maison occupée par *Van Verberg*, hollandais, accusé dans le pays de dénoncer à la garnison du fort la contrebande qui se prépare pendant la nuit, et d'être aussi espion anglais pour les déserteurs. Cette opinion que d'après ce que nous avons entendu dire au fort, nous avons raison de croire juste, est si répandue, que l'année dernière, sur les bruits de guerre entre l'Amérique et l'Angleterre, cet homme, pour échapper à la vengeance de ses voisins se crut obligé de demander asyle à la garnison.

Au lieu où la navigation est interrompue; nous nous sommes arrêtés chez *William Shorten*; il tient taverne, c'est-à-dire qu'il reçoit dans la seule chambre dont sa maison

est composée , les voyageurs qui veulent y coucher, et qu'il leur donne du porc salé et du rhum ; ses moyens ne s'étendent pas plus loin. Nous sommes arrivés neuf chez lui , percés jusqu'aux os , car la pluie avait mouillé ceux qui ne l'étaient pas pour avoir traîné le bateau. Un bon feu nous a séché successivement; quelques tranches d'un jambon que nous avions apporté nous ont restauré , et du Petit Thouars et moi nous avons partagé un mauvais lit ; que nous avons trouvé bon ; la fatigue impérieuse m'a fait passer sur la grande répugnance que j'éprouve à partager ainsi un lit , et sur le désagrément d'être couché au milieu de tant de monde, de tant de bruit et dans une aussi petite place.

Chûtes d'Oswego et Peniers.

Le portage qne les chûtes de la rivière d'Oswego rendent nécessaire , est d'environ un mille ; mais William Shorten , chez qui nous étions , n'a qu'une paire de bœufs , et nons avions deux bateaux très-chargés ; les bateaux ont exigé chacun un voyage ; les charges quatre ; les Américains ne sont pas expéditifs , nous n'avons donc pu avoir nos bateaux rendus et chargés au lieu où la na-

vigation

vigation recommence qu'à près de cinq heures du soir; alors s'est élevé une querelle entre notre compagnon M. Vanallen et les deux chefs conducteurs de nos bateaux, qui sont à ses gages ; ils étaient ivres ; ils l'ont très-maltraité ; il les a *damnés*, et ils lui ont dit en retour autant d'injures que leur mémoire bien fournie a pu leur en rappeler. Comme cette affaire était à moitié finie , un autre homme du voisinage est venu réclamer de M. Vanallen quelqu'argent pour les gages de son fils, employé pendant quelques jours sur ses bateaux. Cette petite querelle s'est terminée à l'amiable ; M. Vanallen nous a mené coucher chez le plaignant , et a pour cette réconciliation sacrifié quelques milles que nous aurions pu faire de plus dans la soirée.

Pour cette fois nous n'avions même pas de lit; nous avons couché pêle-mêle, notre compagnie, nos bateliers , le mari, la femme , les enfans, mâles et femelles, dans une chambre de douze pieds en carré, et comme nous n'avions fait qu'un mille à pied , un mille et demi en bateau, la fatigue ne nous était d'aucune ressource pour nous faire trouver le plancher doux , et pour nous rendre moins sensibles aux moustiques et aux puces.

M. Vanallen , dans le bateau de qui nous

voyageons, est un membre du Congrès pour le comté d'Albany dans l'État de New-Yorck. Il est, de plus, arpenteur; sou âge et sans doute ses talens semblent lui donner la confiance de son canton.

Il était chargé, cette année, de faire l'arpentage de plus d'un demi million d'acres situés sur le lac Ontario et le fleuve Saint-Laurent, à-peu-près vis-à-vis de *Carleton-island.*

Il l'avait commencé dès l'année dernière. La maladie de la plus grande partie des arpenteurs qu'il avait avec lui a contrarié ses opérations ; que, d'ailleurs, la variation considérable de ses aiguilles aimantées en approchant de certains rochers eût rendu à elle seule impossible à completter. Il a eu lui-même la fièvre, car tout le pays en est infecté ; elle se prend en parcourant les bois, comme en habitant auprès des rivières.

M. Vanallen est, d'ailleurs, juge de paix, et en conséquence son équipage l'appelle *squire* quand il ne le *damne* pas. C'est un homme de soixante ans, que l'on dit instruit dans sa partie, et qui paraît bon et sage.

On ne trouve aux environs d'Oswego, que de très-nouveaux settlemens. M. *Shorten*, chez qui nous avons couché le premier jour,

n'y est établi que depuis le printems ; il avait acheté cette terre il y a trois ans, à raison de trois pences l'acre, et il peut la vendre aujourd'hui douze schellings ; il possède trois cens acres, dont dix à peine sont *cleared.* Il est à la rive droite de la rivière ; les terres de la gauche sont ce qu'on appelle les terres militaires ; celles données par l'état de New-Yorck, à chaque soldat après la guerre. *William Peniers*, chez qui nous avons couché le second jour, a payé, il y a deux ans, un lot de ces terres militaires, trois schellings l'acre au soldat auquel il avait été donné.

Les chûtes d'Oswego ont à-peu-près dix pieds de haut ; la largeur de la rivière y est d'un demi-quart de mille ; la vue n'en est pas sans agrément. La brisure d'une partie de la table de roc, de laquelle tombe cette eau, et l'irrégularité de sa forme, produisent des effets assez piquants mais petits. A la rive droite et vers la chûte, sont les vestiges d'un ancien fort français ; une petite log-house est bâtie auprès de son enceinte : le propriétaire fait aujourd'hui construire au pied de la chûte un moulin à grain.

Three-rivers point. Et squire Bingham.

Il est peu de positions dans le Monde, que l'on ne puisse envisager sous un côté moins défavorable ; et c'est assez mon occupation familière depuis quelque tems. L'avantage d'un mauvais gîte est de hâter le moment du départ. M. Vanallen, après avoir payé son raccommodement avec M. Péniers de beaucoup de caresses pour les petits enfans, de complimens pour les plus grands, et d'un petit présent de chocolat à mistriss Peniers, s'est donc empressé de se mettre en chemin. Avant cinq heures, nous étions dans le bateau, et toujours au milieu des bois, sans rencontrer, pendant onze milles, encore un seul arbre abbattu ; nous sommes enfin arrivés, partie en ramant, mais plus fréquemment encore en usant du secours des perches, aux rapides des trois rivières. Là, les gens inutiles ont du quitter le bateau. M. Vanallen et moi, nous sommes débarqués, et nous avons gagné une petite hûte, où nous avons trouvé une famille récemment échappée à la fièvre, occupée à couper à la faulx un bled si clair qu'il n'y en avait pas dix grains à perdre. Mais ces bonnes gens n'ont pas de voisins ; il faut qu'ils fassent tout eux-mêmes ;

de huit enfans qu'ils ont, un seul qui a neuf ans peut un peu les aider ; les ouvriers ne pourraient pas s'obtenir là même pour de l'or ; ils n'ont pas de cridec, (faulx à rateau) et mieux vaut perdre les trois quarts de leur chétive récolte que de la perdre toute entière. Ces pauvres gens, établis depuis un an sur cette terre, ont constamment la fièvre ; ils étaient propriétaires de douze cents acres ; six cents par donation de l'État, le mari ayant été soldat, six cents autres qu'il avait acheté il y a deux ans, dix schellings l'acre, et dont l'extrême nécessité les a forcé à en vendre trois cents, au modique bénéfice de deux schellings l'acre. Ces honnêtes gens cultivent un jardin; ils en ont échangé quelques productions contre quelques livres de porc, que M. Vanallen leur a donné d'autant plus volontiers qu'il croit le retour de sa santé attaché à une nourriture fraîche. Ces gens paraissent bons et laborieux ; la femme, quoique mère de huit enfans, et relevant de la fièvre, est encore jolie ; ils m'ont aussi donné quelques pommes de terre, quelques concombres, et ne voulaient pas recevoir mon argent.

Les rapides passés à grande peine, nous nous sommes r'embarqués ; une navigation moins pénible que les précédentes nous a amenés au

point où la rivière Oswego, rencontrant l'*Onondaga-river*, qui sort de petits lacs, change de nom et prend celui d'*Oneyda*. Pour être littéral, il faudrait prendre cette nomenclature en sens inverse, puisque nous remontons la rivière, et que c'est réellement l'*Oneyda-river*, sortant du lac Oneyda, qui rencontre et reçoit l'*Onondago* dans cet endroit, et prend le nom d'*Oswego*; mais j'écris comme je voyage, et dans les pays nouvellement connus, où l'on arrive aux rivières par l'embouchure, cet ordre de nomenclature est très-usité ; il a lieu par-tout en Amérique.

Toute la partie du pays que nous avons parcourue, depuis Oswego, est dans le comté Onondago, qui s'étend jusqu'au lac Oneyda, et qui, dans une étendue de près de 1,800,000 acres dont il est composé, toutes excellentes terres, n'est, par le dernier dénombrement, peuplé encore que de 3,000 habitans.

Le *Three-rivers point*, (c'est ainsi que se nomme cette place) est un point intéressant; c'est là que la navigation qui apporte toutes les denrées du pays de Genessée par les lacs, et les sels de la source salée, qui est à l'entrée du pays Onondago, se réunit à celle qui amène les denrées de la rivière des Mohawcs, d'Albany, et par conséquent de toutes les

provinces de l'Est. Jusqu'ici la navigation est bien plus fréquentée d'Albany aux lacs du Genessée et *Vice versa*, que d'aucuns de ces points au lac Ontario. Mais on peut prévoir le moment même assez prochain, où ce point, qui ne contient aujourd'hui qu'une seule taverne pour tout établissement, sera l'emplacement d'une ville de quelque conséquence. A présent, c'est une des places les plus malsaines de ce pays, qui l'est beaucoup : M. Vanallen, qui a acheté à Kingston de la farine à six dollars, et du porc à huit pences, et qui, par une faveur ou un aveuglement particulier des officiers anglais, est parvenu à les faire entrer dans la rivière d'Oswego, comptait les vendre ici avec beaucoup d'avantage ; il s'était déjà défait, à *Oswego falls*, de quelques barrils de farine à huit dollars ; il comptait envoyer sa cargaison entière aux *Saltsprings*, où il nourrissait l'espoir de la vendre dix dollars. Mais il a appris ici que la réunion pour le traité avec les Indiens n'aurait pas lieu ; que le pays était plein de denrées comme les siennes, achetées à un prix très-inférieur à ses prétentions, et que l'argent y était fort rare. Il a donc fallu renoncer à ses flatteuses espérances, et se déterminer à aller plus loin chercher des acquéreurs.

Sur ce désappointement, je fondais l'espoir de gagner encore quelques milles dans l'après-midi, quand un bateau venant de Saltsprings, a apporté MM. *Renssèlaer*, *Henry*, *Stouts*, habitans considérables d'Albany. Le premier d'entr'eux était dans l'abbattement d'un accès de fièvre qui venait de le quitter, et qui avait tous les caractères d'une fièvre intermittente. Ces messieurs ne voulaient pas aller plus loin. M. Vanallen leur a proposé de remettre son départ au lendemain, pour voyager avec eux ; il nous a présenté à eux, et quelques coups de bon vin qu'ils portent avec eux, car ils voyagent avec toutes leurs aises, ont consolé du Petit-Thouars et moi de ce délai.

Il n'y avait que des malades dans la maison ; le mari, M. *Bingham Squire*, relevait de la fièvre ; sa femme en était encore attaquée, et était au lit ; ses enfans, ses domestiques l'étaient aussi, ainsi qu'une jolie personne de vingt ans, que nous devions supposer mariée, puisqu'elle nourrissait un enfant de deux mois, mais qui n'était que l'objet malheureux de l'abandon d'un homme qui lui avait promis de l'épouser.

Tout ce monde était malade dans la même chambre où nous avions dîné, dans celle où nous devions coucher, car la maison n'en

a encore qu'une; les nouveaux arrivés apportaient une tente bien fermée; ils ont déclaré préférer y passer la nuit à respirer l'air fiévreux du log-house. La peur d'un retour de fièvre a pris à M. Vanallen, qui a fait tendre aussi au bord de l'eau la sienne, qui n'est que sa voile, et nous nous sommes, à l'accoutumée, enveloppés dans nos couvertures.

J'y dormais déjà, quand le maître de la maison est venu me réveiller, m'appelant *docteur*; il m'avait vu dans la journée, prendre intérêt à tous ses malades, m'informer avec soin de leur situation, de leur traitement; il en avait conclu que j'étais médecin : Docteur, disait-il, « de grace réveillez-vous ; si » vous ne venez pas sur-le-champ au secours » de cette jeune femme, elle va mourir. Le » docteur qui est venu il y a huit jours, lui » avait laissé des médecines jusqu'à aujour» d'hui, annonçant qu'elle serait guérie. Elle a » toujours été de mal en pis ; il n'y a plus » de médecines ; donnez-lui donc quelque » chose pour l'empêcher de mourir. » Quoique je fusses long-tems à me reconnaître, au titre de docteur, et que j'assurasse que je ne le méritais pas, le Squire Bingham prenant ma modestie pour de la désobligeance ou de l'envie de dormir, ne m'en pressait que

davantage. Heureusement j'avais dans mes sacoches des *poudres de James*, que j'avais reçues avant mon départ, de l'obligeance de M. *Bordley* de Phyladelphie. L'idée qu'elles pourraient être employées utilement dans ce cas désespéré, m'a donc fait repousser avec moins d'obstination la confiance de ce pauvre homme, et je me suis laissé conduire au lit de la malheureuse fille, que j'ai trouvé enflée, couverte de taches livides, délirante. Mes poudres de James ne pouvaient avoir d'inconvénient, mais en les cherchant, je n'ai pu trouver le papier qui m'en indiquait les doses, que m'avait aussi donné M. Bordley, et qui m'était d'autant plus nécessaire que je n'avais jamais vu administrer ce remède. Marquer de l'incertitude, eût été diminuer le crédit que l'on m'avoit donné sans motif, mais qui alors était nécessaire à conserver. J'en ai donné vingt grains dans du vin de Madère, avec assez de confiance; la malade l'a pris avec plus de confiance encore, et quatre heures après, le Squire enchanté, est venu me réveiller une seconde fois, pour m'annoncer le bon effet de mon ordonnance; elle avait provoqué une sueur abondante, avait produit les évacuations que le médecin d'Onondago cherchait sans succès depuis huit jours.

Le lendemain, avant de monter à cheval, j'en ai fait prendre encore dix grains, j'en ai laissé une dose de plus, et je suis parti comblé de bénédictions de cette pauvre jeune personne, qui baisait mes mains, mon habit, qui ne voulait pas me laisser partir : j'ai laissé du quinquina à mistriss Bingham, pour qui j'ai été consulté aussi, et remercié de tout le monde. Heureux d'avoir aussi bien deviné, j'ai quitté la *pointe des trois rivières*, emportant une haute réputation de savoir. La mauvaise étoile de cette jeune personne, que le squire Bingham logeait chez lui depuis huit mois par bienveillance, avait amené cette nuit dans cette taverne l'homme qui l'avait séduite, et qui, en osant paraître devant elle, insultait à sa position ; il était arrivé dans un bateau en chemin pour le Genessée, où il allait chercher de l'ouvrage. Les convulsions en ont pris à ma pauvre malade, mais les poudres ont triomphé même des convulsions, et le bateau était parti dès la pointe du jour.

On juge qu'arrivé à Philadelphie, j'ai fait hommage de cette cure à M. Bordley, qui m'a fait frémir de mon essai en médecine, en me disant que jamais, dans aucun cas, les poudres de James ne se donnaient à-la-fois

à une dose de plus de sept grains ; mais la pauvre femme était sauvée, et peut-être ne l'aurait-elle pas été à la rigueur de l'ordonnance.

La place où est la taverne, appartient avec quelques acres de terre, au squire Bingham, qui en a une assez grande quantité un peu plus loin ; toutes ces terres seraient bonnes si elles n'étaient pas plates, inondées, marécageuses ; l'eau y est détestable, et l'air infecté. Le gouvernement de l'état de New-Yorck, sur la crainte de la guerre, a fait l'an dernier environner cette maison de palissades, pour la mettre à l'abri d'un coup de main des Indiens ; elles ne peuvent guères être plus mal placées.

Rotterdam, et Lac Oneida. M. de Vatines.

La navigation, jusqu'au lac Oneyda, est moins difficile qu'elle ne l'avait été les jours précédens ; là, elle est entièrement bonne : nous avons voyagé de concert avec les habitans d'Albany, dont l'un est frère du lieutenant-gouverneur de l'état de New-Yorck, l'autre un des plus riches négocians d'Albany le troisième homme de loi, en réputation dans cette ville ; ils sont polis avec simplicité.

Nous nous sommes arrêtés le 3 au fort *Brumpton*, à l'entrée du lac. Cette maison est encore entourée de palissades plantées l'année dernière ; elle est auprès d'un ancien fort en terre, construit par les Anglais, dans la guerre d'Amérique. Il était bien placé pour empêcher l'entrée et la sortie du lac ; le retranchement est composé d'une suite de Redans ; ce qui en reste ne permet pas de juger comment le canon pouvait y être avantageusement placé. Voilà les antiquités du pays ; des restes de forts de la guerre de 1776, ou tout au plus de celle de 1756. C'est avec les siècles futurs que l'imagination doit vivre, si elle veut s'exercer dans ces nouvelles contrées. Il n'y aura de siècles passés que pour les générations à venir.

Le maître de la maison en était parti depuis la veille, pour aller passer deux jours à Rotterdam ; une fille de quatorze ans avait été laissée à la garde du ménage et d'un petit frère malade ; elle le soignait d'une manière touchante. Cette pauvre enfant nous a fait les honneurs de la maison de son mieux ; mais il n'y avait rien, et nous aurions été obligés de nous contenter de quelques pommes de terre, encore petites, que nous arrachions dans le champ, si des Indiens campés de

l'autre côté de la rivière, ne nous eussent apporté un gros brochet qu'ils avaient harponné le matin.

Nos équipages fatigués s'étaient d'abord refusés à la proposition de nous conduire le soir à *Rotterdam* à dix milles dans le lac. L'exiguité de mes provisions a changé leurs dispositions et les a ramenés d'eux-mêmes à ce projet, dont nous n'osions plus leur parler.

Rotterdam est un nouvel établissement, commencé il y a seulement dix-huit mois. M. *Sereiber,* riche négociant hollandais, est propriétaire d'un grand tract de terre, qui s'étend du lac Ontario jusques sur le lac Oneyda. Il a choisi l'embouchure de *Brucecreek,* pour y placer sa ville principale ; il en a commencé une autre sur le *Littlesalmoncreek,* à deux milles du lac Ontario. Brucecreek est encore navigable à quelques milles au-dessus de Rotterdam. M. Sereiber a ouvert une route jusqu'à sa nouvelle ville ; aujourd'hui les établissemens ne sont rien encore ; une douzaine de mauvaises log-houses bâties presque toutes aux frais de M. Sereiber, composent toute la ville de Rotterdam, ainsi nommée en honneur de la patrie de son fondateur. Des digues pour l'usage de deux moulins qu'il fait construire, lui ont coûté beau-

coup d'argent; toujours mal faites jusqu'ici, il a fallu les recommencer plusieurs fois; le moulin à grain n'est pas encore construit, et ces digues semblent encore trop faibles pour la masse d'eau qu'elles doivent contenir et diriger. Des ouvrages assez dispendieux à l'entrée du creek, n'en ont pas non plus rendu encore l'abord facile. On estime la dépense déjà faite par M. Screiber, en constructions et en chemins, à plus de 8000 dollars. Si les ouvrages étaient bien faits, ce serait une dépense bien entendue. Il élève à présent une belle maison en menuiserie, où il va placer un store dont il partage les profits avec deux associés, qui le tiennent, et qui sont ses agens pour tous ses ouvrages; un store est là comme par-tout ailleurs en Amérique, le meilleur revenu que puisse se procurer l'homme qui fait beaucoup de dépenses dans un nouvel établissement. M. Screiber repompe donc par le sien tout l'argent qu'il dépense pour ses travaux. Il fait vendre, par exemple, 4 schellings et demi le *quart* de *brandy*, 3 et demi celui de rhum; 6 pences la livre de farine en détail; 10 dollars et demi le barril qu'il n'achette pas plus de 7 dollars. Les profits qu'il fait sur les autres denrées sont plus considérables encore. La terre qui s'est vendue, il y a dix-

huit mois un dollar l'acre, se vend trois à présent; mais n'est pas encore fort recherchée. Les settlers actuels viennent de la Nouvelle-Angleterre et des environs d'Albany.

Les associés de M. Screiber au store sont hollandais comme lui ; un mulâtre en est le commis. Ce mulâtre est aussi médecin; il est jardinier, il semble avoir eu de l'éducation; on le dit frère de M. *Welth*; l'un des associés. Les ouvriers se payent à Rotterdam quatre schellings par jour et nourris, ou six et demi sans nourriture, ce qui revient au même. Les pensions se payent quatorze schellings par semaine sans liqueur. Nous avons payé le pain pour notre provision jusqu'à neuf pences la livre (à-peu-près 18 sols de France) ; le prix commun en est six; celui de la viande fraîche, quand on en a, est de huit pences ; mais malgré le nombre constant d'ouvriers employés par M. Screiber, les provisions sont rares, incertaines, et le prix en est toujours par-là fort élevé. Le pays est aussi fiévreux qu'aucun de ceux que nous ayons encore passé.

M. Vanallen a trouvé ici à vendre toute sa cargaison et un de ses bateaux, mais moins cher qu'il ne l'espérait; sa farine à huit dollars; il en avait eu huit un quart à Oswegofalls. C'est avec les stores qu'il a fait affaire. Les

marchés

marchés ont occupé toute la matinée, et nous ont donné le tems d'aller voir un français que l'on nous avait annoncé comme un jardinier habile. Tout en ramassant des pommes de terre et des oignons, il nous a montré dans sa physionomie et dans ses manières quelque chose de distingué ; et nous avons bientôt appris de lui qu'il était jadis seigneur d'une vicomté près de Lille, fils d'un père qui avait mangé une partie de son bien et dépensier lui-même; ayant vendu dès avant la révolution sa petite seigneurie 24,000 liv. pour les faire prospérer en Amérique, et les ayant tous mangé en dépenses folles, en entreprises inconsidérées dans les villes, ce qui l'a réduit depuis trois ans à travailler à la terre. Il s'appelle *Vatine*. Il demeure depuis trois ans autour du lac Oneyda : il en a passé un avec les Indiens, dont il se loue beaucoup; puis dans une île au milieu du lac, où il vivait seul avec sa femme, et où il a défriché une vingtaine d'acres ; enfin il est établi depuis quinze mois à Rotterdam, où M. Sereiber en lui vendant cent acres a mis dans la condition de sa vente la plus grande obligeance. L'instabilité du caractère de M. de Vatine a, même de son aveu, plus influé sur tous ses changemens de domicile qu'aucun calcul réfléchi. C'est un

homme de trente ans, gai, dispos, toujours riant, accoutumé au travail, ne s'en plaignant pas, mais ayant pris en grippe les Américains parce que, dit-il, ils n'ont aucune bonne-foi dans leurs marchés, et sur tout parce qu'ils sont tristes. Il vit cependant bien avec tous les habitans de Rotterdam, quoiqu'il les trouve d'une beaucoup plus mauvaise espèce encore que les autres. Il les aide dans leurs travaux, en est aidé dans les siens, et leur vend le plus cher qu'il peut les produits d'un petit jardin qu'il cultive très-bien en légumes. Sa joie en voyant des compatriotes a été extrême; il eût voulu nous donner tous les légumes de son jardin sans recevoir un sol de nous. Il ne rève qu'à la France, qu'au moment où la paix lui permettra de retourner dans un pays qu'il préfère à tout autre, dût-il n'y manger que du pain; il aimerait mieux y vivre misérable, que d'habiter dans tout autre pays où il serait riche. Cette disposition est la même dans tous les Français. Il nous a demandé avec un grand intérêt des nouvelles des armées de France, et de leurs succès. Il paraît par sa conversation avoir plus d'activité que d'esprit. Ses opinions sur la révolution sont celles d'un honnête français. Il avait des livres dont le choix parlait à son avantage. Montesquieu, Buffon,

Corneille, beaucoup de voyages; après avoir vendu ses bijoux, puis ses habits, puis son linge, il a fallu vendre la bibliothèque, et la vendre à moitié et moins encore que le prix qu'il en aurait eu à New-Yorck ou à Philadelphie; car le maître du store pouvait seul, à deux cents milles aux environs, en procurer la vente; et il en a fait profiter un riche hollandais qui s'établit à quelques milles de Rotterdam. Nous avons voulu voir madame de Vatine; c'est une femme de vingt-quatre ans, jolie, bonne; elle a sur-tout des yeux agréables, un regard doux et expressif; elle paraît ainsi que bien d'autres femmes, aimer son mari avec plus de tendresse qu'elle n'en reçoit. Je ne serais pas même étonné qu'il n'y eût un peu de jalousie en jeu. Les propos et le ton léger du mari y prêtent, ce qui ne l'empêche pas de paraître fort attaché à sa femme : elle est mère de trois enfans, dont l'aînée a dix ans. Elle paraît sensible et spirituelle; elle fait le foin, le pain, la lessive, la cuisine, et ses mains sont encore jolies; elle a au moins autant que son mari l'ennui de l'Amérique, sur-tout du lac Oneida. Elle l'entretient dans le projet d'aller habiter au moins avec quelques familles françaises; elle nous a vu avec grand plaisir, et était plus

confiante, plus à son aise avec nous en un quart-d'heure, que jamais dit-elle, elle ne le sera avec des Américains, demeurât-elle dix ans avec eux. Cette espèce de dégoût, de déplaisance pour les Américains est un travers bien commun aux Français qu'on rencontre dans cette partie du monde. Les formes agréables, la politesse d'expression, la douceur, la gaîté et l'ouverture des manières leur sont toujours nécessaires à rencontrer, quelques coups qu'ils aient reçus de la fortune. La promptitude à juger, la prévention ne les abandonne jamais; ils ne sont pas injustes envers les Américains s'ils jugent leurs formes moins agréables que les nôtres; mais qu'ils soient moins honnêtes que les autres peuples, je n'ai rien vu qui puisse me faire embrasser cette opinion. Nous avons appris par M. de Vatine que M. *Desjardins*, et non M. l'abbé *Desjardins*, comme on nous l'avait dit à Niagara, avait acheté de M. *Macombe*, à Paris, à-peu-près 300,000 acres de terre le long de *Black-river* dans *Hongrybay*, en société avec deux autres français dont un M. *Faroux* (*) architecte; qu'ils sont à présent occupés à arpenter leur terrein, sur lequel, comme les

(*) M. Faroux s'est noyé depuis, en passant *Black-river*.

autres, ils projettent de grands établissemens; que M. Desjardins qui semble riche est marié et bâtit une maison à Albany. Tout cela nous est dit par M. de Vatine, que nous avons quitté en nous promettant mutuellement un bon souvenir. Rotterdam est dans le comté *Herkemer* et sur ses limites.

Le lac Oneyda a 28 milles de long; nous en avions donc dix-huit encore de navigation à faire avant de le quitter. A l'exception d'une ferme que fait construire ce même M. *Vand-wcamp* qui a acheté les livres de M. de Vatine, ferme à cinq milles de Rotterdam, on ne voit pas une seule maison, un seul défrichement sur aucun bord du lac; des bois éternels, des terres médiocres. Du côté nord le pays est plat; du côté du midi, et vers la tête du lac, les terres s'élèvent davantage, au point de laisser voir quelques montagnes à dix ou douze milles de distance, et dans une direction parallèle au lac. Ce sont ces mêmes montagnes que nous avions déjà vues du lac Ontario, en venant de Kingston à Oswego. Le lac Oneyda a cinq ou six milles de large. C'est vers les côtes sud-est, et à quelques milles dans les terres, qu'est le village indien des Oneydas. Cette nation est actuellement occupée d'un traité par lequelle elle doit vendre à l'État de New-Yorck

la plus grande partie de ce qu'on lui avait réservé de terres. J'ignore les conditions du traité ; je sais seulement que l'étendue de 12 milles carrés lui doit être encore réservée en propriété avec toute garantie, et la pêche dans le lac. Peu d'années plutôt les Oneydas étaient maîtres de toutes ces terres immenses livrées aujourd'hui aux spéculateurs américains.

On ne peut pas déplorer de les voir passer en des mains qui les mettront plus en valeur, sur-tout puisque les Indiens sont contens. Mais n'était-il pas possible d'établir des habitations au milieu de ce peuple, de l'amener à la civilisation par la culture dont l'exemple l'aurait instruit.

On assure que cette tribu augmente de population au lieu de diminuer ; c'est le seul exemple qu'en présentent les nations indiennes connues, et qu'il fallait encourager. Elle a même un commencement de civilisation, une culture mieux suivie qu'aucune autre tribu indienne.

Au demeurant, on dit que la négociation ne réussira pas, que le général *Skuyler* qui en est chargé, et qui veut acheter pour lui presque la totalité de ces terres, trouve du côté des Indiens des obstacles qu'a suscités le secrétaire d'état *Thymothy Pickering*, piqué

de n'avoir pas été mis pour quelque chose dans les projets de bénéfice. Ces propos, que tiennent cependant des gens qui se croient très-instruits, peuvent être une calomnie, mais n'ont rien d'invraisemblable.

Wood-creek.

Nous comptions faire quelques milles dans le *Wood-creek* avant de nous arrêter, quand nous avons trouvé la compagnie d'Albany établie à son entrée. Un accès de fièvre de M. Rensselaer l'avait forcé de finir la journée à deux heures après-midi. Ces messieurs nous ont proposé de nous arrêter; notre chef y a consenti ; nous ne sommes pas toujours consultés dans les déterminations, ce qui est naturel. Nous avons applaudi à celle-là ; mais notre nuit a été plus occupée à nous gratter qu'à dormir ; car les maringouins et les petites mouches sont plus multipliés le long du Vood-creek qu'en aucune autre partie de ces déserts. Il nous avait fallu envoyer chercher de l'eau à trois milles à une source que nos bateliers connaissaient. Cette eau très-mauvaise était excellente en comparaison de l'eau fangeuse, croupie et méphitique du Wood-creek ; enfin elle pouvait se boire avec

du rhum. Quelques [illegible]s de pommes de terre de Rotterdam ont fait notre dîner. Le biscuit ne nous a pas manqué; et quoique nous ayons été fort mal à peu-près sous tous les rapports, nous avons senti qu'on pouvait l'être encore davantage.

Le Wood-creek est la petite rivière du lac Oneyda. A son embouchure elle n'a pas huit toises de large, et un peu plus haut à peine en a-t-elle quatre. Son cours est une suite continuelle de replis tortueux, de sorte qu'il triple la distance réelle estimée quarante milles en ligne droite, de sa source à son embouchure. On s'occupe à couper un canal, qui, en supprimant une partie de ces sinuosités, conserveroit une partie du lit actuel. La modique quantité d'eau qui coule dans cette rivière, est encore embarrassée d'un nombre considérable d'arbres, que ses débordemens du printems et de l'automne déracinent et entraînent. C'est avec grande peine qu'un bateau peut trouver un passage au milieu de tous ces débris. Il est plus souvent porté par les bateliers, que conduit à la rame ou à la perche. C'est sans doute cette abondance de troncs déracinés, d'arbres entiers qui obstruent et pourrissent les eaux, qui a valu à cette petite rivière le nom de Wood-creek (creek des bois).

Autrement elle ne mériterait pas plus ce nom que tous les creeks, toutes les rivières, tous les lacs d'Amérique, qui généralement ne coulent encore qu'au milieu des bois. Cette navigation est je crois plus laborieuse que celle d'Oswego, et sûrement elle ne l'est pas moins. Il semble difficile d'espérer que le canal achevé, et même bien entretenu, la rende constamment bonne ; ce creek ne recevant dans tout son cours que le *Canada-creek*, qui hors deux mois de l'année ne lui fournit que des gouttes ; mais telle est la prodigieuse cruë de ces eaux dans le printems, que les arbres sous lesquels nous passons actuellement, en laissant leurs racines à deux pieds au-dessus de nos têtes, étaient au mois de mai dernier assez couverts d'eau pour que le bateau qui nous conduit ait à cette époque passé par-dessus eux sans les appercevoir.

Canada-creek.

Quand les bateaux arrivent à Canada-creek, ils doivent être déchargés pour faire encore neuf à dix milles, dont les deux derniers même ne peuvent être franchis si le meûnier qui est à la tête du creek ne lâche la retenue, ce à quoi il se refuse par fois. La charge

du bateau est transportée par des charrettes jusqu'à dix à onze milles ; les passagers font ce trajet comme ils veulent, ou comme ils peuvent, et les bateaux arrivés à un mille ou deux de la source de Wood-creek sont portés eux-mêmes en charrette dans l'intervalle qui sépare le creek qu'ils viennent de quitter, et la rivière des Mohawks, où ils vont se remettre à flots.

Quant à notre caravanne avec tous les grands projets qu'elle avait de gagner la tête de la rivière des Mohawks, elle s'est arrêtée au Canada-creek le premier août, déterminée à faire partir le bateau au clair de la lune, et à s'acheminer elle-même avec les bagages le lendemain à la petite pointe du jour. Les terres dans tout ce trajet sont noires, paraissent d'une assez bonne qualité, quoiqu'elles ne couvrent le roc qu'à une petite profondeur.

Pendant toute notre navigation dans le Wood-creek qui a été de trente quatre milles, nous n'avons pas trouvé une seule maison et rien qu'une source *Oakorchard*, qui a de la peine à remplir un petit verre en quatre minutes, et qui encore n'est que médiocrement bonne.

Fort Stanurix.

On est, dit-on, facilement matineux la veille; il nous arrive trop souvent de ne l'être pas au moment où il le faudrait; ainsi on prolonge un voyage fatigant, un peu fastidieux; ainsi on n'attrape pas de bonnes couchées dans un pays où déjà elles sont bien rares. Mais c'est un inconvénient attaché à une compagnie nombreuse, à des santés en mauvais état et à des personnes qui aiment leurs aises. A six heures du matin nos bateaux n'étaient pas partis, les charrettes n'étaient pas arrivées, et ce n'est qu'à sept heures que nous avons quitté la taverne de M. *Guilbert*, que nous avons trouvée assez bonne, et qui l'eût été tout-à-fait si notre compagnie eût été moins nombreuse. Nous avions laissé Rotterdam remplie de malades; nous en étions distans de près de cinquante milles; nous n'avions vu dans l'intervalle aucune autre maison, et la première où nous arrivâmes n'était pas plus exempte de malades. La femme, la servante, le domestique avaient la fièvre, et le peu de voisins de cette taverne n'étaient pas mieux traités par la fièvre que la famille Guilbert. Le prix des terres qui ne sont pas bonnes le long du Wood-creek, puisqu'elles

sont sujettes à l'inondation, est de trois dollars. Celles autour de Guilbert en valent cinq ; elles sont médiocres ; les travaux du canal font augmenter les prétentions des propriétaires, car les demandes ne sont pas fréquentes, et je ne sais en vérité qui pourrait être tenté d'habiter les bords de ce vilain creek. MM. Rensselaer et Vanallen, les deux malades de la bande, ont fait le chemin à cheval. M. Henry, Stouts et moi à pied, et du Petit-Thouars, dont les bateaux et l'eau sont le plaisir favori, a suivi les bateaux pour les aider. Il n'est pas, depuis que nous voyageons un seul moment où je ne me sois applaudi de l'avoir pour compagnon ; c'est le plus doux, le plus gai, le plus agréable que l'on puisse trouver ; jouant avec les enfans, sérieux et instruit avec ceux qui en valent la peine ; buvant avec les officiers, ramant avec les matelots, toujours bon, toujours simple, il réussit par-tout.

Tout le terrein occupé par l'extrémité des deux rivières et leur intervalle s'appèle fort *Stanurix*, et tient son nom d'un fort placé pour défendre cette communication. C'est pour arriver à ce fort que dans la guerre dernière le colonel Saint-Léger a entrepris la navigation difficile du Wood-creek, rendue

plus difficile encore par les arbres que les Américains y avaient jettés à dessein. Il réussit bien à parvenir au fort, dont il faisait le siége, quand la nouvelle de la prise du général *Burgoyne* le lui fit promptement livrer; et j'ai ouï-dire par le général Simcoë que dans cette retraite les troupes anglaises avaient plus perdu de monde, par l'effroi de leurs propres sauvages, qui tiraient sur elles, que par la poursuite des Américains.

Nous nous sommes arrêtés au dernier point de la navigation du Wood-creek, et près de sa source.

La taverne de M. *Sterney* était encore pleine de fiévreux; son voisinage en était rempli, et tous les jours, nous a-t-il dit, il arrive par cette navigation une grande quantité de voyageurs, qui n'ont pu échapper au mauvais air et à la contagion du Genessée. La dyssenterie s'est jointe depuis deux semaines aux inconvéniens de cette redoutable fièvre; elle est aussi épidémique et plus dangereuse encore. On en meurt fréquemment; depuis deux jours quatre personnes ont été enterrées victimes de cette maladie, dont la chaleur et la sécheresse du tems sont supposées les causes. A chaque porte où nous nous sommes arrêtés nous avons vu la même pâleur jaune

sur les visages, et reçu les mêmes informations. Arrivés au lieu d'embarquement de la rivière des Mohawks nous avons trouvé M. Rensselaer dans son accès. Une heure après le batelier en chef du bateau de M. Vanallen est aussi arrivé avec la fièvre ; c'est le second accès qu'il avait. Enfin du Petit-Thouars, l'Hercule de la compagnie, est arrivé avec la courbature, le mal à la tête et le frisson. Ce malheureux qui en avait éprouvé un ressentiment deux jours plutôt, m'en avait gardé le secret pour s'éviter un redoublement d'instance de ma part de moins s'accabler de fatigues. Chacun de nos voyageurs qui ne s'était pas encore senti malade, se tâtait pour savoir si réellement il ne se trompait pas en croyant se bien porter ; on annonçait hautement la peur d'être affecté de cette contagion universelle, et la conversation ne portait plus que sur les moyens d'y échapper, sur les nourritures salubres, sur les remèdes préservatifs. Ainsi s'est passé notre journée, car nos bateaux partis depuis sept heures du matin, ne sont arrivés qu'à neuf heures du soir. La grande quantité des malades du pays, l'occupation des nôtres et l'attente des bateaux m'ont contrarié dans les informations que je voulais prendre ; j'ai seulement su que

le prix des terres est de cinq dollars près de la rivière des Mohawcks, ce qui est plus cher qu'au lieu de débarquement du Wood-creek, dans le même township, quoique les maisons y soient plus rares. Le plus grand nombre des settlers de ce township, commencé il y a seulement six à sept ans, viennent de Connecticut, et sont presbytériens, quoiqu'il y ait aussi parmi eux des anabatistes, des méthodistes et des épiscopaux. Les assemblées pour le culte se tiennent dans les maisons particulières, et sont suivies assez régulièrement; mais comme il n'y a pas de ministre dans ce pays, la lecture des prières faite successivement par un des assistans, est tout ce qui s'y passe.

Rivière des Mohawks. Mayers-taverne.

J'espérais qu'une demie-journée de courbature serait la seule punition des excès de fatigue qu'a pris insensément du Petit-Thouars. Voilà la fièvre revenue, et tous les symptômes d'une maladie; c'est une désagréable position; nous sommes sans secours. Harassés de fatigue, brûlés par le soleil, dont rien ne nous garantit dans ce maudit bateau, nous n'avons pas depuis huit jours couché dans

un lit. Indépendament de mon inquiétude pour mon compagnon, je suis pour moi-même pressé d'avoir fini cette navigation, et tous les jours de nouveaux délais reculent le moment de notre arrivée à Albany. Nous sommes au 3 août.

La navigation de la rivière des Mohawks, ne ressemble heureusement pas à celle des rivières que nous avons passées tous ces jours derniers. Nous la suivons dans son cours naturel, quoiqu'elle soit embarrassée d'arbres dans son lit; mais ils peuvent aisément être évités, et elle s'enrichit fréquemment de petits *creeks* et de sources dont l'eau est excellente. Il y a quatre jours que nous n'avions trouvé d'eau supportable. Les terres, dans le trajet que nous avons fait aujourd'hui, sont généralement bonnes, mais toujours meilleures à mesure que l'on s'éloigne de la source de la rivière. Les settlemens deviennent plus nombreux, sur-tout sur la rive droite ; ce n'est qu'à une dixaine de milles qu'ils commencent à la gauche; alors des ponts de bois ouvrent une communication aux settlers des deux rives.

A dix milles du fort *Hamwick*, les terres se vendent cinq à six dollars; beaucoup sont tenues en fermes viagères; le fermier convient de donner tant par acre au propriétaire, tant

qu'il

qu'il les tiendra dans ses mains, et la durée de trois têtes qu'il choisit, est le terme de sa jouissance ou de celle de ses enfans. L'homme chez qui nous nous sommes arrêtés pour déjeûner, tient cent acres de cette manière, mais de la seconde main ; il n'a donc pas choisi les têtes sur lesquelles sa jouissance est établie. Il a dix-neuf acres seulement de défrichés, n'étant arrivé qu'il y a quinze mois ; mais dix de ces acres, semés en bled, lui rapporteront chacun de 30 à 35 boisseaux, avec quoi il paiera plus qu'amplement sa rente, après avoir fourni à sa subsistance.

Schuylertown.

Le settlement de *Schuylertown*, est le plus considérable que nous ayons encore rencontré, même depuis que nous avons quitté Wilkes-barre, ou plutôt ce n'est plus un settlement, c'est une partie de pays aussi habitée qu'il se puisse. Elle n'a cependant commencé à l'être qu'en 1785. Le terrein qui alors se vendait quelques pences, et seulement trois dollars il y a trois ans, ne peut s'acquérir aujourd'hui, dans les environs de la ville, et aussi loin que quinze milles en arrière, qu'au prix de dix-neuf à vingt. Le général *Schuyler* et le

docteur *Blight*, sont les propriétaires originaires de la plus grande partie de ces terres qu'ils ont achetées de l'État. Une route d'Albany au Genessée, fait de cette ville un grand lieu de passage, indépendamment de celui que lui procure la navigation. Les habitans de la nouvelle Angleterre composent la plus forte partie de la population de cet établissement abondant et riche ; les terres y sont excellentes, et rapportent de vingt-cinq à trente boisseaux de bled. Les ouvriers se trouvent avec facilité ; ils se paient quatre schellings par jour dans les tems ordinaires, six dans celui de la moisson : le bled se coupe à la faucille. La récolte est excellente cette année ; elle commence à faire baisser le prix de la farine, qui était monté jusqu'à neuf dollars. On est en pleine moisson, et l'on respire l'abondance.

La ville est composée peut-être de cent-cinquante maisons, plusieurs bien bâties, deux églises dans la ville, une pour les presbytériens qui sont les plus nombreux, une autre pour les épiscopaux. Les autres cultes trouvent leurs églises dans les environs. Cette ville est la capitale du comté Herkemer, dont le dernier dénombrement porte la population à 25,523 habitans. Les prisons et la maison

de Justice ont été bâties il y a trois ans, et c'est aujourd'hui seulement que l'on commence à imposer pour leur paiement. Les quottes de chacun, établies sur les mêmes bases que toutes les autres taxes dans cet État, sont peu considérables. Les impositions ne sont pas en tout de six pences à la livre. Un ou deux pauvres, entretenus par la contribution publique, sont toute la charge du township en ce genre. Les routes sont bonnes, le pays beau et agréable; presque toutes les terres sont *cleared*; le bétail est abondant, la viande fraîche ne manque jamais, elle coûte six pences la livre. Un moulin à grain et trois à scie dans l'arrondissement de quatre milles de la ville, aident à son aisance. Toutes les denrées du pays, et qui ne s'y consomment pas, s'envoient l'hiver à Albany. Quelques maisons peuvent encore augmenter la ville, mais le pays ne saurait être dans un plus grand état de vigueur et de prospérité. Toutes les terres, le long de la rivière Mohawk, sont de cette bonne qualité, des arbres forts et sains là où le défrichement n'est pas fait encore, de riches productions là où la terre est défrichée. Le pays est par-tout élevé, sain, bien arrosé. C'est sans aucun doute, une des plus belles parties des États-Unis. La fièvre inter-

mittente y est ce qu'elle est dans tous les pays habités et sains ; peu d'individus en sont atteints. La dissenterie y fait à présent quelques ravages.

German's-Flatts.

Les *German's flatts* (plaines allemandes) sont plus belles encore que les campagnes de Schuylertown. Ce settlement est établi depuis à-peu-près quatre-vingts ans. Des Allemands et des Hollandais en ont été les fondateurs, et depuis, d'autres familles venant pareillement d'Allemagne ou de Hollande, se sont réunies aux anciennes. Il en arrive encore souvent de nouvelles, mais il en vient aussi d'autres parties de l'Europe. La langue et les manières allemandes sont conservées parmi les familles originaires de ce pays ; mais l'idiôme allemand n'est pas dans les German's-flatts comme à Réading et à Lancaster, la langue unique. Les German's-flatts ont un grand renom dans toute l'Amérique pour leur fécondité. C'est un fond de terres riches de quinze à vingt pieds de profondeur. Les élévations qui terminent ces plaines sont de la même nature de sol : beaucoup de montagnes assez élevées y sont cultivées jusqu'à leur som-

met. On voit dans quelques endroits les cimes couronnées par les plus belles prairies.

Le bled est toujours ici la culture principale, celle à laquelle tendent toutes les autres. Mais le maïs, le bled noir, les pommes de terre, les citrouilles, les potirons y sont aussi très-bien cultivés. Tous les végétaux sont d'une grosseur et d'un goût remarquables, particulièrement les pommes de terre; c'est en voyage ma nourriture favorite, sur-tout dans ce moment où ce sont les seules productions nouvelles; et dans l'atmosphère fiévreux où nous voyageons, ce genre de nourriture semble un préservatif.

Certaines parties de la plaine, auprès de la rivière, coûteraient de 100 à 130 dollars l'acre; le bétail n'est ni bien beau, ni bien nombreux dans ce pays. Les chevaux s'y élèvent en plus grande quantité; ce que j'en ai vu, est d'une espèce médiocre; chaque fermier en attèle plusieurs à ses charriots. La récolte est extrêmement belle, et se fait promptement; les bras abondent ici. Mais quelle différence du travail grave de ce peuple, et de l'activité gaie, riante, chantante des moissonneurs dans mon pays. J'ai vu en France la récolte être un tems de fête et de plaisir, comme elle en était un de bénédiction.

Tout le monde y était content, vieillards, enfans, hommes, femmes, garçons, filles, tous prenaient leur part de cette gaîté générale, vraie, bruyante et communicative ; les rires quoique perpétuels, n'y dérangeaient pas le travail, que chacun se piquait de faire avec plus d'ardeur. Et les foins et les vendanges ! quelle joie générale, quel délire charmant, quel spectacle ravissant pour le cœur même le plus froid ! quel peuple au monde sait plus jouir du bonheur, que cet aimable peuple français ! Hélas ! ne verrai-je donc plus jamais de récoltes que sur un sol étranger.

Les grains des german's-flatts, remarquables par leur beauté, le seraient plus encore, si les champs étaient plus soignés ; mais on néglige de les nétoyer au printems ; les mauvaises herbes poussent d'autant plus vivement que le sol est meilleur, et prennent la place du grain quelles empêchent de taller. Les formes des champs, l'extension des rives, la coupe des collines et des montagnes, offrent à l'œil une variété charmante. Les maisons différentes entre elles par leur construction, leur dimension, leur couleur, embellissent ce paysage agréable et riche Pendant douze à quinze milles, la rive droite de la rivière, et à une grande profondeur, est un village

continuel. Il n'y a point de fièvres ; mais à présent, cette même dyssenterie, que nous avons trouvée plus haut, enlève ici beaucoup de monde. Il est vrai que les chaleurs sont excessives ; le soleil, toujours brûlant, est si long-tems sur l'horison ; cette chaleur est ici insupportable pour nous, en bateau, sans abri ; et les nuits fatiguent presque autant que les jours ; aucun souffle ne les rafraîchit ; elles conservent encore l'impression de la veille quand le soleil reparaît le lendemain. Ces jours-ci sont les plus chauds que nous ayons éprouvés encore ; mon thermomètre, à l'ombre, est communément à 93 degrés de *Farenheit*, 27 un quart de *Réaumur*.

Canal et Ville de Little-falls : Palatine.

A 7 milles de German's-flatts, on trouve *Littlle falls*, qui occasionnent encore un portage de trois quarts de mille ; ces chûtes ne sont que de forts rapides ; une multiplicité de rocs de toute grosseur embarrassent le lit de la rivière, agitent l'eau, la font bouillonner, et rendent la navigation impraticable. Le pays est lui-même plein de rocs, à deux milles au-dessus et au-dessous de ces falls ; le ter-

rein est sabloneux, humide, toujours mêlé de rochers. Telle est la nature de cette tache dans le plus beau pays du monde ; car il redevient aussi beau, aussi fertile après cette veine de pierres qu'il était auparavant.

On est depuis trois ans occupé à un canal, qui, cotoyant les falls, rendra la navigation continue. Une compagnie riche et soutenue d'un grand nombre de souscripteurs, entreprend cet ouvrage ; elle vient récemment d'être aidée par la législature de l'État de New-Yorck, qui a pris un grand nombre d'actions dans cette souscription. Le canal devait, disait-on, être fini cette année ; on assure aujourd'hui qu'il le sera l'année prochaine ; il me semble peu avancé ; c'est un travail encore long, quoique l'étendue totale ne soit que de trois quarts de mille. Il faut creuser dans le roc ; une partie des pierres qui en sortent servent à faire un mur de trois pieds à chaque côté du canal ; ce mur est recouvert et appuyé d'une grande quantité de terre, et fait une digue de huit pieds de large à son sommet, sur trente peut-être que la projection des terres donne au pied du talus. Comme on n'employe ni ciment ni mortier dans la construction du mur, je ne sais s'il n'est pas à craindre, malgré l'épaisseur du talus, que

l'eau n'y pénètre, et n'y cause des dommages. A l'entrée du canal sont deux écluses déjà faites, aux portes près, qui ne sont pas encore placées. Ces écluses sont construites en bois dans leur totalité, fondation, murailles, etc., et m'ont paru l'être extrêmement bien, sans cependant que j'aie pu concevoir comment, la pierre étant si fort à la main, elle n'était pas la matière employée dans cet ouvrage. Deux cents cinquante ouvriers sont constamment occupés à ce canal. Ils gagnent six schellings par jour et se nourrissent. Ces ouvriers sont divisés en compagnies ; un grand nombre sont des gens du pays, mais beaucoup sont Irlandais nouveaux-venus, on dit même Irlandais *convicts*, et se conduisent d'une manière peu rassurante pour le pays.

Une cinquantaine de maisons assez bien bâties forment la ville de Little-falls. Un très-beau moulin à grain, et un à scie, sont placés au commencement des chûtes.

Après vingt milles de navigation, notre squirre nous a fait arrêter à une maison qu'il nous a assuré devoir réparer pleinement le mal-aise des nuits précédentes. Il n'y avait rien ; c'est au bout d'une heure que nous avons pu obtenir un lit pour du Petit-Thouars, de plus en plus malade ; quant à nous, le plan-

cher pour dormir, et du lait pour souper, voilà ce qui nous a été offert, et on ne pouvait pas nous en offrir d'avantage. Ce lieu appartient au township *Palatine ;* il est à la rive gauche de la rivière. Même genre de terre, mêmes presbytériens, mêmes informations que précédemment; allemands bons, lents et sales. Ce settlement a soixante-dix ans d'ancienneté.

Shenectady.

Mon malade avait éprouvé un bon effet de l'émétique que je lui avais donné la veille ; il a fallu s'éveiller avant quatre heures, car il fallait arriver le 6 de bonne heure à *Shenectady.* La journée s'est mieux passée que je n'espérais, et nous sommes parvenus au port sans qu'il ait eu la fièvre ; par conséquent, avec l'espérance que les terribles accès qu'il a essuyés, ne sont que le fruit de sa fatigue immodérée, et non le commencement d'une maladie. Nous nous sommes arrêtés à *Canalmgi*, encore ancien settlement allemand, auquel les informations précédentes conviennent toutes, même pour les prix. Les citrouilles et potirons y sont aussi plantés, tantôt avec le maïs, tantôt séparément, et très-utilement employés pour la nourriture des bes-

tiaux, pendant les cinq mois où le bétail doit être tenu nécessairement à l'étable. Les bons fermiers les y tiennent même six mois. Les mouches hessoises sont aussi inconnues dans ce pays fortuné ; les terres y sont si bonnes qu'elles n'exigent pas de fumier. Il y a trente-quatre ans que le propriétaire actuel est sur sa ferme, défrichée trente ans plutôt; il n'en a fumé que six acres, encore bien légèrement.

Enfin, après avoir passé devant les anciennes propriétés de sir William Johnston, ancien intendant général pour les Anglais, des affaires des Indiens, et qui, pour s'être déclaré contre les Américains dans le tems de la révolution, a eu ses biens confisqués, nous sommes arrivés à Shenectady, terme de notre navigation.

C'est une petite ville aussi ancienne qu'Albany, bâtie en plus grande partie de vieilles maisons dans le goût hollandais, et ressemblant absolument à une ancienne ville d'Europe. La rivière des Mohawks s'encaissant beaucoup, faisant un long détour, et une chûte interrompant à quelque distance toute possibilité de navigation, on quitte ici les bateaux pour se rendre à Albany par terre. On assure que la possibilité d'un canal qui évitera les

chûtes, et les autres difficultés de la rivière des Mohawks est reconnue ; que tous les plans sont dressés pour rendre aisée la navigation laborieuse que nous venons d'achever, et pour faire disparaître tous les portages. Ce sera un grand et utile ouvrage, aussi profitable qu'honorable pour l'État de New-Yorck. Cette navigation, qui, dit-on, sera facile pour des bateaux de quinze à vingt tonneaux, deviendra un débouché supérieur à celui du fleuve Saint-Laurent, dont les bateaux ne peuvent porter que trois à quatre tonneaux. Il est vrai que nous avons entendu dire dans le Haut-Canada, qu'avec une dépense de 1,200,000 liv. sterlings, on pourrait faire arriver à Niagara les vaisseaux de Londres ; mais outre que 1,200,000 liv. sterlings sont d'une grande dépense, il est plus d'un faiseur de projets pour qui les desirs deviennent promptement des espérances, et les espérances promptement des opinions ; le tems, bien souvent aussi, n'en fait que des erreurs.

Les renseignemens que j'ai pu recueillir sur Shenectady, sont que le settlement, composé dans le principe, de Flamands du Brabant, a commencé en 1662 ; que les émigrations postérieures et actuelles viennent de la Nouvelle-Angleterre ; que le *Shenectady-Patent*,

qui contient 120 milles quarrés, est défriché dans plus des deux tiers, que la terre est bonne, de cinq pieds de profondeur près de la rivière, et de deux sur les hauteurs; que celles de la première qualité donnent de 25 à 30 boisseaux de bled par acre, les autres de 12 à 15; que la culture et le prix des denrées y sont ce qu'elles sont dans les lieux précédens; que les hivers (pour les travaux de l'agriculture) durent de novembre en avril; que les bleds n'y sont que rarement et peu infectés de la mouche hessoise et de la rouille; que le pays est sain; que le marché commun des productions est Albany; que la religion la plus commune est l'épiscopale, quoiqu'il y ait aussi dans la ville une église de luthériens Allemands et une de presbytériens. Ce sont même les Allemands dont les donations ont été les plus libérales pour l'érection d'un collège qui vient d'être institué l'année dernière, et qui a déjà un fond de 42,400 dollars par des souscriptions, indépendamment de 1600 acres de terre, qui lui ont été donnés par l'État.

Shenectady est le lieu de dépôt des denrées venant par la rivière des Mohawks, et destinées à Albany, ainsi que des marchandises envoyées des stores d'Albany dans les pays arrosés par la rivière des Mohawks, ou celles qui s'y

jettent, et jusques dans le Genessée. Shenectady et ses accessoires contiennent environ 3500 habitans. C'est du côté du comté de Montgommery la ville limitrophe du comté dont la ville d'Albany est la capitale. Le comté d'Albany contient encore 30,000 habitans, dont 2300 esclaves.

C'est à Shenectady que nous nous sommes séparés de M. Vanallen, qui a ajouté à tous les bons procédés qu'il avait eu pour nous pendant notre voyage, la délicatesse de ne vouloir recevoir aucun argent pour le passage qu'il nous avait donné, s'en excusant sur ce que nous n'avions augmenté en rien sa dépense, puisque nous avions apporté nos provisions; nous sommes donc demeurés ses obligés sous tous les rapports.

Route d'Albany.

M. Vanallen avait quelques affaires à Shenectady, et nous étions pressés de nous rendre à Albany; un conducteur de charrette nous a assurés qu'il nous y conduirait le soir même, quoiqu'il fût tard; nous sommes donc montés dans cette charette garnie de paille; mais à quatre milles du point de notre départ, notre conducteur nous a signifié qu'il ne pour-

rait pas aller plus loin; il a fallu, tout en grommelant, prendre gîte à une mauvaise taverne, où tandis que du Petit-Thouars s'est jetté sur le seul lit de la maison, j'ai entretenu conversation avec le maître et le charretier. C'était une conversation politique, car tout le monde s'en mêle. Depuis que nous sommes rentrés dans le territoire des États-Unis, nous n'avons pas trouvé un seul village où il n'y eût des gazettes. Mes nouveaux converseurs, hommes sans éducation, tout-à-fait grossiers, avaient des opinions très-sages et très-bonnes; leurs propos étaient excellens; ils se montraient attachés à la cause de la France; ils souhaitent ardemment ses succès. Ils haïssent l'Angleterre, ont confiance au président, et parlent de M. *de la Fayette* les larmes aux yeux. Cet attachement général des Américains pour M. *de la Fayette*, cette reconnaissance universelle qu'ils professent pour lui, est une réponse sans réplique à ceux qui les accusent de légèreté, d'oubli et d'ingratitude. « Qu'il vienne ici », nous disait ce matin un homme à cheval qui suivait notre charrette; « que le *Marquis* vienne ici, et » nous le rendrons riche. C'est par lui que la » France nous a rendus libres; nous ne ferons » jamais tant pour lui qu'il a fait pour nous ».

Enfin après trois nouvelles heures de route au travers de ce pays, qui ressemble aux forêts d'*Anjou*, sabloneux, couvert de fougères, et ne produisant que des arbres rabougris, nous sommes arrivés à Albany.

Observations minéralogiques.

La nature des pierres et des terres qui les couvrent, est depuis le fort Oswego jusqu'à Albany fort semblable à ce qu'elle est dans le Genessée et dans le Haut-Canada. Les pierres qui environnent le fort, et celles qui forment les chûtes et les rapides dans la rivière Oswego, sont un granit imparfait, rarement même micassé ; de tems à autres quelques schistes grossiers.

Dans tout le cours du Wood-creek je n'ai presque pas vu de pierres. Le terrein est tellement inondé qu'elles ne sont pas à découvert. Dans la rivière des Mohawks, la petite chûte (*little falls*) passe par une chaîne de granit, qui comme je l'ai dit semble une tache au milieu de la riche contrée qui l'environne. Dans le township de Palatine on trouve de la pierre à chaux de bonne qualité. Le caractère le plus remarquable de la rivière des Mohawks sont les deux espèces de larges terrasses qui

qui forment ses bords, et au travers desquelles elle coule. On assure que ce caractère est plus remarquable encore dans le cours de la rivière de Connecticut.

Quant à l'espèce d'arbres, j'ai eu peu de moyens de l'observer ; ne descendant à terre que deux à trois fois par jour, et pour de courts momens, elle m'a paru la même que dans le Genessée.

Albany.

Albany est un des plus anciens établissemens de l'Amérique septentrionale ; la ville a été incorporée en 1686; les settlemens ont commencé vers l'an 1660 : on en peut trouver l'histoire par-tout ; je n'en parlerai donc point. C'est aujourd'hui une ville d'un grand commerce, placée à 165 milles de New-Yorck quoique si haut sur la rivière elle a un port. Les sloops de quatre-vingt tonneaux y arrivent, et en font tout le commerce. Une espèce de barre à trois milles au-dessous d'Albany, présente à la navigation quelques embarras ; mais elle est facilement passée par les pilotes qui la connaissent, et il y en a toujours un sur chaque sloop; d'ailleurs on est sûr, dit-on, de faire disparaître cette difficulté avec une dépense

peu considérable ; alors de beaucoup plus gros navires pourront y arriver.

La navigation de la rivière du Nord est ouverte du milieu d'avril au milieu de novembre. Le commerce d'Albany se fait des productions du pays des Mohawks, et aussi loin dans l'ouest qu'il y a des cultures et des exploitations ; l'État de *Vermont*, et une partie de Newshampire y fournissent aussi. Ce commerce d'exportation consiste en bois de toute nature, et coupés de toutes les formes pour la construction des navires, la couverture des maisons, la charpenterie et la tonnellerie ; en potasse et pearlasse ; en grains de toute espèce ; enfin en productions des manufactures. La plupart de ces produits s'apportent en hyver sur la neige ; ils sont emmagasinés par les négocians, qui les envoient successivement à New-Yorck : là ils sont vendus pour des lettres-de-change sur l'Angleterre, ou échangés pour des marchandises anglaises, qui d'Albany sont répandues dans les pays d'où sont tirées les marchandises d'exportation. Les achats et les ventes se font ainsi argent comptant ; particulièrement pour la potasse, qui ne se paie même par aucune lettre-de-change. Quarante-cinq vaisseaux appartenant aux habitans de la ville et quarante-cinq autres appartenant à

New-Yorck, ou autres places sur la rivière, font le commerce d'Albany. Leur port commun est de soixante-dix tonneaux, et le nombre ordinaire de leurs voyages dans chaque saison, est de dix, ce qui en comptant les allées et les venues compose un total de 12600 tonneaux, employés à ce commerce. Quatre hommes forment l'équipage de ces sloops, savoir: un pilote à quinze dollars par mois, un capitaine à vingt quand il n'est pas intéressé, un simple matelot à neuf dollars; enfin un mousse ou plus souvent un cuisinier, parce que le nombre des passagers est très-considérable; peu de sloops montent ou descendent la rivière sans en avoir sept à huit. Un schelling le cent pesant est le prix commun du frêt, qui varie ensuite selon l'importance des marchandises, leur encombrement, etc.

Le commerce d'Albany est sûr, mais ne paraît pas devoir être très-lucratif. Le produit net commun du voyage d'un sloop pour l'allée et le retour est de cent dollars; c'est donc à mille dollars que se bornerait ce profit annuel, peu considérable sans doute; si on ajoute les passagers il est de dix schellings par chacun, ce qui fait encore de dix-sept à vingt dollars pour le voyage complet, et 170 et 200 pour les dix de l'année. Tout cela produirait un

avantage bien médiocre si le profit des reventes ne l'augmentait. Telle est cependant jusqu'ici la manière générale dont se fait le commerce de cette ville ; manière petite, timide, et qui prive ses négocians d'un grand profit, que font à leurs dépens ceux de New-Yorck. Quelques-uns envoient directement en Angleterre, en Hollande, etc. mais toujours sur des vaisseaux de New-Yorck auxquels ils paient un frêt ; ceux-là sont les plus hardis ; on les appelle gens à nouvelles idées, et le nombre n'en est pas grand.

Les vieilles formes, les vieilles routines circonscrites, et timidement avides des anciens hollandais, se sont conservées religieusement dans Albany. Aucun vaisseau de cette ville ne va directement en Europe, et leurs denrées y vont ; il est aisé de voir que s'ils voulaient prendre la peine de les porter eux-mêmes, ils épargneraient autant d'intérêts morts, le frêt du retour, deux commissions, et alongeraient le tems de leur activité, de celui où la rivière du Nord est fermée par les glaces. Ces idées pointent dans la tête de quelques négocians, et sans doute elles produiront quelques changemens avantageux à leurs intérêts. C'est par cette même apathie de l'habitude que les négocians d'Albany laissent le commerce des

chevaux et des mulets, que leurs environs produisent en quantité, aux négocians du Connecticut, qui les achètent pour les transporter avec un grand avantage dans les Antilles.

La construction des vaisseaux coûte à Albany environ vingt-sept dollars et demi le tonneau; faits comme par-tout ailleurs de bois verd, ils durent dix ans. On a l'expérience que des constructions faites avec des bois bien secs ont duré plus de trente ans. Le commerce d'Albany s'accroit tous les jours; les stores et les sloops s'y multiplient. Deux nouvelles villes commencées il y a cinq à six ans à quelques milles au-dessus d'elle, et sur la rivière du Nord, partagent son commerce. Ces deux villes élevées promptement à une grande importance, distantes l'une de l'autre de trois à quatre milles, font le commerce sur vingt-cinq à trente sloops qui leur appartiennent, tirent les produits des pays de derrière, les envoient à New-York, en rapportent les marchandises d'Europe, et en approvisionnent les pays qui jadis l'étaient uniquement par Albany. La distance plus considérable, et la moindre profondeur de l'eau, donne un désavantage à ces nouvelles villes, puisque le frêt de leur port jusqu'à Albany se paye deux pences le barril, et puisque leurs

plus grands sloops ne sont pas de soixante tonneaux et ne peuvent dans les tems ordinaires arriver que demi chargés jusqu'auprès d'Albany, où des alléges qui les accompagnent achèvent leur chargement. Cependant elles font ce commerce, elles l'augmentent tous les jours, et selon toute apparence elles donneront à Albany l'exemple de plus de hardiesse et d'activité. Soixante à soixante-dix stores sont dans *New-City ;* cinquante à soixante dans *Troy*. Aucuns de ces nouveaux marchands ne manquent, et le nombre s'en accroît. On assure que les négocians d'Albany voient de mauvais œil cette prospérité naissante de leurs voisins, qu'ils regardent comme une partie de leur patrimoine qu'on leur aurait enlevée. Cette envie serait encore une suite de l'ignorance et des courtes idées de ces négocians. En effet les pays qui fournissent à ce commerce, sont loin d'être aussi habités qu'ils peuvent l'être ; plusieurs le sont à peine ; d'autres qui ne le sont pas du tout pourront aussi l'alimenter un jour ; ils se formera des villes plus au nord encore que les deux autres ; il s'en élevera de même à l'ouest ; mais les défrichemens se multipliant par-tout, la population s'accroissant, ils augmenteront les produits et les besoins, et chaque ville nouvelle

ou ancienne trouvera du commerce plus qu'elle n'en pourra faire.

Il y a dans Albany six mille habitans, dont deux mille esclaves : les loix de New-Yorck autorisent l'esclavage. Tout ce qui est ancienne maison a la forme hollandaise : le mur de front s'élevant par des espèces de marches en pyramide terminée ou par une cheminée historiée, ou par quelques figures de fer, etc. Toutes les maisons bâties depuis dix ans le sont en brique, élevées et vastes, dans les formes anglaises.

Le revenu de la ville monte à environ 35,000 dollars ; elle est propriétaire d'un grand nombre d'acres de terre dans les environs ; elle vend d'ailleurs les quais sur la rivière du nord deux dollars et demi le pied, avec une rente annuelle, et sans possibilité de rachât, d'un schelling par pied. Une partie de ces revenus est le fruit des économies des administrateurs, qui ont jusqu'ici plus pensé à thésauriser qu'à embellir la ville, ou à en rendre l'habitation commode. Le conseil se compose à présent de jeunes gens qui disent s'en occuper ; mais il y a dans cette ville une apathie, une ignorance, une vieillesse d'idées, qui ne permet pas de croire que ces efforts soient de long-tems encore considérables. Les jeunes gens, je crois, y naissent vieux.

Une banque établie depuis quatre ans, aide le commerce d'Albany ; elle est composée de six cents actions à 400 dollars chaque ; mais il n'y en a encore que la moitié qui soit payée : le dividende est de neuf pour cent par an ; indépendament du fonds réservé pour les frais de la maison où la banque est établie.

Il y a dans Albany cinq églises ; une de luthériens hollandais, bâtiment d'une construction très-gothique et assez curieuse, une d'épiscopaux, une de presbytériens, une de calvinistes allemands, et une de méthodistes.

Les terres auprès d'Albany se vendent de 63 à 75 dollars ; quelques parties vers la rivière sont plus chères encore, et sont excellentes ; celles de derrière sont d'une médiocre qualité ; l'agriculture est peu soignée ; on cultive les fermes à peu-près également en grains et en pâtures. Jamais pays n'a été appelé plus que celui-là à perfectionner sa culture et son industrie; car nulle part les débouchés ne sont plus certains et moins dispendieux.

Quelques manufactures sont établies à peu de distance de la ville dont une de verres à vître et à bouteilles; les vîtres sont assez belles, et cette manufacture est en bon train. M. *Caldhowel* a aussi, près de la ville, un grand établissement, où les mêmes eaux font aller

des moulins à tabac, à moutarde, à amidon, à chocolat, et où toutes les opérations secondaires de ces manufactures différentes sont aussi faites par le moyen de l'eau. Les machines sont simples, bien faites, et produisent de bons résultats. C'est le moulin à tabac qui est l'objet principal de cet établissement. Il s'en fabrique 150000 milliers de livres annuellement. Ce moulin a été brûlé l'été dernier; un crédit de 20,000 dollars a été ouvert sur le champ à M. Caldhowel, à la banque, par ses amis, et la législature de New-Yorck vient, dans sa dernière session, de l'aider d'une somme pareille. Il faut ajouter à l'honneur de M. Caldhowel, que je ne connais pas, que presque tous les ouvriers de la ville, dans le tems de son malheur, souscrivirent pour donner chacun quelques jours *gratuits* de travail à la reconstruction de ses édifices. Rien de cela n'est conforme à l'opinion que quelques français ont conçue des américains, et qu'ils cherchent imprudemment à répandre. L'établissement de M. Caldhowel est vraiment grand, beau, bien entendu. Il occupe cinquante ouvriers dont les plus chers sont payés 100 dollars par an, et les enfans de neuf ans gagnent de six schellings à un dollar par semaine. Des tanneries, des moulins de toute espèce, à grain,

à foulon, à huile, à papier, sont aussi établis aux environs de la ville, et les ouvriers y sont toujours en abondance. Le prix commun de la journée d'ouvrier ordinaire est de 4 schellings et demi, et sept dans le tems des récoltes. Le prix du baril de farine est aujourd'hui de neuf à dix dollars; la viande coûte de 10 à 12 pences.

L'hospitalité pour les étrangers ne paraît pas être la qualité dominante des citoyens d'Albany; le peu que nous en avons vu est triste, lourd, vit chez lui avec une femme quelquefois belle, souvent gauche, à laquelle il ne dit pas trente paroles par jour, quoiqu'il l'appelle *ma chère*. Il y a sans doute des exceptions et dans la grace des femmes, et dans la manière aisée et confiante des maris avec elles; mais on les dit rares.

La famille *Schuyler* et la famille *Rensselaer*, sont les plus considérables du pays par leurs richesses; elles sont unies ensemble par de doubles mariages, et elles ont dans le pays une influence non disputée. Les Schuyler ont plus d'esprit, plus de connaissances; mais les Rensselaer ont peut-être plus d'argent encore, et en voilà assez pour mener sûrement un pays. Le général Schuyler passe pour fin, habile au superlatif. Il est très-employé dans les affaires

de l'Etat, il a fort à cœur d'en améliorer la navigation, d'en étendre l'industrie et la richesse; il est beau-père du célèbre M. Hamilton. Le général Schuyler, qui ne donne ses filles qu'à des gens riches, lui en a donné une, il y a quinze ans, quoiqu'il n'eût rien, parce qu'il a deviné ses talens. Au demeurant, je parle du général Schuyler, sans l'avoir vu. Il était au traité des Indiens pendant mon séjour à Albany, et je n'ai communiqué encore avec lui que par ses lettres extrêmement obligeantes. Parmi les hommes importans des États-Unis, il tient une place marquante.

Saratoga.

J'ai vu John Schuyler, fils aîné du général, je l'avais rencontré une minute à Shenectady; mais j'ai été chez lui à Saratoga; c'est une course de trente-six milles, pénible à faire dans les chaleurs qui nous accablent; mais Saratoga est un point trop intéressant pour ne pas le visiter. D'ailleurs lorsqu'on aime les Anglais, leur société, qu'on les rencontre souvent en familiarité, et qu'on les connaît, il est bon de pouvoir leur dire dans l'occasion, *j'ai vu* SARATOGA.

Oui, j'ai vu cette place vraiment *monu-*

mentale, que l'on doit regarder comme celle où l'indépendance de l'Amérique a été signée; puisque les évènemens qui ont obligé l'Angleterre à l'aveu de cette indépendance n'ont été que la suite de la prise du général Burgoyne, et n'auraient peut-être pas eu lieu sans elle. La maison de John Schuyler est bâtie sur le terrein même où ce grand évènement s'est passé. Le Fish-creek qui la borde était la ligne de défense du général anglais, placé sur une hauteur à un quart de mille de cette maison même; un retranchement en terre entourait d'une manière plus rapprochée encore le camp Anglais dans toute sa circonvallation ; les troupes allemandes étaient en arrière en échelons sur une hauteur qui domine la plaine, mais dominée elle-même par celle où le général Burgoyne avait son camp. La droite de cette réserve allemande avait communication à la gauche des Anglais, et la gauche se dirigeait vers la rivière du nord. Le général *Gattes* de l'autre côté du creek avait son camp à un demi quart de mille de celui du général Burgoyne ; la droite s'étendait un peu vers la plaine, mais il tenait autant qu'il pouvait les troupes dans les bois à couvert du feu jusqu'à ce qu'il se déterminât à une attaque ; le général Nelson à la tête des milices

américaines bordait les hauteurs de l'autre côté de la rivière du nord, et était ainsi sur le flanc gauche des Anglais; d'autres troupes américaines observaient leurs mouvemens sur leur flanc droit. C'est dans cette position que Burgoyne réduit à une nullité presqu'entière de vivres, mais pourvu d'artillerie et de munitions s'est rendu. Les lieux sont absolument tels qu'ils étaient alors aux buissons près que les deux armées avaient coupés devant leur front, et qui ont repoussé. Il n'existe pas la moindre altération dans le terrein depuis cette époque; les retranchemens existent; le sentier par où l'aide-de-camp du général Gattes portait au général anglais son *ultimatum*, le lieu même où le conseil de guerre des officiers anglais s'est tenu, sont comme ils étaient alors; on voit le chemin par où la colonne anglaise se joignant à la colonne allemande a descendu par sa gauche pour aller déposer ses armes dans l'enceinte d'un vieux fort construit du tems de la guerre de la reine Anne; on voit la place où cette malheureuse armée a passé le creek à gué pour gagner le chemin d'Albany et y défiler devant l'armée américaine. On voit enfin celle où le général Burgoyne a rendu son épée au général Gattes; où l'homme qui deux mois plutôt annonçait

l'incendie, le pillage, le *scarpel* à tous les *rebelles* qui ne rejoindraient pas les drapeaux anglais, à leurs pères, à leurs femmes et à leurs enfans, a fait ployer l'orgueil britannique sous le joug de ces rébelles, et a reçu la double mortification et d'un anglais ministériel s'humiliant devant des *sujets révoltés* et d'un général commandant des troupes disciplinées, se rendant à des bandes de paysans demi armés et demi couverts. L'homme a donc bien de la force pour pouvoir supporter sans mourir un tel malheur. Cette place mémorable est au coin même de la cour de John Schuyler. Il était alors âgé de douze ans et présent à cet évènement, sur un petit tertre au pied duquel était le genéral Gattes, et où s'appuyait l'armée américaine pour voir défiler l'ennemi sans armes. Il est possesseur de tout le terrein où campaient les deux armées, il en connaît tous les pas. Combien l'Américain qui sent couler son sang avec chaleur, doit être heureux d'une telle propriété. On peut s'étonner que le congrès, qu'au moins la législature de New-Yorck n'ayent pas décrété l'élévation d'un monument à cette place, monument qui ne portant que le récit du fait, en reproduirait le souvenir dans l'esprit de tous ceux qui passeraient sur la route, et avec

lui perpétuerait des sentimens de fierté, de gloire, de patriotisme bons à transmettre pour long-tems encore d'âge en âge aux Américains. Les Anglais, n'eussent pas manqué une telle occasion; John Schuyler devrait au moins réparer la modestie de son gouvernement, ne fut-ce que par une pierre devant laquelle aucun de ses concitoyens ne passerait sans éprouver des sensations à la fois douces et fières, et utiles à la chose publique.

John Schuyler est propriétaire d'une ferme de 1,500 acres, dont 500 entièrement dégagés de bois; les terres sur la rivière sont excellentes, et se vendent de trente à trente-huit dollars l'acre, celles en arrière de dix à douze; sa ferme est exploitée en grains, sur-tout en maïs; il régit un moulin à grains, deux moulins à scie, que le Fish-creek fait aller. Ce creek très-large et très-abondant en eau, a une succession de chûtes capables de mettre en mouvement toutes les mécaniques qu'on voudrait établir. Le propriétaire fait plus de foin qu'il n'en a besoin, il aime mieux levendre que d'élever des bestiaux, et c'est un calcul qui, je crois, tient plus de la paresse que de la réflexion. Possesseur de tous ces moulins et de 1,500 acres de terre, il ne paye que trente-cinq dollars d'imposition, taxes de comté,

entretien des chemins, taxes pour les pauvres, et dans les taxes de comté sont compris cette année les frais pour la construction d'une maison de justice et d'une prison. Je cite cet exemple comme pouvant donner une des mesures de l'imposition de l'état de New-Yorck, dont sans doute j'aurai occasion de parler avec plus d'étendue.

John Schuyler m'a reçu avec une grande honnêteté ; c'est un jeune homme doux, bon, sage, très-occupé d'affaires, les faisant, dit-on, fort bien et très-influent dans son canton, il a des manières fort aimables. Sa femme est une *Van Rensselaer*. Elle passe tout son tems dans cette maison qui est jolie, mais sans voisinage ; elle ne voit que sa famille, qui la visite quelquefois. Son mari, qu'elle aime beaucoup, est souvent dehors pour affaires ; elle se plaint doucement de cette vie isolée, mais elle la supporte en s'occupant de ses enfans et des soins de son ménage ; d'ailleurs elle est charitable, bonne et estimée dans son voisinage.

Les ouvriers sont en abondance dans ce canton ; on les paye trois schellings dans les tems ordinaires, mais les nègres font les travaux journaliers ; ils sont très-multipliés ; il n'est pas une maison qui n'ait un ou plusieurs esclaves.

esclaves. John Schuyler en a sept. On dit que les nègres esclaves sont mieux traités, plus heureux que s'ils étaient libres ; cela se peut. On ajoute que si on leur donnait la liberté, il ne sauraient qu'en faire ; cela se peut encore : mais c'est, il faut en convenir, une morale singulière et choquante à entendre prêcher par un peuple libre. Il est vrai que les nègres sont bien traités dans l'État de New-Yorck ; mais il est vrai aussi qu'un bon calcul prouve, qu'à la commodité près de les avoir sous la main pour toute espèce d'ouvrage, leur travail revient plus cher que celui fait par l'ouvrier blanc ; tant l'esclavage est un mauvais régime.

J'ai laissé le jeune Schuyler avec la fièvre, il venait de faire le même voyage que nous ; c'est une victime de plus de l'air horrible qu'on respire dans les terres infectées que nous avons traversées (*). Le frère cadet de M. Rensselaer est aussi atteint de cette fièvre, ainsi qu'un autre des habitans d'Albany, avec qui nous avons fait route ; tous nos bateliers sont malades, l'un d'eux est mort. Nous ne pouvons donc pas, en vérité, faire l'éloge de la salubrité de la navigation du Wood-creek.

(*) J'ai appris depuis à Boston qu'il était mort, et je l'ai regretté.

Stillwater.

Il y a bien long-tems que les bords de la rivière du Nord, depuis Albany jusqu'à Saratoga, sont habités; mais les pays en arrière se peuplent abondamment depuis plusieurs années, et le sont déjà dans une profondeur qui varie de cinq à trente milles; le Connecticut et toute la nouvelle Angleterre fournissent à ces nouveaux établissemens. Les terres sont généralement bonnes; les fermes de cinq cents acres en culture ne sont pas rares le long de la rivière; j'en ai vu plusieurs de cette étendue, presque toutes destinées à élever des bestiaux, mais toujours tenues médiocrement, toujours peu ou point fumées, toujours labourées seulement à trois ou à quatre pouces. L'étendue commune des fermes est de deux cents acres. Tous les environs de la rivière du Nord sont vraiment agréables. Les montagnes qui la bordent sans la presser, sont presque toutes couvertes de récoltes abondantes.

C'est dans ces défilés que le général Burgoyne s'était engagé pour aller à Albany où il espérait être joint par le général *Clinton*, et c'est le seul chemin qui l'y pouvait conduire. C'est là qu'ayant trouvé en tête le général Gattes, ayant été battu par lui, et ayant

souffert une grande perte d'hommes, il se retira dans sa position de Saratoga, abandonnant sa grosse artillerie. J'ai vu le champ de cette importante petite bataille ; j'ai vu cette élévation où le colonel *Fraser* fit des efforts si répétés, si intrépides et si inutiles pour forcer les Américains. J'ai vu le tertre sous lequel il est enterré. Les gens du pays montrent avec orgueil tous les coins de ce terrein, et l'on voit que leur énergie se retrouverait promptement au besoin. C'est à *Stillwater* que cette action s'est passée, que cette décisive retraite de Burgoyne a été résolue. Mais sous le nom de Stillwater comme sous celui de Saratoga, est comprise une énorme étendue de pays. Le township de Stillwater a vingt milles de long, celui de Saratoga trente-cinq, et tous les points s'appellent Saratoga ou Stillwater.

J'ai oublié de dire qu'il y a dans le township de Saratoga plusieurs curiosités naturelles ; deux sources d'eau minérale, une à *Ballstown*, l'autre connue sous le nom des eaux de Saratoga ; toutes les deux sont en grande réputation, particulièrement celle de Ballstown, où les commodités de logement sont beaucoup plus complettes. Les eaux sont sur-tout imprégnées d'air fixe ; quelques personnes croient que les deux sources communiquent;

ensemble. On dit celle de Saratoga plus forte. Il y a aussi près de ces eaux des crystallisations, qu'on assure dignes de la curiosité.

M. Thompson.

Je ne veux pas omettre ici le nom du juge *Thompson* ; il demeure à Stillwater. Son fils aîné est un jeune homme qui se destine à être arpenteur, et qui a fait la dernière campagne avec M. Vanallen ; nous l'avons donc trouvé dans les bateaux qui nous ont ramenés, et nous avons fait route avec lui ; il est doux, bon et obligeant. Je lui avais promis de ne pas passer devant sa porte sans le voir. J'ai tenu parole et j'ai été engagé par sa famille, d'une manière si simple, si franche, à coucher dans leur maison, que je n'ai pu m'y refuser. C'est une famille bonne, honnête, de ces mœurs pures, douces, candides, qu'on rencontre avec une véritable satisfaction. Le juge Thompson est propriétaire d'une grande quantité de terres dans différentes parties de l'état de New-Yorck, la plûpart dans leur état de nature. Il demeure sur une ferme de 150 acres, dont 120 *cleared* ; il élève beaucoup de bétail, beaucoup de mules, qu'il vend à l'âge de deux ans, en Connecticut,

50 à 60 dollars ; il élève aussi beaucoup de chevaux ; c'est un commerce assez lucratif, et dont, comme je l'ai déjà dit, les marchands d'Albany ne savent pas profiter. On assure que dans ces cantons, il se vend annuellement 2000 mules. C'est d'un riche fermier, le squire *Poll*, que je tiens cette estimation ; je ne la donne pas pour positive, car tous les calculs en grand des consommations, des produits, des besoins même pour une seule grande ferme, sont faits à peine dans ces pays, par quatre personnes. Les vœux pour les Français, mais la détestation des crimes commis dans leur révolution, la haîne bien prononcée contre les Anglais, sont ici comme dans toutes les campagnes, le sentiment général.

Les terres près de la rivière, sont bonnes, et rapportent en bled, toutes mal cultivées qu'elles sont, de 20 à 30 boisseaux par acre; leur prix est de 50 à 75 dollars. Je voyage ici au 13 août, et beaucoup de foins ne sont pas faits, aussi sont-ils la plupart durs comme du bois.

Cohoes-fall.

En allant à Saratoga, j'avais passé par le pont nouveau qui vient d'être bâti sur la rivière

des Mohawks ; ce pont est le point d'où la *Cohoes-fall* est vue avec plus d'avantage ; mais la rivière a trop peu d'eau dans cette saison pour nourrir cette chûte. Les rocs sont à sec dans beaucoup d'endroits, quelques parties cependant en sont assez belles : la hauteur perpendiculaire est d'environ 50 pieds. La largeur de la rivière est d'un demi-quart de mille ; l'aspect général n'a d'ailleurs rien de bien piquant, ni comme sauvage ni comme romantique, ni par conséquent comme agréable. Cette chûte a toutefois une grande réputation en Amérique. Le pont est de bois, établi sur des piles de pierre, distantes d'environ vingt-cinq à trente pieds. La maçonnerie n'en paraît pas faite avec soin ; la charpente l'est très-bien.

New-city et Troy.

En revenant de Saratoga, j'ai passé la rivière du Nord à *Half-moon point*, pour traverser les deux nouvelles villes de *Lebenstown* ou *New-city* et de *Troy*, dont j'ai parlé comme élevées depuis un très-petit nombre d'années, et faisant déjà un commerce considérable. Les maisons en sont jolies, multipliées ; des stores presque dans chaque maison, des ouvriers

de toute espèce, d'excellentes tavernes, des sloops à tous les quais, des tanneries, des établissemens de potasse, des corderies, des moulins sont en mouvement ou s'élevent. Cette activité est vraiment agréable. Un M. *Taylor*, propriétaire d'une centaine d'acres auprès de *Ponstenkil-creek*, y a établi deux moulins à bled, deux à scie, un à papier. On dit qu'il fait le commerce de New-Yorck sur un sloop qui lui appartient. Sa propriété est jolie, bien arrangée, et peut être profitable dans des mains prudentes et habiles. On dit aussi qu'il veut la vendre; c'est un des lieux que j'achèterais de préférence si je songeais à m'établir en Amérique, et que j'eusse les moyens d'acheter. Il y a de quoi s'y occuper tous les jours, et à chaque moment de tous les jours, d'une manière utile pour soi et pour le pays.

Observations minéralogiques, et autres.

Le pays, entre Albany et Saratoga, est généralement sabloneux, les collines, sur-tout aux environs de Saratoga, sont d'un sable durci; le roc solide qu'elles couvrent, et qui souvent les perce, est une espèce grossière d'ardoise, d'une couleur très-foncée, avec

des veines d'un quartz blanc. Leurs débris et leurs brisures présentent une grande quantité de figures différentes, souvent très-singulières. Aux environs des sources minérales de Ballstown et de Saratoga, les veines calcaires sont abondantes, et les pyrites de fer et de cuivre se trouvent en quantité. On peut en conclure qu'il y existe des mines de ces deux métaux, mais elles sont, comme presque toutes les mines du territoire des États-Unis, encore sans exploitation. On rencontre peu de rocs jusqu'à la chûte de la rivière des Mohawks, connue sous le nom de Cohoes-fall. Les pierres qui forment cette chûte sont d'un schiste argilleux; une partie s'en décompose assez facilement, mais quelques-unes ont plus de dureté, se cassent en pièces conchoïdales, et ressemblent beaucoup au basalte. On voit près de la chûte quelques veines d'un *feldspath* rougeâtre.

Entre la chûte de la rivière des Mohawks et Albany, les terres qui forment les montagnes, sont plus argilleuses, très-dures, et les pierres qui s'y trouvent sont encore une espèce d'ardoise; mais entre ces montagnes, et le lit actuel de la rivière, on remarque une suite de petites collines sabloneuses, élevées à peu-près également sur les deux bords, et qui

ne permettent pas de douter qu'elles sont des dépôts qu'a laissés cette rivière quand elle s'est fixée dans le lit qu'elle occupe actuellement.

C'est aux environs de Saratoga que se voient les derniers platanes, acacias et cèdres blancs; plus au nord ils ne croissent pas ; le cèdre rouge, le peuplier de Caroline, et le cèdre de Virginie ne commencent aussi qu'aux environs de la chûte de la rivière des Mohawks. A plusieurs milles aux environs des sources minérales de Saratoga et de Ballstown, on ne trouve que des pins blancs, de petits chênes rabougris et de la fougère.

Sur le Traité de Commerce entre l'Amérique et l'Angleterre.

Depuis qu'en quittant les possessions anglaises, nous sommes entrés dans celles des États-Unis je n'entends parler que du traité de commerce de l'Angleterre avec l'Amérique. Les papiers publics sont pleins de discussions à cet égard, et les conversations n'ont pas d'autre objet. Je ne sais si la majorité est pour ou contre, mais le nombre des opposans est assez considérable, pour devoir inquiéter les amis de la paix. Je ne connais pas encore assez l'Amérique, et je n'ai pas même étudié

jusqu'ici le traité assez à fonds pour avoir une opinion arrêtée sur son mérite et sur ses conséquences. Je consignerai cependant ici la manière dont j'en suis frappé au premier apperçu, ne fût-ce que pour retrouver cette opinion, quand le tems aura prononcé son jugement.

Il me semble indubitable qu'il est désavantageux à l'Amérique ; la réciprocité n'est pas entière, et les intérêts du commerce américain sont blessés dans différens rapports ; il déroge ouvertement aux traités antérieurs avec la France, et est ainsi en opposition avec lès redoublemens d'amitié dont l'Amérique a fait si hautement profession, même sous l'assassinante tyrannie de Robespierre. Il doit être d'ailleurs notoire à l'Amérique que le gouvernement anglais entretient contr'elle des dispositions non pas seulement de malveillance, mais de rancune et de haine ; que ces dispositions sont d'une nature à ne jamais changer, tant que les principes du gouvernement anglais ne varieront pas ; que l'Angleterre voit toujours dans les États-Unis des *sujets rebelles* qu'il faut punir de leur indépendance s'ils ne peuvent être reconquis ; et que si elle consent à traiter momentanément avec eux, c'est que sa situation présente la met dans l'impossibilité

de leur faire la guerre, et lui fait trouver quelqu'avantage dans un traité qui augmente prodigieusement le débouché de ses manufactures; et qui de plus peut déplaire à la France, la détacher de l'Amérique, nuire à son commerce; de sorte qu'elle se promet par cette rupture de tenir les États-Unis dans sa dépendance, et de tirer ainsi d'eux dans leur dénuement d'autre alliance le parti conforme aux dispositions qu'elle nourrit sans relâche depuis la paix de 1783. Ces vérités sont notoires à tout ce qui connaît la politique du cabinet de St.-James; elles sont plus frappantes encore pour ceux qui ont vécu un peu avec ses agens en Amérique, qui ne se donnent pas même la peine de les déguiser. Faire un traité d'amitié sur de telles bases, c'est donc agir en dupe; et c'est d'ailleurs s'exposer à affaiblir les liens de l'Amérique avec la France, sa véritable alliée, qui dès qu'elle aura un gouvernement stable (ce à quoi la majorité de la nation tend évidemment à présent) deviendra plus puissante que jamais; car si l'intention secrette de l'Amérique était de rompre cette ancienne alliance à la première circonstance favorable, ce serait embrasser une politique peut-être erronée, mais certainement indigne du caractère de loyauté, que les cabinets des cours

peuvent mépriser, mais qu'un peuple nouveau qui fait lui-même ses affaires, ses alliances et ses traités doit imperturbablement professer.

M. et Madame de la Tour-du-Pin, M. le Couteulx, etc.

Un des plus grands plaisirs que je me proposais en venant à Albany, était celui de voir M. et Mad. de *Gouvernet*, de passer quelques jours avec eux ; je ne les ai pas trouvés à mon arrivée; ils étaient à New-Yorck, mais ils devaient en revenir tous les jours. La santé de du Petit-Thouars, en nous obligeant à nous arrêter, nous a aidés à attendre le moment probable du retour de M. de Gouvernet, qui est arrivé la veille même du jour au-delà duquel je ne pouvais remettre mon départ. Je l'ai cependant différé de vingt-quatre heures pour les passer avec eux.

Quand on sait ce qu'était une jolie femme à Paris, réunissant aux graces de la figure, de la taille et de l'esprit, tous les talens, tous les moyens de succès; et qu'on voit cette jolie femme dans une petite ferme de cent acres, faisant elle-même son ménage jusques dans les plus petits détails, et menant cette vie nouvelle avec une simplicité, une gaîté qui pour-

rait faire croire même qu'elle lui plait, on trouve une raison de plus d'aimer, d'admirer le caractère des femmes, et des femmes françaises en particulier. Ce sont elles qui dans cette cruelle révolution ont montré le plus de fermeté, le plus d'attachement à leur devoir, le plus de constance dans leurs sentimens; ce sont elles qui ont soutenu le courage de beaucoup d'hommes, qui sans elles en eussent peut-être manqué, qui ont adouci leurs malheurs; enfin elles ont montré autant de qualités et de vertus dans l'adversité, qu'elles montraient d'agrémens et d'esprit dans le tems de leur gloire. Je parle pour un nombre en vérité grand. Mad. de Gouvernet est à la tête de ce nombre; c'est à elle qu'est due la conservation de son mari, sa sortie de France, le peu d'argent qu'il a pu sauver; c'est à elle que sont dûs les jours heureux qu'il passe; la gaîté, le plaisir avec lesquels il soutient une vie d'ailleurs peu faite, je crois, pour ses goûts et ses habitudes. Ils vivent à cinq milles d'Albany, sur la petite ferme qu'ils ont achetée 15,000 livres, monnaie de France. La terre n'est pas de la première qualité, mais elle est susceptible d'être cultivée en prairies assez bonnes, et de répondre au sage projet qu'ils ont d'en réduire la manutention à l'engrais des bestiaux et au profit

de la laiterie, jusqu'à ce qu'ils puissent retourner en France. Ils vivent seuls avec un jeune homme qui les a suivis dans leur fuite de France, et qui partage leurs travaux et leur société. La ville d'Albany leur est de peu de ressource sous ce dernier rapport. L'ignorance où la plupart des personnes de la première classe de la ville sont de l'existence de Mad. de Gouvernet dans leur voisinage, et l'indifférence avec laquelle l'y voient ceux qui sont plus à portée de connaître son mérite et celui de son mari, feraient seules le procès à l'hospitalité des habitans d'Albany.

Quelques Français sont encore établis dans la ville et dans les environs. Je n'ai cherché à y connaître que M. *Le Couteulx*, intéressant par le nom qu'il porte. Ceux qui connaissent cette famille savent qu'il n'en est pas une plus recommandable, pas une où la sagesse, la loyauté et l'habileté dans le commerce ayent été plus constamment, et depuis plus longtems héréditaires. Celui-ci est digne de porter ce nom, d'après l'avis unanime de tous ceux qui ont eu affaire à lui. Il a quelque chose de particulier dans les idées, et aussi dans les expressions; mais il est bon, obligeant, sincère, et généralement estimé. Il est associé avec M. *Quesnel*, négociant de St. Domingue.

Cette maison est aussi associée à celle d'*Olive* à New-Yorck, et par elle, dit-on, à la grande et respectable maison Le Couteulx en France.

Potasse et Pearlasse.

Comme la potasse forme une branche assez considérable du commerce d'Albany, ainsi que des autres villes d'Amérique, qui ont derrière elles des pays nouveaux, je crois devoir placer ici les renseignemens que j'ai pris sur sa fabrication. La potasse est le sel des cendres dégagé des matières qui lui sont étrangères. Les opérations pour l'obtenir sont la lessive et l'évaporation.

De grandes cuves à doubles fonds sont remplies de cendres ; c'est dans la partie supérieure qu'on les place, à dix ou onze pouces de profondeur ; le faux-fond qui les supporte est percé de quelques trous. La partie inférieure de la cuve est remplie de paille ou de foin ; l'eau répandue sur la cendre filtre au travers en s'impreignant des parties salines, et se décharge encore sur les couches de paille des matières hétérogènes qu'elle pourrait avoir entraînées. La lessive est tirée de cette cuve par le moyen d'un robinet, et si elle n'est pas assez forte, elle est repassée sur d'autres cendres. On la juge assez forte quand

un œuf peut y surnager. Cette lessive est mise ensuite à bouillir dans des chaudières de fer, découvertes et entretenues toujours pleines par une grande bouilloire continuellement remplie elle-même de lessive bouillante.

Quand la lessive commence à s'épaissir dans les chaudières, on cesse d'y en verser de nouvelle, mais on continue le feu jusqu'à l'entière évaporation des parties aqueuses, c'est-à-dire, jusqu'à ce que la matière soit conduite à un état absolu de sécheresse et de dureté. Ce sel alors noir, est ce qu'on appelle la potasse noire. Arrivé à ce point, quelques manufacturiers le laissent encore dans la chaudière, qu'ils chauffent d'un feu clair et vif. L'huile, par cette nouvelle calcination, se dégage du sel en fumée épaisse, et la potasse, de noire qu'elle était, devient grise; alors elle est mise en barrils pour le commerce.

L'opération de la fabrication de la potasse dure plus ou moins long-tems, selon la nature des cendres lessivées, et selon la force de la lessive; vingt-quatre heures sont à-peu-près le terme moyen. Les cendres de bois verd sont préférées, et celles de chêne font particulièrement de meilleure potasse. Les cendres d'arbres résineux n'en peuvent point donner. Les

cendres

cendres faites depuis cinq à six mois sont aussi préférées aux cendres plus nouvelles.

Il est des manufacturiers de potasse qui n'emploient pas de marmites, et qui entretiennent leurs chaudrons par la lessive froide sortant des cuves; il en est encore qui, à mesure que le sel se forme dans les grands, le mettent dans de petits pour y achever sa crystallisation.

Dans beaucoup de parties de l'État de New-Yorck, et principalement aux environs et au nord d'Albany, les potasses se font par les habitans qui abattent des bois; mais il y a aussi de grandes manufactures, où jusqu'à trente ou quarante cuves sont employées pour la lessive et dix ou douze chaudrons pour les évaporations. Les manufacturiers achètent les cendres des particuliers qui les leur apportent. La dimension des cuves, des chaudrons, est différente, selon que la fabrication en est faite plus ou moins en grand. On compte en général que cinq à six cents boisseaux de cendres produisent un tonneau pesant de potasse; c'est-à-dire 2240 liv.

Les barrils dans lesquels se met la potasse doivent être de chêne blanc, ou, à son défaut, du bois le moins poreux. Les douves doivent être d'un plus fort échantillon que celles des

barrils destinés à recevoir toute autre marchandise, et les cerceaux doivent aussi y être plus multipliés ; la moindre crevasse exposerait la potasse à l'humidité de l'air, et par conséquent, à la dissolution ; il est des exemples que des barrils mal conditionnés et remplis de potasse, ont été trouvés peu de tems après plus d'à moitié vuides.

La *Pearlasse* est la potasse purifiée par l'action immédiate du feu. A cet effet, la potasse est mise dans un four ovale, des barres de fer formant une espèce de gril sur lequel elle est placée, séparent ce four environ à un tiers au-dessus de son fond. C'est au-dessous de ce gril qu'est mis le feu, dont la chaleur, renvoyée par la voûte supérieure, rend la calcination parfaite, et forme ainsi la pearlasse ; alors cette matière, devenue blanche, est retirée du four et mise à réfroidir, puis enfermée dans les barrils. Cette opération de la calcination dure environ une heure. La pearlasse est d'un poids relatif beaucoup plus considérable que la potasse, parce qu'elle est plus compacte ; car la déperdition de la potasse par la calcination est petite. Quoique la pearlasse soit moins dissoluble par l'air que la potasse, les barrils dans lesquels elle est mise sont du même échantillon. Ceux qui

servent à l'une et l'autre de ces marchandises sont de différentes grandeurs, et en contiennent depuis deux jusqu'à quatre cents liv. La potasse et la pearlasse sont vendues par tonneau dans le commerce ; elles ne peuvent être exportées qu'après avoir passé à l'inspection établie dans tous les États où il s'en fabrique.

La fièvre de du Petit-Thouars ayant extrêmement diminué ses forces, il a préféré de rejoindre ses pénates. Je me suis séparé de lui avec peine. Il est triste de voyager seul, plus triste encore quand on est malade, et j'ai eu hier un accès de fièvre, que je crois le commencement d'une fièvre tierce. J'en ai ressenti le premier accès chez M. de la Tour-du-Pin, mais je n'en pars pas moins pour Boston, où je trouverai des lettres d'Europe qu'il me tarde beaucoup de recevoir ; car, depuis trois mois, je n'ai entendu parler de personne qui m'intéresse.

Route d'Albany à Lebanon.

J'ai quitté Albany sans regret. Le jeune M. Renssélaer et M. Henri, sont réellement les seuls de qui j'aie reçu quelques civilités ; d'ailleurs, tout ce peuple est triste, peu actif, peu obligeant ; c'est le plus désagréable que j'aie encore trouvé en Amérique. A cela près,

Albany est un lieu où, avec quelques capitaux, on peut faire de l'argent, et avec de grands capitaux une grande fortune. Le commerce répond de tous les fonds qu'on veut y mettre, présente moins de danger qu'aucun autre, quand on ne veut pas risquer, et un esprit hardi et juste pourrait, je crois, en pousser très-loin les entreprises.

Nous y avons éprouvé des chaleurs très-considérables. Le vendredi, 7 août, mon thermomètre a été à 96 de Farenheit ou 28 quatre neuvièmes de Réaumur. On nous a dit que celui de M. *Lewis*, qui passe dans la ville pour un observateur exact, s'était élevé jusqu'à 100 de Farenheit ou 39 trois quarts de Réaumur. Cette chaleur a duré plusieurs jours avec la même force, et toujours des nuits qui ne réparent pas.

Mon cheval, qui devait m'être envoyé de chez le capitaine Williamson, n'étant pas encore arrivé, je me suis embarqué dans le stage, c'est-à-dire dans une charette non-suspendue, mais couverte. On passe, en sortant d'Albany, la rivière du Nord. Le chemin jusqu'à *Lebanon*, où nous avons couché, est montueux, et presque tout en état de commencement de settlement. Les terres, dans l'étendue de vingt-cinq milles, appartiennent à M. Rens-

selaer, lieutenant-gouverneur, le plus riche propriétaire de l'État de New-Yorck, et peut-être des États-Unis. Beaucoup de ces terres ont été concédées par patente à ses ancêtres, lors de l'établissement hollandais; il en a acquis lui-même beaucoup d'autres; il en a revendu une quantité considérable; mais il les vend presque toutes avec la sujétion d'une rente. C'est sans doute un revenu agréable; il me semble cependant qu'il peut n'être pas dans ce pays d'une longue solidité, et qu'il serait plus sûr de vendre franc de toutes charges, et de placer alors son argent d'une manière indépendante. L'homme qui paie tous les ans une rente sur sa terre, oublie bientôt la justice de cette condition; il ne sent que le désagrément de payer aux époques fixées, et profite de la première circonstance où il peut se débarrasser de cette charge.

Une vieille quakeresse qui n'a pas dit un mot, et qui n'est venue que jusqu'à *Philipstown*, et M. *Elroy*, étaient la compagnie du stage. Celui-ci est un propriétaire de la Pensylvanie sur la Delaware, qui ne suit aucune profession, aucune voie de commerce, qui vit dans sa ferme quand il ne court pas pour son plaisir; Il n'est pas marié, sa sœur tient son ménage. il paraît avoir une grande quantité de terres,

sur-tout sur le Fish-Creek, dans le tract de M. *Sereiber*. Il paraît bon homme, mais triste et ennuyé.

La fièvre, qui m'a pris vers Philipstown, m'a empêché de prendre sur le pays les informations que nos différentes stations auraient pu me procurer. J'ai seulement appris que toutes ces terres se vendent de six à huit dollars. La dernière ville avant d'arriver à Lebanon, est *Stevenstown*, sur un bel et grand creek; elle appartient encore au *Patron*, c'est ainsi qu'on appelle dans Albany et ses environs M. Rensselaer. D'ailleurs, le pays est triste, montueux, couvert de rocs, ne produit que des hemlocks et des pins blancs. De Stevenstown à Lebanon, en approchant de cette dernière place, le pays s'ouvre; c'est un vaste bassin formé par la terminaison d'une grande quantité de montagnes de différentes formes, de différentes hauteurs, presque toutes cultivées en pâturages jusqu'à leur sommet. Après avoir fait beaucoup de détours dans cette vallée, on arrive à l'auberge de M. *Staw*.

Eaux de Lebanon. Shakings-quakers.

Lebanon est un lieu d'eaux minérales, et la taverne de M. Staw, placée à mi-côte de

la montagne d'où sort cette source, en est tout-à-fait voisine; c'est-là que la plupart des buveurs d'eau se mettent en pension. C'est de-là aussi que la vue de cette vallée, ou plutôt de ce bassin, est la plus agréable, et elle l'est réellement. Une quantité de jolies maisons placées au milieu des champs, embellissent cette vue, ornée encore de plusieurs villages. J'étais trop malade quand j'y suis arrivé pour en jouir. Il a fallu, quoiqu'il fût à peine cinq heures, me traîner dans mon lit, finir mon accès, y prendre l'émétique, et renoncer à tout ce que ce lieu offrait à la curiosité par lui-même, et par son voisinage.

En Amérique, au moins dans quelques États, les stages ne marchent point les dimanches, il en est ainsi dans l'État de New-Yorck. Nous avons employé notre matinée, M. Elroy et moi, à aller voir les *shakings-quakers,* espèce de moines établis à trois ou quatre milles de la taverne où nous étions. Si je n'eusse pas été malade la veille, j'aurais été les voir au travail, et probablement l'importunité de mes questions eût obtenu quelques informations certaines sur leur origine, leurs règlemens, la manière dont les richesses communes sont distribuées et dépensées, dont les achats se font, dont la société se renouvelle,

s'entretient, et sur-tout sur son état actuel. Il a fallu nous borner à voir par nous-mêmes leurs villages, l'intérieur de leurs maisons, de leurs jardins, leur culte, et à savoir sur le reste ce que le maître de notre taverne et un autre homme qui prétend les connaître ont pu nous en dire.

Leur gouvernement est une république administrée despotiquement. Ils travaillent tous pour la société qui les nourrit, les vêtit, mais ils travaillent sous la direction d'un *Chief-Elder* qu'ils choisissent, et qui est tout-puissant dans son gouvernement; il a sous ses ordres des inspecteurs de toutes les classes, et avec différens degrés dans leur pouvoir. Les comptes lui arrivent ainsi progressivement, et ses ordres sont progressivement transmis. S'adresser au Chief-Elder quand on n'est pas dans la classe qui en a le droit, c'est se rendre coupable d'un sacrilège, sévèrement puni quand il est commis par un membre de la société, et sévèrement réprimandé quand par hasard il est le fait de quelqu'étranger ignorant. Le mariage est interdit dans cette société, qui ne se renouvelle que par les prosélytes, et qui se renouvelle moins abondamment à présent qu'il y a vingt ans, époque de son établissement dans le pays. Des hommes et des femmes

mariés sont admis, mais après avoir renoncé l'un à l'autre ; souvent ils amènent leurs enfans, qui deviennent dès-lors la propriété commune. Il arrive bien quelquefois que malgré la prohibition la chair parle et agit; si c'est dans l'intérieur de la société, la punition est forte, exemplaire, corporelle; si, ce qui arrive le plus souvent, les amans se sauvent pour se marier, on court après eux, et si on les attrape, on les punit comme pour l'autre cas, quoique dans la société on ne fasse aucun vœu positif.

En conséquence de cette doctrine célibataire, les hommes et les femmes logent séparément, mais dans la même maison. Il y en a quatre d'habitation dans le village ; les autres sont des ateliers. Tous les métiers s'exercent dans cette société ; on y manufacture des draps, des toiles, des souliers, des selles, des fouets, des clous, des ouvrages de menuiserie, enfin tout ce que l'industrie peut regarder comme d'un débit sûr. C'est dans les villes voisines qu'ils vendent leurs ouvrages, que d'ailleurs ils débitent aussi chez eux. Les femmes travaillent en linge, en tricot, en vêtement de diverse nature.

Il paraît que cette administration est montée à un grand point de perfection, que l'é-

mulation parmi les membres de la société est active, et que la société est riche ; mais le Chief-Elder seul en sait la vérité. Ce peuple d'ailleurs est bon, fidèle à ses engagemens, excellent voisin ; ouvrier exact, et raisonnable dans ses prix. Voilà tout ce que nous avons pu apprendre des ridicules et des qualités de l'ordre monacal shaking, et j'ai dit comment nous l'avions appris.

Quant à son culte, j'en ai été témoin. Lorsque nous sommes arrivés, il étaient déjà à leur salle de culte ; c'est une pièce de soixante-dix pieds de long sur quarante-cinq, à cinquante de large ; dix-huit croisées éclairent et rafraîchissent cette chapelle ; une cheminée est à chaque bout ; un rang de bancs placés contre les murs entoure la salle ; quelques-uns de plus sont à la droite des cheminées ; à l'un des grands côtés sont les deux portes d'entrée pour les hommes et pour les femmes. La salle est intérieurement revêtue en plâtre, les moulures des boiseries, des croisées peintes en bleu léger, les bancs en rouge. Tout ce qui pouvait être assis l'était ; le reste, et c'était le plus grand nombre, était debout. Le Chief-Elder (l'ancien) était assis sur le milieu du banc opposé aux portes. On nous a fait signe de nous asseoir entre les deux portes.

Les frères et les sœurs étaient dans un silence absolu. Les hommes vêtus d'un habit bleu, d'une veste noire et d'un pantalon à carreaux bleus et blancs. Les femmes en long casaquin blanc, jupon bleu, tablier de la même étoffe que les pantalons des hommes ; un grand fichu carré bien croisé, un bonnet plat rattaché sous le menton comme les tourières de couvent. Les hommes portent les cheveux plats ; tous les chapeaux étaient suspendus à des clous. A mesure qu'une femme ou un homme est las d'être assis ou veut faire place à d'autres, il se lève, reste debout, et un autre se met à sa place sur le banc. Tous les yeux sont fixés vers la terre, les têtes penchées, l'air hébêté. Les femmes portent à leur main un mouchoir bleu et blanc, qu'elles ne quittent point ; toutes ont les bras croisés ainsi que les hommes.

Cette première scène du culte a duré près d'une demie heure, après quoi, sur un signe du Chief-Elder, tous se sont levés, et s'alignant hommes et femmes, chacun de leur côté ils se sont formés en espèce d'éventail sur plusieurs rangs. Les têtes de ces deux éventails n'étaient séparées que par le Chief-Elder, qui restait debout à la place où il était assis, et les ailes s'ouvraient vers les coins de la salle. Les alignemens étaient tellement étudiés,

qu'ils regardaient long-tems où ils mettaient leurs pieds avant de les placer. Ainsi rangés, et après quelques momens de silence, plusieurs d'entr'eux avaient dans les mains et dans le visage de fortes convulsions, ainsi que de violens tremblemens dans les cuisses, et dans les jambes.

Sur un nouveau signe du Chief, car rien ne se fait autrement, ils se sont tous mis à genoux, puis levés quelques minutes après; puis le Chief a entonné un chant sans paroles, chant à la fois nasal et guttural, qui dans le ton le plus grave n'emploie que quatre notes; le chant est répété par toute la société, et cesse encore au signe du Chief.

Après un troisième silence et sur un autre signe, l'ordre de bataille change; les hommes et les femmes toujours séparés, se placent sur neuf à dix rangs, faisant face au Chief, auprès duquel se mettent deux ou trois hommes et autant de femmes, les anciens ou anciennes de la congrégation; la cohorte des femmes est séparée de celle des hommes par un vuide d'un ou deux pas.

J'oubliais de dire qu'avant de s'aligner ainsi en front et en file, les hommes quittent leurs habits, qu'ils accrochent avec leurs chapeaux, et paraissent en gilet; les manches de leurs

chemises relevées par un ruban noir. Il ne se fait aucune altération dans la toilette des femmes; alors le Chief entonne un chant qui m'a semblé le même que celui qui venait de précéder; il est soutenu par les trois hommes qui sont auprès de lui, et les femmes qui l'assistent font à ce chant triste un dessus qui le rend assez mélodieux. Au son de cette musique tout se met en mouvement : un saut et une révérence en face, un saut et une révérence à droite, un saut et une révérence en arrière, un saut et une révérence à gauche, douze sauts et puis douze révérences en face; ensuite on recommence jusqu'à ce que le Chief cessant de chanter, ordonne ainsi aux assistans de se taire, et au peuple dansant de demeurer immobile. Les révérences des hommes et des femmes sont un ploiement des deux genoux, la tête à demi penchée, et les bras ouverts; puis les deux pieds tirés successivement avec un petit saut. Les femmes font la révérence comme les hommes, mais glissent au lieu de sauter; tout cela s'exécute en cadence, avec une précision et un ensemble dignes d'un régiment allemand.

De cette position ils retournent à celle de l'alignement simple, puis au premier; quelquefois le Chief dit quelques mots qu'aucun

des étrangers n'a pu entendre. Cette suite de scènes finie, deux femmes arrivent, chacune armée d'un balai, balayant d'abord le côté des hommes, qui se rangent pour leur faire place; puis le côté des femmes est balayé par deux autres, à qui les premières remettent le balai; puis les mêmes génuflexions, chants, alignemens et sauts recommencent; cette espèce de service divin a duré trois heures; j'ai eu la patience d'en attendre la fin, espérant pouvoir parler au Chief ou à quelqu'autre; mais je n'ai pu y parvenir.

Sur le signe du Chief, la cérémonie cesse, chacun reprend habit et chapeau, et tous sortent ensemble deux à deux; le Chief accolé avec un autre; les femmes qui ont couvert leur bonnet plat d'un chapeau presqu'aussi plat, sortent de l'église et de l'enceinte par une porte différente, prennent la queue de la colonne des hommes, suivent la marche les bras croisés sur leur poitrine, et se mettent au pas.

On nous a dit qu'ils allaient dîner, nous n'en avons pas su davantage; on ne pénètre pas le dimanche dans le jardin; nous ne l'avons vu que par-dessus la barrière, il est beau, grand, bien tenu; tout ce qu'ils ne consomment pas de légumes est laissé pour monter

en graine, ils en vendent beaucoup ; toutes les barrières, les palissades, les portes sont peintes avec autant de recherche que dans les jardins anglais les mieux soignés ; elles règnent tout le long des rues pour en séparer les maisons ; de jolis petits poteaux peints avec la même recherche marquent les trottoirs. Rien n'est plus agréable, d'une propreté plus élégante que tout cet ensemble ; encore une fois nous n'avons pu en voir davantage, mais nous en avons vu assez pour savoir que cette secte absurde pour ses principes religieux et pour son culte, a un grand ordre, une grande activité, une grande intelligence dans son travail, une grande droiture dans ses transactions.

Il y a parmi les sœurs quelques jeunes filles très-jolies, mais la plupart sont d'un certain âge ; la proportion des jeunes hommes est plus nombreuse. Cette secte qui ne tient en rien à la société des Quakers, est établie en Amérique depuis environ vingt-deux ans, et y est venue d'Angleterre. C'est à *Nisqueunia*, à quelques milles d'Albany, que s'est fait le premier établissement en 1774 ; un ou deux autres se sont faits depuis. Le chef principal de la secte est une femme ; la première (*Anna Leese*) était, dit-on, la maîtresse d'un officier

anglais ; elle est morte en 1784 ; elle a été succédée par une autre que la secte a élue, avec l'opinion qu'on avait de sa prédécessrice, qu'elle est infaillible, et tient de la divinité. Elle se tient à Nisqueunia, et les Chief-Elders sont ses lieutenans dans les divers établissemens.

Quant aux eaux minérales de Lebanon, elles sortent avec abondance d'une source derrière la maison de M. *Staw*. Une espèce de bassin de six pieds cubes les reçoit pour la commodité des buveurs. Sur l'extrémité de ce bassin, est bâtie une vilaine baraque de planches où l'on prend les bains ; une soupape y fait entrer la quantité d'eau désirée, qu'une soupape inférieure vuide. En sortant de ces bains, et à cent pas plus bas, cette eau fait tourner un moulin à grain de deux paires de roues. On ordonne ces eaux pour toutes les maladies ; j'ignore si elles ont de grands succès, mais elles paraissent beaucoup moins suivies que celles Ballstown, près Saratoga ; leur goût n'a rien d'extraordinaire ; des bulles s'élèvent en si grande quantité du fond du bassin, qu'il est à présumer qu'elles sont impregnées d'air fixe, quoique la saveur ne l'indique pas. Le docteur *Eray*, de *Boston*, à qui ces eaux appartiennent,

nent, doit pour l'année prochaine bâtir et faire toutes les dispositions désirables pour les buveurs et les baigneurs.

Les terres se vendent dans ce bassin depuis six jusqu'à vingt-quatre dollars l'acre, selon leur qualité. M. Staw et toute sa famille ont eu de moi, pendant ma fièvre, des soins vraiment pleins de bonté.

Pitts-Fields.

Le service de l'après-midi étant terminé, les stages peuvent reprendre leur route. Nous sommes donc partis pour gagner *Pitts-Fields*, où l'on arrive le premier jour en partant d'Albany, quand ce premier jour n'est pas la veille du dimanche. Au haut de la montagne *Hancook*, vers laquelle on se dirige pour sortir de ce bassin, est la limite de l'État de New-Yorck, que l'on quitte, et de l'État de Massachussetts où l'on entre; le pays au-delà est plus ouvert; ce sont pour quelque tems encore de petites montagnes bien cultivées, ornées de maisons. On découvre Pitts-Fields cinq à six milles avant d'y arriver.

C'est une jolie petite ville, commencée il y a environ vingt-cinq ans; les maisons y

sont en menuiserie, grandes et jolies : les édifices de culte élégament bâtis. Les prix des terres et des ouvriers y sont à-peu-près les mêmes qu'à Lebanon ; mais la monnaie change, le dollar ne vaut plus que six schellings. Pitts-Fields est dans le comté de *Berkshire*, peuplé d'environ 30,000 habitans.

Fatigué de la fièvre de la veille, attendant la fièvre le lendemain, je me suis couché peu de momens après mon arrivée, mais mon sommeil a eté interrompu par une scène de galanterie entre M. Elroy et une grosse fille fraîche, ayant de beaux yeux ; cette scène se passait sous le porche, et mon lit était auprès : *my dear, my dear! kiss me, kiss me!* et tout cela pendant une heure. J'ai le lendemain complimenté mon compagnon sur cette bonne fortune, dont je ne connaissais pas toute l'étendue ; elle n'avait pas été au-delà des baisers les plus tendres et les plus ardens des deux parts ; tout ce qu'il avait prétendu de plus, avait été fortement repoussé. Je rapporte cette anecdote pour donner une idée des mœurs ; on prétend que ces aventures sont très-fréquentes, et que les filles du pays ne s'en croient pas moins sages pour se prêter à ces petites privautés, poussées cependant quelquefois un peu plus loin.

Northampton.

Nous étions arrivés hier dans une charrette couverte. On nous avait flatté d'une meilleure voiture pour aujourd'hui, et c'est une vraie charrette non couverte. Quand j'ai considéré que c'était dans un tel tombereau que j'avais à passer mon jour de fièvre, j'ai ressenti une peine profonde, mais la loi de la nécessité est plus forte que toutes les réflexions; j'ai obtenu avec grande peine quelques poignées de foin pour m'y coucher, et là, tremblant la fièvre, brûlé par un soleil ardent, souffrant plus que je ne puis le dire, j'ai traversé les *Green mountains*, pays sauvage, pierreux, mais cultivé jusqu'au sommet des monts qui rappellent beaucoup de vues de la Suisse ou plutôt des Vosges; les chemins ne sont qu'une continuité de rocs. Notre charrette a arrêté à moitié chemin de *Northampton*. Je n'aurais pas pu aller plus loin. J'ai achevé mon accès dans un lit où je suis resté deux heures. La pitié du conducteur nous avait procuré un stage suspendu et couvert, et nous sommes arrivés ainsi à Northampton, pays charmant, jolie ville où les belles et bonnes maisons sont multipliées, et où nous avons

trouvé une taverne telle que je n'en ai pas encore vu deux en Amérique ; réunissant étendue et propreté dans les bâtimens, commodités dans les distributions, bonne manière dans les maîtres, abondance et recherche dans les provisions.

La position de Northampton est très-agréable; les bords de la rivière de Connecticut, sur lesquels cette ville est bâtie, sont rians, presque totalement cultivés en prairies. Les maisons y sont proprement construites et proprement peintes. Le nombre des habitans y est de plus de seize cents; c'est la capitale du comté d'*Hampshire*, dans l'État de Massachussetts. Cette ville fait un petit commerce avec *Harford*, où elle envoie en bateau les productions des pays dont elle est environnée; on élève un assez grand nombre de bestiaux dans tout ce comté qui contient soixante mille habitans.

Route à Spencer.

L'État de Massachussetts est cultivé presqu'autant que la France; je n'en traverse sans doute pas la plus belle partie, puisqu'elle est couverte de pierres et de rochers, et cependant elle est cultivée par-tout. Les maisons

sont rapprochées et bâties au milieu des champs et des fermes qui leur appartiennent ; ces maisons sont soigneusement faites, toutes en menuiserie, bien peintes en blanc. Les granges, les écuries le sont en rouge ; presque toutes les clôtures sont en murs de pierres sèches. Toutes les récoltes sont achevées ; on en est à la seconde coupe des foins ; six à sept faucheurs travaillent à-la-fois sur le même pré ; c'est une activité, une richesse qui fait plaisir et qui permet de ne pas oublier tout-à-fait les idées d'Europe. Les chevaux sont en abondance dans tous les champs ; ils ne m'ont pas paru d'une espèce bien remarquable ; les bestiaux sont beaux et couvrent les pâtures.

En quittant Northampton on passe la jolie rivière de Connecticut ; ses bords sont verds et d'une inclinaison douce qui doit préserver les campagnes des inondations ; on m'a dit en la passant que les bateaux de quinze à vingt tonneaux remontaient la rivière jusqu'à cinquante milles plus haut, et que les sloops pouvaient arriver à quarante milles au-dessous de Northampton. Nous nous sommes arrêtés à *Belley-town ;* c'est le point de jonction des routes d'Albany et de New-York. Notre compagnie qui le matin avait été augmentée d'un

maussade petit garçon, l'a été, par l'arrivée du stage de New-York, de deux autres compagnons. M. *Williamson*, propriétaire en *Géorgie*, homme de bonne compagnie, mais chaud en politique anti-fédéraliste, et d'un autre jeune homme de New-York, dont je n'ai pas eu le tems d'apprendre le nom. Le même pays continue avec de plus beaux chemins jusqu'à *Spencer*, où les conducteurs des stages de la nouvelle et ancienne route de Boston, attendaient l'arrivée du nôtre afin de solliciter notre préférence, chacun pour le sien. J'étais bien décidé à donner la mienne à celui que les autres ne choisiraient pas. J'avais besoin d'être un peu à mon aise, et ce jour d'intervalle de fièvre ne s'était pas si bien passé que le premier.

Marlborough. Maladie. La Famille Williams.

Nos arrangemens ont été faits tellement, que le mercredi 19 nous nous sommes trouvés seulement quatre dans notre stage. J'étais d'ailleurs placé sur le banc de derrière ; la compagnie s'est accrue à *Worcexter* de trois dames qui voyant mon air malade, n'ont pas voulu accepter ma place ; mais malgré leur

complaisance, ma bonne place et ma résolution à souffrir tout ce que je pourrais supporter, il a fallu m'arrêter à *Marlborough*. Je ne pouvais endurer plus long-tems le mouvement de la voiture, et j'ai prié la compagnie de me déposer dans une taverne, d'où j'avais la certitude de pouvoir partir le lendemain par le *mail-stage* (diligence qui porte les lettres.)

Bien m'en a pris de m'arrêter; je n'ai pas plutôt été dans le lit, que le transport s'est joint à ma fièvre; un mal de tête violent me rappelait momentanément à moi-même pour sentir que je n'y étais pas tout-à-fait; que j'étais seul au milieu de gens qui ne m'avaient jamais vu, et que j'étais bien malade. Ces vérités produisaient de sérieuses et tristes réflexions, qui de tems à autre me menaient près du désespoir. Heureusement les gens chez qui j'étais se sont trouvés les meilleurs du monde; ils m'ont soigné comme leur enfant, hommes et femmes, sur-tout les femmes vieilles et jeunes, car cette famille est nombreuse, m'ont gardé, veillé avec un soin extrême; elles ont découvert que j'avais la dyssenterie, ce que je ne soupçonnais pas, et ce qui n'était probablement que l'effet de la chaleur sur un corps déjà brûlé par la fièvre; elle n'a pas duré plus

de deux fois vingt-quatre heures. Il a bien fallu cependant céder aux instances de ces bonnes femmes, et envoyer chercher le docteur, qui ne pouvant venir sans me rien ordonner, m'a fait prendre des pillulles. Il a fallu rester encore quatre jours de plus dans cette maison, où j'étais réellement aussi bien que possible, et d'où l'état excessif de faiblesse dans lequel j'étais m'empêchait de sortir. J'y ai eu la fièvre et le délire encore, et toujours j'ai eu plus de sujet de me louer de cette excellente famille.

Elle se nomme *Williams;* le tris ayeul du Williams qui tient aujourd'hui la taverne, est venu d'Angleterre dans le tems des premiers établissemens, et ce qui est remarquable, a bâti la même maison que l'arrière-petit-fils habite aujourd'hui. La chambre où j'ai couché n'a souffert aucune altération depuis ce tems; c'est celle où sont nés tous les descendans de ce premier Williams. Les frères du mari, la sœur de la femme, ses enfans, les enfans de la maison habitent ensemble et composent une seule famille. Indépendamment de la taverne, qui doit rapporter de bons profits, car elle est très-fréquentée, M. Williams est propriétaire d'une ferme de deux cents acres, presqu'aux trois

quarts en culture, ou pour mieux dire en prairies, comme c'est l'usage dans le Massachussetts, les prés y étant coupés de bonne heure, ils donnent une seconde coupe. Les deux rendent cinq à six milliers de foin par acre. Ce qui n'est pas en prairies est cultivé en maïs; on y fait aussi un peu d'avoine et d'orge, mais seulement ce qu'il en faut pour nourrir les chevaux et pour la bierre qui se consomme dans la taverne.

Le préjugé du maïs est fortement enraciné dans ce pays, d'ailleurs la culture y est beaucoup meilleure que dans tout ce que j'ai vu encore de l'Amérique; les fumiers sont recueillis avec soin; on profite des parties vagues et humides des routes pour les retourner au printems et en faire un engrais. On n'entend pas l'agriculture comme en Angleterre, mais cependant on la réfléchit un peu, on la raisonne. Les bestiaux sont abondans et de la plus belle espèce. L'espèce des cochons est d'une beauté remarquable, s'engraisse énormement et avec facilité. Le marché de Boston offre un débouché certain à tout ce qu'on y peut envoyer. Les ouvriers se trouvent en grande abondance, et se payent quatre schellings et demi par jour, ou de dix à douze dollars par mois.

Tout est, dans cette partie de l'Amérique, d'une activité vraiment européenne ; des boutiques de toute nature le long des chemins, dans tous les villages, des ébénistes, des bottiers, des selliers, des carossiers, des tanneurs, et tout cela multiplié. Comme mon ami M. Williams n'est pas très-versé en économie politique, il n'a pas pu m'expliquer la théorie de l'impôt de l'État. Il m'a dit seulement que pour les différentes taxes dont son rôle général était composé, tant pour l'État que pour le comté, et pour le township, il payait annuellement à-peu-près quarante dollars, indépendamment de quatre dollars et demi pour licence de taverne. Le docteur *Cotty*, chirurgien, qui est venu me voir, et qui est propriétaire d'une ferme de quatre vingt acres, paye vingt dollars; c'est aussi un très-bon homme dont j'ai eu à me louer.

Tout ce monde est fort occupé de politique, tout, jusqu'à la fille de journée, lit deux gazettes par jour. M. Williams et le docteur Cotty n'aiment pas le traité, parce qu'ils n'aiment pas les Anglais, et qu'ils disent qu'il ne faut pas s'y fier; mais ils ajoutent: « il faut laisser » faire le président, il fera bien ce qu'il fera ». Encore une fois, je ne puis assez me louer de toutes ces excellentes personnes. Etranger,

malade, absolument inconnu, et dans un appareil de médiocrité qui ne ressemblait pas mal à la misère; rien que la bonté, l'humanité et les vertus hospitalières de cette respectable famille, n'a pu me donner droit aux soins qu'elle m'a prodigués sans relâche pendant les cinq jours que j'y ai passés, soins dont les occupations de leur ferme, de leur taverne, ne les ont jamais distraits. Ils ont joint à ces procédés si bons, celui d'être plus que raisonnables dans le mémoire de ma dépense, qui, trois fois plus considérable, ne l'aurait pas été encore trop, pour tout l'embarras que je leur ai donné. Puisse, cette respectable famille, jouir de tout le bonheur qu'elle mérite! Ce souhait sincère et ardent, sera celui de toute ma vie.

Rencontre du Général Knox.

Enfin pouvant un peu mieux supporter la fatigue, et pressé d'arriver à Boston, où j'espérais trouver des lettres, j'ai profité le samedi 22 août du mail-stage qui s'arrête à la taverne de Williams; c'est le même genre de stage que les autres, plus léger, mieux suspendu, et où six personnes seulement peuvent tenir. Il est particulièrement destiné à porter des lettres.

Je n'avais pas fait plus de trois à quatre milles, quand nous avons été arrêtés par une voiture à quatre chevaux. C'était le général *Knox*, que ses affaires avaient amené à Boston, à qui le hasard avait appris que j'étais malade à Marlborough, et qui venait me chercher. On peut juger de ma satisfaction et de ma reconnaissance ; mais réellement peut-on être meilleur? Je l'avais vu l'hiver précédent à Philadelphie, j'avais souvent été dans sa maison, où je me plaisais beaucoup ; mais je n'avais aucun droit d'espérer de lui une bonté si particulière. J'étais trop faible pour exprimer ce que j'éprouvais, je ne le sentais que plus fortement.

Le chemin de Marlborough à Boston est un village presque continuel. A vingt milles de la ville commence une succession de maisons plus propres et plus agréables les unes que les autres ; de jolis jardins, de beaux vergers, une riche campagne, un luxe de chevaux, de bestiaux, de moutons; et de l'agrément dans la culture; des arbres laissés ou plantés exprès au milieu des champs, pour donner abri aux animaux, ou même pour embellir la vue; des églises multipliées, toujours d'une construction simple, mais mieux peintes, des clochers mieux faits ; elles sont entourées d'écuries ou-

vertes, où les habitans voisins mettent leurs chevaux à couvert pendant le tems du service; c'est un usage général reçu dans toute l'Amérique, mais le Massachussetts étant plus peuplé et plus riche qu'aucun État que j'aie vu encore, ce genre d'établissement, inconnu en Europe, y est plus étendu et plus soigné.

Enfin on arrive à Boston par le beau village de *Cambridge*, et par un pont de bois fini l'année dernière, long d'un mille, en y comprenant la chaussée qui le précède. Ce pont est d'une construction élégante et légère; il a été bâti aux fraix d'une compagnie qui en a le péage, et qui en tire vingt pour cent de ce qu'il lui coûte.

J'étais trop malade pour voir avec plaisir et pour bien voir: cependant je n'ai pu être insensible à l'aspect de ce beau pays qui ressemble à l'Angleterre.

Je m'arrête à Boston.

Fin du second Volume.

